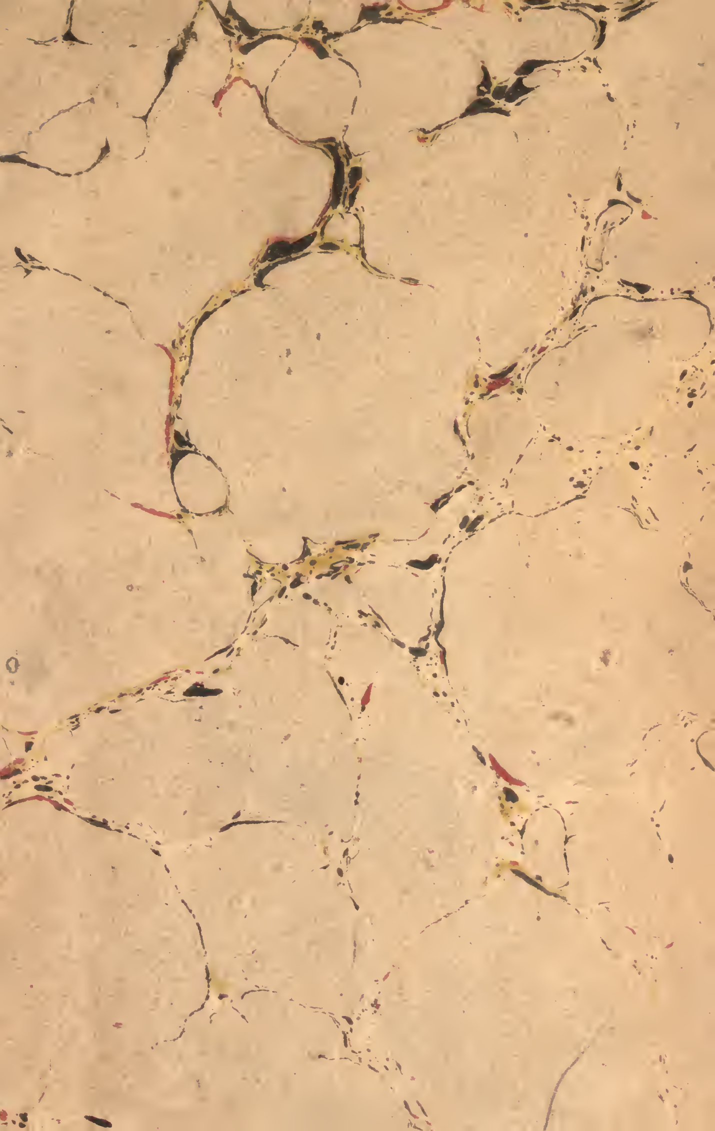

UC-NRLF
$B 137 961


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



File
Gros

Au Pays du Dollar

OUVRAGES DE MM. R. GROS ET F. BOURNAND

(En collaboration)

En Anglais

« **Teddy** » **in caricature.** 1 vol. (400 illustrations).
« **Cartoonists** » **in caricature.** 1 vol. (300 illustrations).

En Français

L'oncle Sam chez lui. 1 vol. (80 illustrations).

En préparation

Millionnaires et milliardaires américains. 1 vol. illustré.
La Femme en Amérique. 1 vol. illustré.
Les Artistes américains. 1 vol. de Grand Luxe.
La Cité du Fer. 1 vol. de Grand Luxe.

OUVRAGES DE M. FRANÇOIS BOURNAND

Le Régiment des Sapeurs-Pompiers de Paris. Album in-4° illustré de nombreuses gravures, cartonné **3** fr. **50** au lieu de **12** fr. A la Librairie Vanier, A. Messein, successeur.
La Terreur à Paris. (Préface d'Armand Silvestre) (épuisé). 1 vol.
Paris-Salon (épuisé). 12 vol.
Le Dessin (épuisé). 2 vol.
Histoire des Beaux-Arts appliqués à l'industrie (avec 10 planches d'après les dessins de l'auteur (épuisé). (Souscription du Conseil municipal). 1 vol.
Les Arts et les grands artistes de la Renaissance Italienne (épuisé). Préface de L.-V. Scribe. 1 vol.
Précis d'histoire de l'art. (Enseignement secondaire des jeunes filles). 1 vol.
Au Drapeau ! (Illustrations de Detaille, Bombled, Grolleron, Umbricht). 1 vol.
Jeanne d'Arc. (Illustrations de Bombled et de Dam). 1 vol.
La Sainte Vierge dans les arts. (100 illustrations d'après les originaux du Cabinet des Estampes). 1 vol.
Histoire de l'art chrétien (épuisé). 2 vol.
La Patrie Française au XIXe siècle. (Préfaces de François Coppée et de Jules Lemaître). 1 vol.
Les Sœurs. 1 vol. (Médaille d'or).
Histoire de l'art en France. 1 vol. (Souscription du Ministère de l'Instruction publique).
Histoire des arts décoratifs et industriels en France. 1 vol. (Souscription du Ministère de l'Instruction publique). Illustrations de Pinon, Berthe Robert, Jeanne Gerdères, Alice Bournand, etc.
Les Juifs et nos Contemporains. (Introduction d'Edmond Picard, sénateur belge). 1 vol.

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

RAYMOND GROS et FRANÇOIS BOURNAND

Au Pays du Dollar

(Notes, Indiscrétions, Souvenirs.)

Une grande Cité industrielle — Les Clubs de Femmes — Chez Vulcain — Le Président — La Religion — L'Armée et la Marine — Carnet de Reporters — Questions curieuses — Les Femmes — Les Chinois, les Japonais, les Nègres — Industrie et Commerce — Reportage et Reporters, Journalisme et Littérature, etc., etc.

Couverture par F.-E. JOHNSTON

PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, Succr
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1908

A

NOS CHERS CONFRÈRES

DE LA

PRESSE AMÉRICAINE

Affectueux hommage.

RAYMOND GROS, FRANÇOIS BOURNAND.

INTRODUCTION

Ce livre fait partie d'une série d'ouvrages que nous allons publier pour faire connaître les États-Unis, le peuple qui les habite, les mœurs, les coutumes, les usages des habitants des divers états, l'histoire, les arts, la littérature, le journalisme, les personnalités marquantes, etc. Ce ne sont pas des ouvrages de voyageurs notant leurs impressions, bonnes ou mauvaises, que nous allons publier, mais plutôt des livres de journalistes, racontant, leur carnet en main, ce qu'ils ont vu et longuement étudié, ce qui les a frappés, ce qu'ils jugent utile de faire savoir. Les auteurs espèrent que le public du Vieux-Continent fera bon accueil à ces travaux destinés surtout à lui faire connaître et apprécier le Nouveau Monde et ce sera pour eux une véritable récompense et un grand encouragement.

Fr.-B. et R.-G.



Au Pays du Dollar

UNE GRANDE CITÉ INDUSTRIELLE : PITTSBURG

Sommaire. — Il y a un siècle. — George Washington. — Au sommet d'une colline. — « Un bon endroit pour une usine ». — L'emplacement de Pittsburg. — Une marche à pas de géant. — De curieux chiffres. — Le charbon. — Un rapide développement. — Un centre de transport. — Six lignes de chemins de fer. — Les chalands. — L'utilisation des cours d'eau. — M. Frick. — Le *Roi du Coke.* — La Compagnie Carnegie. — *Pittsburg et les hommes qui l'ont fait.* — Le secret. — Les merveilleux succès d'Andrew Carnegie. — George Westinghouse. — « George le Paresseux ». — Grands noms industriels. — *La création du genre millionnaire.* — Baguette magique. — Le *millionnaire* est *omniprésent.* — Excentricités et marottes. — Un chèque d'un million de dollars. — Les cigares de Cuba. — Inoffensif mais amusant. — L'industrie et le commerce de Pittsburg. — Les *freins Westinghouse.* — Les *moteurs Westinghouse.* — La population. — Les étrangers. — Une école technique. — Les « écorcheurs de Ciel ». — Le *Frick Building.* — Une œuvre gigantesque. — Le gaz naturel. — Chiffres colossaux. — Le docteur A. Letevé. — L'Institut Carnegie et sa section des Beaux-arts. — Le jury ; sa composition. — Les récompenses.

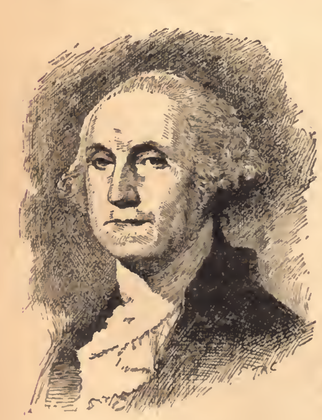
Il y a environ un siècle et demi que George Washington, à la tête d'une petite troupe s'arrêta au sommet d'une colline (1) s'élevant à environ 400 pieds au-dessus de la

(1) Aujourd'hui Mont Washington.

rivière Monongahela. Contemplant la bande de terre qui se trouvait à l'endroit où le Monongahela se réunit à la



rivière Allegheny pour former l'Ohio, il s'écria : « Voilà, certes, un bon endroit pour une usine ». Et il considéra que le jugement qu'il venait ainsi de formuler était d'une certaine importance puisqu'il le mentionne dans son « Journal ».



George Washington.

On ne sait pas s'il poursuivit plus loin l'investigation des avantages de cette place particulière qui est maintenant la « business section » de la ville de Pittsburg ; toutefois, Washington savait bien que, sous ses pieds, il y avait d'immenses couches de charbon dont on voyait les veines à mi-chemin de la montée de la colline ; il n'ignorait pas, qu'à

quelques milles de là se trouvaient des montagnes de minerais et il comprenait que les rivières étaient capables de transporter les produits d'une usine, ou d'usines, et que là était l'emplacement d'une grande ville commerciale de l'avenir. Mais, Washington s'occupait plus de faire rendre la liberté à son pays que d'établir des centres industriels ; néanmoins, l'idée qu'il avait énoncée était bonne.



Father Pitt, par E. F. Johnston.

Depuis ce jour-là, d'ailleurs, l'agrandissement de Pittsburg a marché et ses manufactures sont aujourd'hui connues et appréciées du monde entier.

La ville de Pittsburg, on peut le dire, s'est développé à pas de géant et, comme centre industriel, elle a distancé toutes les autres cités.

Ainsi, en 1800, sa population était de 1.500 habitants et la valeur annuelle de ses produits manufacturés de 222.000 dollars.

Cinquante ans plus tard, en 1850, sa population était de 68.000 âmes et la valeur de ses produits manufacturés de 50.000.000 de dollars.



« Smoky City » (Pittsburg) tableau
Mr. H. C



Fritz Thaulow. Appartient à
ck.

En 1900 sa population était de 950.000 habitants (y compris les petites villes suburbaines) et sa valeur de produit de 450.000.000 dollars.

La cause principale de ce rapide développement est due à sa position comme centre de transport, grâce à ses rivières allant en trois directions. Il faut aussi songer au bénéfice des chemins de fer. Il y a six lignes de compagnies différentes, ce qui n'empêche pas que le port seul de Pittsburg a officiellement reçu 10.000.000 de tonnes de marchandises.



Old Block House.
Vieux fort situé à la « Pointe », confluent de la Monongahela et de l'Allgheny qui sert de défense contre les attaques des Indiens.

Dans la région, le *charbon est aussi à bon marché*, abondant, et de la meilleure qualité. Le *gaz naturel* est encore une autre richesse du pays.

Les premiers colons furent des Ecossais, des Irlandais, des Anglais et quelques Allemands ; ils étaient venus pour travailler et ils travaillèrent dur et ferme et à force de privations et d'énergie, de persévérance et de courage, ils obtinrent le succès et la fortune qui le suit.

Le premier maire de Pittsburg fut un descendant d'Écossais et d'Irlandais.

Les premières industries se rattachèrent au fer, au verre, au cuivre.

Au lieu de transporter le charbon à fond de cale sur des bateaux, on le charge sur des chalands légers, presque à fleur d'eau et dont l'aspect est si pittoresque sur les rivières ; cela permet d'ailleurs d'utiliser tous les cours d'eau même les moins profonds.

Depuis vingt ans, la prospérité a été phénoménale, il

y a actuellement presque 1.000.000 d'âmes habitant la région et l'extraction annuelle dépasse le chiffre respectable de 500 millions de dollars.

Un important facteur dans cette merveilleuse prospérité depuis vingt ans a été l'utilisation du gaz naturel dans les manufactures : l'introduction de ce combustible,



Andrew Carnegie.

dans les usines, les hauts-fourneaux, rendit vite la fabrication si bon marché qu'un stimulant remarquable fut de suite donné à tous les genres de commerce ; les verreries eurent une vie nouvelle ; les usines, les manufactures où se travaillaient le fer, l'acier, les fils de fer ou de cuivre, les tuyaux d'eau ou de gaz purent contrebalancer facilement toutes les concurrences.

A ce bénéfice du gaz naturel devait s'ajouter la grande réduction du prix du coke avec le développement scienti-



Pittsburg en 1803.

fique de l'industrie du coke par M. H. C. Frick, surnommé le *Roi du Coke*.

M. Frick est un homme d'un jugement juste ; il fut le premier à reconnaître la valeur et l'importance d'une région carbonifère et il acheta dans cette région quantité de terres. Il devint ainsi « l'operator » dominant dans cette affaire et un homme riche. Ses intérêts dans le coke étaient si grands et ses qualités si remarquables comme organisateur et directeur d'une affaire dont les intérêts étaient si apparents que l'attention de M. Andrew Carnegie fut éveillée.

Cela devait lui amener une offre d'intérêt dans la Compagnie Carnegie (« Carnegie Steel Works ») une réunion de ses intérêts dans le coke avec cette compagnie et finalement la présidence de cette compagnie. Puis arriva M. Schwab, si connu en Europe et qui devint Président du grand Trust de l'acier et auquel succéda M. Corey qui fut remplacé à la Cie Carnegie par M. A. C. Dinkey, encore actuellement Président de cette Compagnie.

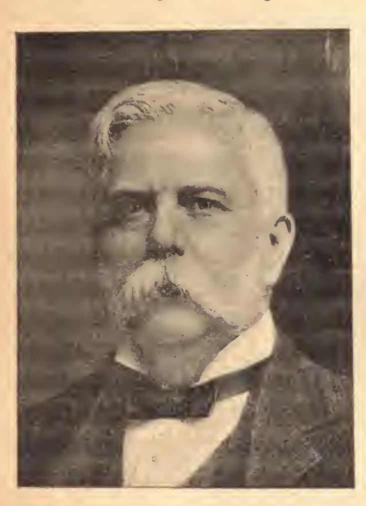
Parmi les hommes qui s'élevèrent en même temps que M. Frick, il faut citer MM. Andrew Carnegie et George Westinghouse. Th. W. Nevin, dans une brochure intitulée *Pittsburg et les hommes qui l'ont fait* (1), dit : « Le secret du merveilleux succès d'Andrew Carnegie réside dans son génie infini d'organisation, doublé d'une connaissance approfondie de la nature humaine. Ses pouvoirs dans cette dernière particularité sont extraordinaires et beaucoup de ses chances, — comme il le déclare lui-même — sont attribuées à son habileté, à savoir choisir des hommes capables de mener à bonne fin toutes ses idées ».

Les usines diverses de Carnegie emploient plus de 40.000 ouvriers ; en comptant que la moyenne d'une fa-

(1) *Pittsburg and the men who made it.*

mille est de cinq personnes, cela donne une population de 200.000 âmes que M. Andrew Carnegie a ajoutée à Pittsburg.

M. George Westinghouse travailla dans les machines, chez son père, et cela dès sa plus tendre enfance. Il était encore un tout jeune homme que les ouvriers l'avaient surnommé « Lazy George » ou « George le paresseux », *parce qu'il inventait des machines qui faisaient son travail* et qui lui permettaient de penser à autre chose. Quelques années plus tard, comme M. George Westinghouse se trouvait dans un train qui dérailla à cause des freins à main qui étaient inefficaces, il chercha comment on pourrait arriver à arrêter les trains plus vite ; il décida que c'était la locomotive qui devait faire l'arrêt, puisque le mécanicien était le premier à voir le danger. Songeant à l'emploi de l'air comprimé qui se faisait dans les travaux de percement du tunnel du Mont-Cenis, il fit les freins à air ou *Air brake*. Il était alors âgé de 20 ans. Une société fut vite montée au capital de 50.000 dollars ; aujourd'hui elle annonce une plus value de 11.000.000 de dollars. Mais, son plus grand succès fut dans l'Electricité ; « The Westinghouse Electrical C° », au capital de 24.000.000 de dollars, est connue du monde entier ; en Amérique, elle domine toutes les industries d'électricité. L'activité



George Westinghouse.

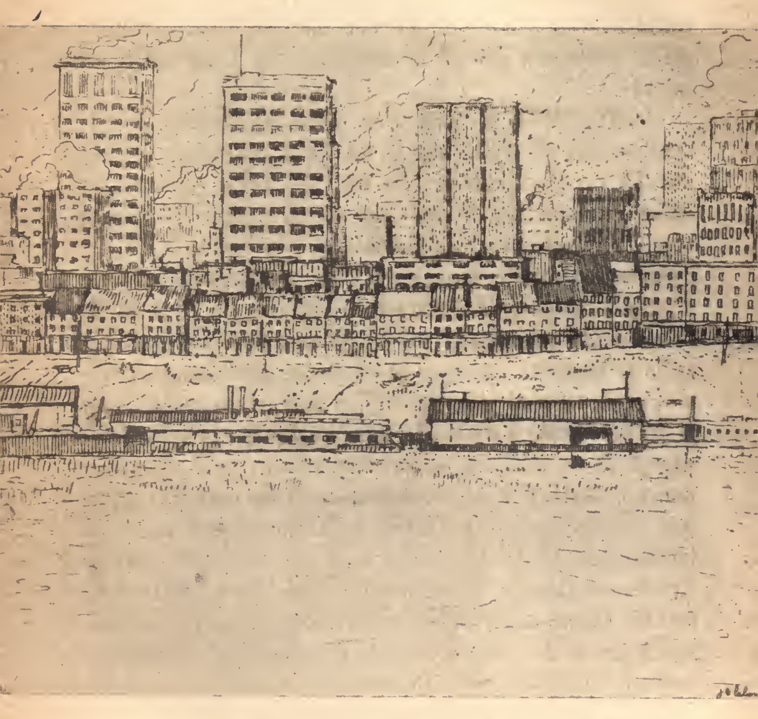
de M. Westinghouse a ajouté près de 100.000 âmes à la population de Pittsburg.

Aux grands noms de l'industrie, il faut ajouter ceux des : Oliver, Mellon, Miller, Park, Mc Kee, Jones, Painter, Byers, Moorhead, Porter, etc., etc... Nous nous arrêtons, car la liste serait trop longue des hommes dont Pittsburg est si riche, car elle est la première ville industrielle du monde.

Th. W. Nevin a écrit une page intéressante sur le millionnaire de Pittsburg et ce qu'il représente : « Un des plus remarquables résultats de cette soudaine et énorme production de richesses, dit-il, *a été la création du genre millionnaire.* Le millionnaire pousse à Pittsburg comme une plante sauvage. George Westinghouse invite d'adroits jeunes gens à son service, et, crac ! en une année ou deux ils deviennent millionnaires ; Andrew Carnegie agite sa baguette magique et quarante millionnaires surgissent en un seul jour. Le *millionnaire est omniprésent* (1). Il est démocrate à un degré, dans quelques exemples grossièrement en évidence, encore fier, aristocrate et agressivement exclusif. Il a ses excentricités et ses marottes. Parfois, vous le verrez construisant des bibliothèques, non-seulement dans toutes les parties de la ville où il est devenu riche, mais dans les villes et les villages sur toute la surface du globe. D'autres fois, vous le trouverez avec l'amour des fleurs et des plantes, amour si pleinement développé qu'il n'est pas satisfait à moins qu'il n'ait érigé une serre de 100.000 dollars, ou ajouté à une déjà construite un agrandissement de 100.000 dollars. Une curieuse mais non moins louable fantaisie, est la création de caves pour

(1) Ce terme est peut-être peu français, on le trouve seulement dans les dictionnaires anglais-français. Il signifie : « Présent dans toutes les places en même temps ».

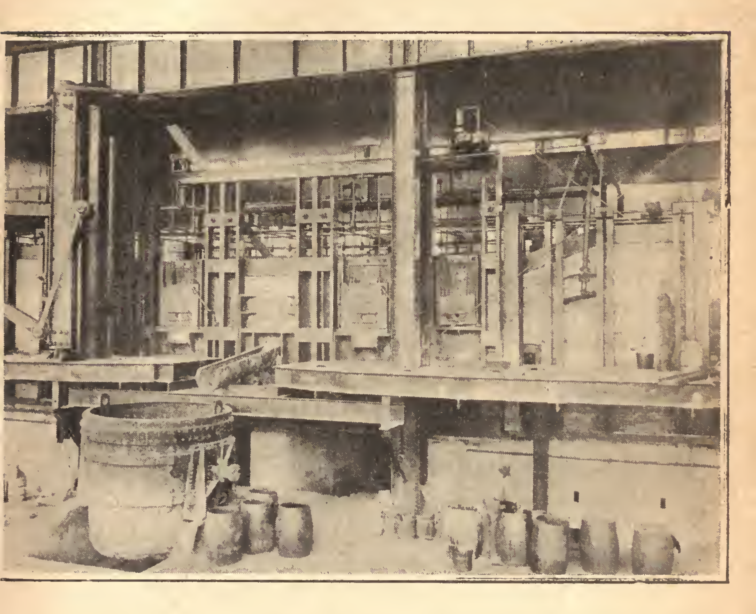
champignons, qu'on dit être la plus large et la plus parfaite qui existe en Amérique. Un passe-temps comme un autre fut le don du gros chèque à l'occasion d'un anniversaire où huit hommes de sa famille reçurent chacun



Vue de Pittsburg (Eau-forte de J. E. Laboureur .

un chèque de un million de dollars. Un millionnaire qui est profondément dévoué à la politique, comme passe-temps, loue une de ses résidences de valeur 100.000 dollars au moment d'élections pour servir de bureau de scrutin.. Elle n'est pas employée à d'autre usage. La fantaisie d'un

autre est d'avoir de fins cigares, faits spécialement pour lui à Cuba, chaque cigare dans une gaine portant son nom et son blason, Ces cigares qui lui coûtent 2 fr. 50



Steel C, à Clairton, Pa.

pièce, il les fume rarement ; il en met l'extrémité dans la bouche, la mâche, puis le jette. Inoffensif mais amusant, tel que de placer dans chaque pièce de la maison des statues de paon, d'avoir un train de luxe de San-Francisco à Pittsburg et cela seulement pour attirer l'attention. Mais, malgré cette faiblesse de nos 250 millionnaires, on ne peut oublier comment ils ont acquis leur fortune et la merveilleuse productivité qu'elle représente. »

Si la chance les a aidés, il faut montrer aussi l'énergie, le travail qu'ils ont su donner.

Et, il n'est peut-être pas hors de propos de citer quelques-uns des modernes produits de Pittsburg et de voir où ils vont.

Pittsburg fournit des plaques de blindage pour les navires de guerre, les locomotives, non seulement pour le pays lui-même mais aussi pour l'Amérique Centrale, l'Amérique du Sud, l'Afrique, les Indes.

Un large commerce est fait dans les bateaux en fer (coques) avec New-York, la Nouvelle-Orléans, les autres ports et même pour le littéral mexicain et les pays de l'Amérique du Sud.

Les matériaux de construction à l'épreuve du feu sont envoyés dans chaque ville des États-Unis, à Londres et à Saint-Pétersbourg. Les glaces des magasins des grandes villes viennent de Pittsburg. Les outils d'acier faits à Pittsburg se trouvent dans toutes les usines des deux Amériques et dans le sud de l'Afrique, dans les mines de diamants.

On trouve les *freins Westinghouse* presque à chaque wagon de presque toutes les lignes de chemins de fer du monde entier. *Les moteurs Westinghouse* sont maintenant employés sur toutes les lignes de cars électriques, dans les usines d'un bout de la terre à l'autre, dans les hôtels, dans de grands bâtiments en Europe comme en Amérique, à Saint-Pierre de Rome comme aux Pyramides d'Egypte, aux mosquées de Constantinople comme aux pagodes de Pékin.

Et il n'y a pas plus heureux qu'un Pittsbourgeois lorsqu'il se trouve en Europe de voir sur les trains qui le transportent le mot Westinghouse et de lire « Les Cornichons de Heinz » sur les réclames le long des voies ferrées, sans compter que dans les soi-disant Bars amé-

ricains il peut déguster le whiskey Monongahela.

Pittsburg par sa population peut faire comprendre ce qu'est l'immigration en Amérique.



Il y a à peine vingt ans, les ouvriers des usines venaient d'Irlande, d'Allemagne, d'Angleterre et du Pays de Galles. Actuellement, presque tous les journaliers employés dans ces mêmes usines, excepté pour les travaux qui demandent de l'habileté, sont des étrangers ou des nègres. Quoi qu'il

y ait une trentaine de nationalités représentées à Pittsburg, on peut dire que chaque nation d'Europe et d'Asie y est représentée. Parmi ceux qui ne parlent pas anglais, les plus nombreux sont les Allemands.



Comment le charbon est t

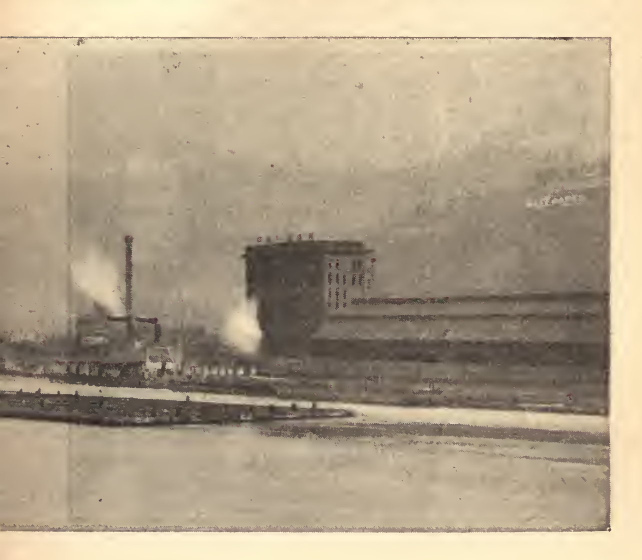
(Il faut remarquer que les remorqueurs pousse

On estime à Pittsburg qu'il y a 80.000 Allemands au moins ; bien que disséminés un peu partout dans la ville, il y a trois ou quatre centres qui forment une localité teutonique.

Dans les quartiers allemands, les magasins ont des enseignes en allemand ; dans ces magasins et dans les rues on n'y parle qu'en allemand ; les Allemands y ont des halls pour les concerts, des clubs qui sont plutôt un lieu de réunion pour boire de la bière qui ne peut se trouver dans les cafés les dimanches puisqu'ils sont fermés. « Turn

vereins » et « Mannerchors » fleurissent à profusion.

On évalue que le tiers de cette population ne peut parler anglais. Il y a trois journaux allemands. Une particularité intéressante à noter, c'est qu'un Allemand qui gagne



· la rivière (Pittsburg).
ds, au lieu de les tirer comme en France).

seulement 7 fr. 50 par jour, économise et possède sa maison tandis que tout individu d'une autre nationalité qui gagne deux ou trois fois plus ne possède jamais rien ; son ambition est de posséder une maison, si petite soit-elle.

Dans les affaires, il est difficile d'assigner à l'Allemand un caractère bien déterminé. Il monopolise la distillerie et les brasseries ; mais on le trouve aussi dans toutes les branches de commerce, de la finance et de l'industrie. Il y a très peu d'artistes de cette nationalité.

Après les Allemands viennent les Italiens. Ils se réunissent aussi par quartiers ; il est pénible de dire qu'ils sont les plus sales de la ville, et cela n'est d'ailleurs pas particulier à Pittsburg ; à New-York, c'est la même chose. Il y a quelques années, dès qu'ils avaient gagné un peu



Le docteur A. Letévé de l'institut Pasteur de Pittsburg dans son laboratoire de l'hôpital Mercy à Pittsburg.

d'argent, ils retournaient vite dans leur pays ; maintenant beaucoup deviennent citoyens américains, propriétaires. A Pittsburg ils sont 40.000.

Les Américains appellent leurs quartiers « Little Italy », la « petite Italie ». Ils ont leurs banques, leurs magasins et parlent très peu la langue anglaise. Généralement, l'Italien est journalier, employé aux terrassements (lignes de chemins de fer, de tramways et fondations de grands bâtiments). Beaucoup vendent des bananes, des fruits, des légumes à la voiture. Il y a peut-être près de 200 Ita-

liens qui font de grandes affaires et ont amassé une fortune qui va de 25.000 à 100.000 dollars.

Ils ont six journaux, possèdent beaucoup de sculpteurs et de musiciens.

Parmi les plus petites colonies d'étrangers, une des plus intéressantes est celle du juif orthodoxe.

Les juifs sont environ 15.000 à Pittsburg. Leur journal est publié en hébreu. Le juif parle toujours sa langue ; il n'a pas grande aptitude à parler l'anglais ou du moins, peut-être, il ne désire pas l'apprendre.



Pittsburg en 1850.

La colonie syrienne (presque tous les syriens sont colporteurs) comprend environ 2.000 âmes.

Les Syriens sont venus chassés par l'oppression des Turcs. Ils ne se mêlent pas aux autres éléments de la population et se marient entre eux ; les femmes américaines et les femmes étrangères n'ont aucune attraction pour eux.

Les femmes syriennes colportent les tapis, les dentelles.

Comme les Syriens, les Grecs sont venus en Amérique pour échapper aux Turcs. Ils sont environ 2.000. Ils font de bons citoyens américains car ils le deviennent dès qu'ils ont le séjour requis par la loi. Ils ont le monopole du cirage des chaussures ; quelques-uns sont mécaniciens,

décorateurs, marchands de fleurs ou garçons de café.

Les Polonais et les Slaves sont environ 55.000 dans le comté d'Allegheny, et les Croates, les Huns une trentaine



Farmer's Bank Building.
Le plus haut bâtiment de la ville (24 étages).

de mille. Ce sont de rudes travailleurs qui s'emploient dans les usines ; ils sont dociles et endurants.

A l'opposé des émigrants du nord de l'Europe, ceux du sud sont presque tous catholiques et catholiques fervents. Leurs prêtres conduisent leur politique. Les ignorants

d'entre eux votent en bloc comme le commande leur prêtre. Le pasteur d'une église lithuanienne ne se faisait point scrupule de contrôler presque les 1.000 votants qui composaient sa paroisse.



M. Victor Herbert.

A Pittsburg, depuis une dizaine d'années, on a construit de magnifiques bâtiments de 15 à 25 étages. Il y a des parcs splendides (le plus large a 400 acres) une ligne de boulevards de 15 milles ; une des plus belles serres et des plus

grandes de l'Amérique et renfermant une riche collection de plantes rares ; une splendide bibliothèque ; un musée déjà riche ; une galerie d'art connue du monde entier, surtout par ses expositions ; un jardin zoologique.

La ville est éduquée ; des milliers de savants attirés par les demandes et les besoins des entreprises industrielles y arrivent chaque jour. Il y a une *Ecole Technique* qui n'est égalée par aucune et pour laquelle M. Carnegie a donné 50.000.000 de dollars (250.000.000 de francs !) des collections renommées de millionnaires où l'art français est largement représenté (collections de Byers, Donnelly, Frick, Laughlin, Lovejoy, Peacock, Porter, Schwab, Watson, Winter, etc.) ; un orchestre symphonique (« Pittsburg orchestra ») dont le nom des chefs d'orchestre suffit à indiquer la valeur : Victor Herbert et Emile Paur (avec 75 musiciens dont 68 sont Européens).

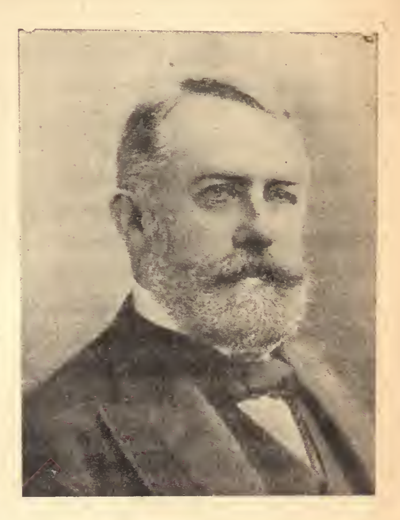
Il y a à Pittsburg 7 journaux dont 4 du soir ; l'un d'eux tire quotidiennement à plus de 125.000 ; deux revues dont l'une, l'*Index*, est des plus artistique et possède une illustration soignée. La Presse a un club, une bibliothèque, un restaurant, des billards.

Il y a peu de Français à Pittsburg ; à l'un d'eux, le docteur A. Létevé, revient l'honneur d'avoir pu faire établir un Institut Pasteur.

Une particularité curieuse à signaler, c'est que dans les écoles on compte 32 professeurs français, 10 allemands, 2 espagnols et pas un seul professeur italien ou du moins pas un seul qui fasse la profession d'enseigner seulement sa langue.

En parlant de Pittsburg, nous devons donner une description de ces curieuses habitations gigantesques, de ces *écorcheurs de ciel* qui font l'étonnement des voyageurs d'Europe.

Le *Frick Building* de Pittsburg a 217 pieds (anglais) de long sur 100 pieds de large. Il est entouré par trois rues et une ruelle. Il a *21 étages*. Le toit est seulement de 3 pieds plus étroit que la base. Tous les grands et petits détails sont dessinés d'après l'ordre dorique. Il est extérieurement en granit, intérieurement en marbre blanc italien (murs, plafonds, plancher). Les portes d'entrée sont en bronze.



Mr. H. C. Frick.

Dans le Hall Central se voit un magnifique vitrail de La Farge représentant « la Fortune ».

Toutes les boiseries, portes, fenêtres, sont en acajou.

A l'intérieur des offices, il y a un bureau télégraphique, un stand de cigares et de journaux, une confiserie, un restaurant, un salon de coiffure, un « club » qui occupe entièrement le dernier étage ; une banque, une salle pour le téléphone, deux salons pour les dames, etc... La hauteur est de 360 pieds.

On commença à creuser les fondations le 26 mars 1901 et le 15 mars 1902, on l'occupait.

Détail curieux, le total de la superficie des planchers est de 357.475 pieds carrés (1).

(1) La Compagnie Singer (machines à coudre) fait constuire à New-York *un bâtiment qui sera le plus haut qui fut jamais construit* pour des bureaux. La tour — 65 pieds carrés — aura 612 pieds de hauteur (du ni-

Dans la construction du *Frick Building* on a employé 7.500 tonnes d'acier, 160.000 pieds cubiques de granites, 220.000 pieds cubiques de marbre. Le nombre de pieds cubiques pour tout le bâtiment est de 6.800.000.



Le Frick Building.

Dix ascenseurs font un parcours journalier de 250 milles et transportent en moyenne de 25.000 à 30.000 voyageurs. Une des plus intéressantes choses est un coffre-fort qui est certainement le plus large de ce genre dans le monde entier ; il a deux portes massives dont le poids est de 17 tonnes chacune Le bâtiment porte le nom du grand industriel, de l'archi-millionnaire, *du roi du Coke*, M. Frick.

Le tout a coûté 4 millions de dollars, 20 millions de francs !

On raconte que M. Frick l'a vendu à sa fille (encore une fillette). En homme sage, sachant que les plus grosses fortunes ne résistent pas toujours aux événements, il le

veau de la rue) ; elle sera de 6 pieds plus haute que la Tour de Babel, de 65 pieds plus haute que l'Hôtel de ville de Philadelphie, de 8 pieds plus haute que les flèches de la cathédrale de Cologne. Elle aura 41 étages ; ses fondations 19 pieds. L'architecte est Ernest W. Feagg. Le bâtiment sera terminé pour être occupé en mai 1908. Aucun bois n'entrera dans la construction du bâtiment, même pour les châssis et les portes qui seront en métal et les parquets en ciment et en marbre ; 4 ascenseurs conduiront les occupants dans les 41 étages.

lui a cédé pour *un dollar*, cinq francs ! — la mettant ainsi à l'abri de toutes les malchances ! !



Caveau de « The Union Safe Deposit Co », dans le Frick Building de Pittsburg.

Porte d'entrée du caveau blindé où, moyennant une faible rétribution annuelle, quiconque peut louer un compartiment pour mettre à l'abri ses valeurs (papiers, espèces et bijoux).

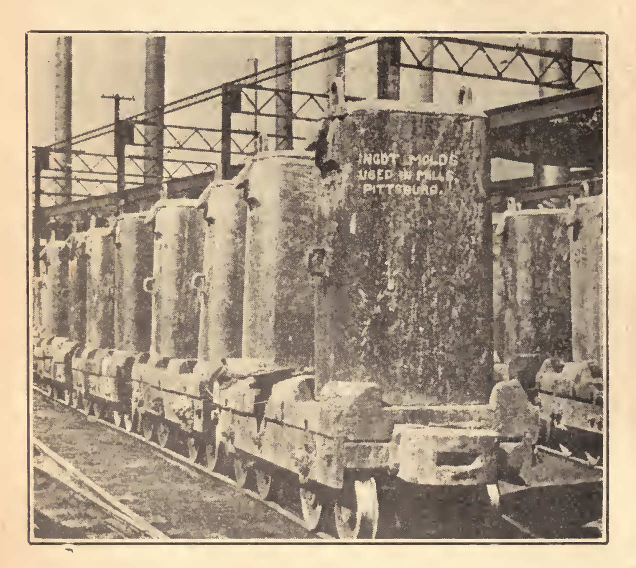
Ce caveau coffre-fort est le plus grand du monde, chacune de ces deux portes pèse 17.000 kilos.

A Pittsburg, on n'emploie que le *gaz naturel* pour *se* chauffer. Dans beaucoup de maisons on s'en sert également pour l'*éclairage* en utilisant des manchons.

La plupart des usines emploient ce gaz naturel pour la fusion du fer.

Ce gaz est capté dans la terre ; il ne subit aucune préparation. La *Philadelphia C°* de Pittsburg a donné dans un petit livre les détails suivants :

Le total de la consommation du gaz naturel en l'an-



Intérieur d'usine à Pittsburg. Lingots de fonte.

née 1906 est estimée à 150.000.000.000 de pieds cubiques, ce qui serait suffisant pour donner à chaque famille des Etats-Unis 1.000 pieds de gaz par mois.

Le gaz vient par plus de 10.000 puits et, dans ces puits, il y a au moins pour 3.000 milles de revêtements et de tuyaux. C'est en 1881 qu'eut lieu le premier emploi commercial du gaz ; on le trouvait alors aux portes de Pittsburg dans Butler Counté ; présentement on l'amène de plus de 100 milles de distance.

Pour sa distribution, il y a 25.000 milles de tuyaux. Si

l'on compare, relativement au prix de revient, le charbon et ce gaz, on voit qu'au prix de 25 sous les 1.000 pieds, le gaz est aussi bon marché pour faire la cuisine et se chauffer que l'anthracite à 5 dollars 50 la tonne.

Les puits de la *Philadelphia C°* produisent 260.000.000 de



Une vue partielle des établissements Riter-Couley M. F. G. Co de Pittsburg.

pieds cubiques par jour. Cette Compagnie compte 54.000 consommateurs ; il faut y ajouter les usines qui consomment journellement 50.000.000 de pieds cubiques de gaz. Pour cela, la dite Compagnie a en location 300.000 acres de terre. Ses 455 puits peuvent produire 260.000.000 de pieds cubiques de gaz par jour. Ce gaz vient à Pittsburg

par 7 différents collecteurs. Depuis cinq ans la consommation a augmenté de 25 à 28 % par année.

L'année dernière, la Compagnie a vendu 30.000.000.000 de pieds cubiques, soit un septième de l'entière production de tous les Etats-Unis.

On découvre du gaz si souvent, que les réserves, les « possibilités » de l'avenir sont sans limites ! Actuellement, la ville a pour 30 années de gaz assuré.

Dans l'histoire des Beaux-Arts en Amérique, Pittsburg tient une des places les plus importantes. La section des Beaux-Arts de l'Institut Carnegie fut fondée en 1896 par Andrew Carnegie. Pour le bâtiment de l'Institut qui contient un musée, une bibliothèque (la littérature française y est représentée par plus de 2.000 volumes), une salle de concert, le Roi de l'acier a donné 5.500.000 de francs ; il a donné aussi une rente annuelle de 500.000 francs (à perpétuité) à partager entre le musée scientifique et la section des Beaux-Arts. Puis, en 1903, il fait à nouveau cadeau de 25.000.000 de francs pour l'agrandissement du bâtiment qui contient en addition une école technique.

Chaque année la section des Beaux-Arts a une Exposition Internationale où les meilleurs artistes d'Amérique et d'Europe sont représentés. Ces expositions sont gratuites ; d'ailleurs : *Free to the People* est marqué sur la porte principale. Les artistes qui contribuent à ces Expositions n'ont pas un sou à débourser ; que leurs tableaux viennent de Paris ou de Londres ou de New-York, les frais de transport sont supportés par l'Institut.

M. John Beatty, le Directeur, va presque chaque année en Europe ; il visite les artistes, les salons et ainsi maintient un courant de sympathie entre l'œuvre de l'Institut et les artistes. Tout ce qu'il a de mieux dans les Salons européens, dans les ateliers américains vient à Pittsburg.

La méthode de composer un jury assure une justice,

une intégrité dont la camaraderie et la clique sont exclues. — Les membres du Jury sont choisis par ceux qui contribuent à l'Exposition ; chaque exposant a 10 votes ; un bulletin imprimé qui contient le nom des contributeurs de l'Exposition précédente lui est envoyé ; il choisit 10 noms ; pas plus de 4 artistes d'une même ville peuvent être élus ; de cette manière, pas un membre du Jury n'est permanent ; donc pas de camaraderie ; les jeunes ont autant de chances que les vieux. Le Jury qui juge à Pittsburg ne voit que les tableaux qui sont envoyés directement à Pittsburg ; et ceux qui viennent d'Europe seulement pour l'attribution des récompenses, car il y a des sous-Jurys dans les principales villes d'Europe qui examinent les tableaux qui sont ensuite expédiés à Pittsburg.



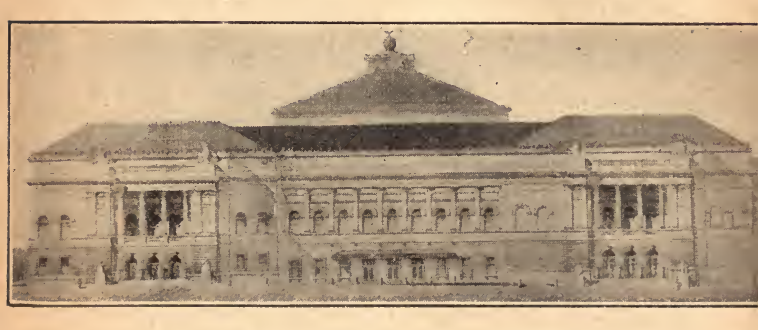
Chaque année, on accorde les récompenses suivantes :

1	médaille de	1re	classe	et	1.500	dollars
2	—	2e	—	et	1.000	—
3	—	3e	—	et	500	—

Plus des mentions honorables.

Voici les noms de quelques-uns des artistes représentés dans la galerie permanente de l'Institut Carnegie à Pittsburg.

Abbey. — John Alexander. — F. Benson. — W. Chase. — Childe Hassam. — Winslow Homer. — John Lavery. — Mauve. — Gari Melchers. — H. Ranger. — Rico. — A. Roche. — Shannon. — Stuck. — O. Tanner. —



Le nouvel Institut de Carnegie de Pittsburg.
(Alden et Harlow, architectes.)

Whistler. — W.-E. Schofield. — E.-W. Redfield. — Robert Henri, etc.

Voici maintenant les noms des artistes français représentés dans la galerie permanente de la section des Beaux-Arts de l'Institut Carnegie :

Bastien Lepage. — Albert Gosselin. — René Billotte. — Harpignies. — Eug. Boudin. — Ch. Jacque. — Th.-Chartran. — Monticelli. — Dagnan Bouveret. — Aman Jean. — André Dauchez. — Lucien Simon. — Pissaro. — Puvis de Chavannes. — Raffaelli. — Sisley (Alfred).

QUESTIONS CURIEUSES

SOMMAIRE. — Les usuriers. — Presque pas de brocanteurs. — Les « boutiques de seconde main ». — Les monts-de-piété privés. — Les prêteurs sur salaires. — Au nez de la police. — Les scandales. — Large publicité. — Dans les journaux. — La misère à 6 % par mois. — Des canailles ! — Les hommes de paille. — « Les plus riches d'Amérique ! » — L'immigration et le « Barge-office ». — Ce que les émigrants de tous les pays devraient savoir. — Il faut avoir une bourse bien garnie. — Les agents. — Le retour au pays. — La doctrine Monroë. — Une définition américaine. — L'ouvrier américain. — L'art admirable de travailler vite. — Les grèves. — Les enfants et les portraits. — Seulement 20 sous ! — *Graft* et *Grafter*. — Des mots bien usités. — Une concurrence. — Armés pour la lutte. — L'invasion de l'Europe par l'Amérique. — Un exemple d'énergie. — La ville de San-Francisco. — Relevée de ses ruines. — Les *professeurs d'énergie*. — Deux curiosités. — A Cleveland (Ohio). — Le *trottoir roulant*. — La petite ville de Monteray. — Le curieux pavage.

LES USURIERS

En Amérique, le Mont-de-Piété officiel n'existe pas.

L'Etat ou plutôt les Etats autorisent des particuliers à prêter sur gages, les 2/3 sont Israélites, et se divisent en 2 classes : 1° ceux qui ne prêtent que sur les bijoux ou

objets de valeurs ; leur magasin a l'aspect de celui d'un bijoutier ou d'un horloger, mais 3 grosses boules dorées en guise d'enseigne indiquent que c'est le temple de la « philanthropie », car il est bien entendu que tous les prêteurs sur gages sont des philanthropes ; on verra comment



R. D. Handy (Duluth, *News Tribune*).

Les trois boules sont l'enseigne du « Clou américain ». Japonais et Russes viennent pour emprunter de l'argent à oncle Sam. Tous deux en même temps disent : « Que venez-vous faire ici ? »

et combien ! — 2° Ceux qui prêtent sur bijoux et marchandises neuves ou presque neuves — même signe à la porte, mais ces philanthropes résident dans les bas quartiers ; leur magasin est sordide et tout s'entasse là dans un pêle-mêle indescriptible.

Il faut que l'on sache qu'il n'y a presque pas de brocanteurs aux Etats-Unis. En effet, l'Américain n'achète jamais du vieux, excepté les collectionneurs, et ce n'est pas en Amérique qu'ils achètent, ou alors ils vont chez des antiquaires ; les boutiques de « Seconde main »,

comme on dit ici, vendent seulement aux ouvriers étrangers qui désirent se meubler à peu de frais.

Le taux légal de l'intérêt annuel est de 6 °/₀. Les prêteurs peuvent vendre les objets au bout de 3 mois ; ils ne le font qu'à la fin d'une année. Rien d'anormal jusque-là, mais tous ces prêteurs sur gages sont d'infâmes usuriers qui se rient de la loi. Vous allez voir comment : ils comptent 6 °/₀ par mois d'intérêt ; en un mot, si vous recevez 100 francs, à la fin d'une année, vous avez 172 francs à rembourser, plus un droit de magasinage qui varie de 2 fr. 50 à 5 pour une montre, par exemple. Chaque mois, on peut revenir renouveler.

L'Américain appelle le clou, « mon oncle ».

A côté de ces monts-de-piété privés, il y a une autre usure qui s'exerce au nez de la police, publiquement, car elle se paie une large publicité dans les journaux qui, ainsi, ont un fil à la patte. Mais on peut se montrer surpris que les clubs de femmes, les sociétés contre le vice et les abus n'aient rien tenté pour abolir cette plaie qui a ruiné, qui ruine et continuera à ruiner bien des ménages, des familles.

Il y a les prêteurs sur les salaires. Un employé qui gagne 100 dollars obtient 100 dollars ; il doit rembourser en 6 mois ; chaque mois il rembourse une partie du capital plus 6 °/₀ par mois, mais la plus grande usure s'exerce sur les meubles. La plus large publicité est faite, par la poste, par distributeurs, surtout par la voie des journaux. Voici quelques exemples : « Quand vous établissez vos plans pour les vacances, n'ayez pas peur de faire un long voyage, consultez-nous ; nous vous donnerons l'argent dont vous avez besoin et nous vous laisserons rembourser par petits paiements à la semaine ou au mois. Nous prêtons sur les meubles, les chevaux, les voitures. » — Même ton pour les cadeaux de Noël — même chanson

au moment des déménagements ; — chaque jour, les journaux ont toute une grande page de ces annonces avec des signes particuliers pour attirer l'attention. — Et l'on assure que le voisin n'en sait rien, que vos meubles restent en votre possession, etc. L'intérêt est de 6 $^0/_0$ par mois ; — ces usuriers sont singulièrement protégés. Pourtant la loi ne permet pas plus que 6 $^0/_0$ par an. Mais ces Compagnies tournent la difficulté. Il existe en Amérique une forme de traite qu'on appelle « Jugement note ». Par cette note ou traite, le signataire reconnaît la dette, et donne tous droits sur ses propriétés. Pas besoin d'obtenir un jugement ; cette traite tient lieu de jugement ; elle mentionne la somme due, l'intérêt plus 10 $^0/_0$ pour les frais d'avoué ou d'avocat. Si la traite n'est pas payée à jour fixe, *cinq jours* après le shériff vend tout ce que l'on possède.

Ces maisons de prêts prennent 6 $^0/_0$ par mois : si vous ne payez pas, elles lancent la note qu'on a eu soin de faire signer à côté du contrat et ainsi la loi se trouve tournée.

On ne saurait croire quels *scandales*, quelles misères ces sociétés anonymes où l'on ne voit jamais le nom de l'usurier ont causé ! On serait bien surpris si l'on savait les ruines causées par ces sociétés ; leur *manager* (1) *est un homme de paille* : le nom de l'usurier est soigneusement caché ; c'est souvent un millionnaire.

Nous avons demandé un jour à un député shériff quelle sorte de gens étaient à la tête de ces maisons ; il nous a répondu : « Les plus riches d'Amérique ! »

L'Immigration. Le « Barge-office. »

La plupart des immigrants viennent en Amérique sans raison apparente, ou pour mieux dire sans nécessité

(1) Directeur.

absolue, attirés peut-être par l'appât des dollars ; ceux qui reviennent au « vieux pays » les poches pleines, racontent des histoires si merveilleuses sur le Nouveau-Monde que leurs compatriotes n'hésitent pas à s'expatrier. Vraiment, s'il faut travailler beaucoup, la vie y est moins difficile que partout ailleurs ; chacun mène une existence large et confortable et les « petites gens » avec des gages trois ou quatre fois supérieurs à ceux d'Europe, s'y trouvent très heureux ; ils parlent de leur contrée avec enthousiasme mais n'éprouvent point de nostalgie.

L'Immigration est devenue si intense aux Etats-Unis, que les Américains sont obligés de se défendre contre cette invasion toujours croissante, car c'est par milliers que les Européens arrivent journellement.

Autrefois, on pouvait débarquer sans sou ni maille, mais aujourd'hui, il est nécessaire de montrer que l'on possède assez de ressources pour vivre au moins deux mois.

Le « Barge-office » a été créé pour répondre à ces besoins ; véritable Tour de Babel, on y parle toutes les langues. C'est là que le passager de pont est conduit ; il doit exhiber l'argent qu'il possède ; si la somme est suffisante, la porte lui est ouverte d'autant plus facilement qu'il désire aller dans l'intérieur pour travailler à l'agriculture ou aux mines ; alors, il est conduit, sous la surveillance très stricte d'agents, au chemin de fer qui le mènera à sa destination ; mais s'il veut rester dans les grandes villes, il lui faut un porte-monnaie bien garni ou qu'il soit pris en charge par une autre personne résidente depuis cinq ans dans le pays et qui s'en rendra responsable pendant 12 mois ; autrement, il sera renvoyé sans pitié sur le même bateau qui l'a amené et ce, aux frais de la Compagnie de navigation.

Les Américains veulent empêcher la mendicité et ils y

réussissent en partie. On n'est pas là-bas assailli dans les rues comme dans celles d'Europe par une nuée de mendiants en quête d'un petit sou.

Certain jour, le steamer espagnol « Gran-Antilla » amena de Naples 1.200 émigrants italiens sans ressources et ne possédant même pas l'argent nécessaire pour se



(*Life*, de New-York).
Le sujet :« Monroe Doctrine ».

Oncle Sam est personnifié par le coq ; la poule (Monroe Doctrine) a couvé, et ses œufs viennent d'éclore. De sous ses ailes sortent des poussins : Pérou. Chili, Brésil, etc., tous coiffés du chapeau de l'« Oncle Sam ».

L'artiste a voulu indiquer que toutes les Républiques de l'Amérique du Sud sont sous la protection des Etats-Unis, qu'elles sont ses enfants.

rendre à destination dans l'intérieur. Les commissaires du « Barge-office » exigèrent que la Compagnie du navire fournît une caution de cinquante mille dollars qu'elle s'empressa de verser aussitôt.

Si le comité du « Barge-office » reçoit les étrangers avec la plus grande déférence, il n'en est pas de même avec les sous-agents qui gardent les émigrants ; ces derniers sont

bousculés, brutalisés, quelquefois frappés alors que ces malheureux, qui ne comprennent pas pourquoi on les retient, reçoivent une nourriture saine et abondante, couchent dans des lits d'une propreté irréprochable jusqu'au jour où on les rembarque. Il se passe alors de véritables scènes de désespoir ; beaucoup de ces pauvres gens, venus pour tenter la fortune, ont mis leurs petites économies comme prix du voyage et c'est la misère qui les attend au retour. La faute en est aux Compagnies d'immigration qui ne préviennent pas ces malheureux ; *c'est un véritable vol que la loi de tous les pays laisse impuni.*

Quand les Etats-Unis voudront arrêter cette marée humaine, ils mettront un droit d'entrée sur chaque étranger (on parle déjà de 100 francs par tête) et l'envahissement cessera aussitôt. Ce sera aussi la ruine des Compagnies, mais les Yankees en ont cure. Ils ont fermé brusquement la porte aux Chinois ; il est vrai que les Célestes ont tourné la difficulté en passant par le Canada où ils franchissent la frontière en fraude.

En 1900, l'immigration a atteint le chiffre fabuleux de 454.209 : depuis 1880, les Américains ont reçu 9.551.520 personnes originaires de l'Autriche-Hongrie, de l'Italie, de la Russie et de l'Irlande ; le contingent allemand vient immédiatement après ; celui de la France est presque nul. L'Asie, l'Afrique et l'Amérique du Sud ont fourni 6.000 immigrants pour 450.000 arrivés d'Europe.

La récente statistique accuse une population de 76.304.799 habitants, soit un accroissement de plus de 16 millions en 10 ans. Et certainement, avant peu, les Etats-Unis accuseront un total de 100 millions.

Mr. James H. Canfield, bibliothécaire à l'Université de Columbia, a écrit : « L'immigration est devenue si grande et affecte si directement toutes les conditions de la vie urbaine, que nous devons assimiler ces peuples par les

méthodes les plus rapides. C'est une faute de les considérer comme une menace. Ils devraient pouvoir trouver, dans toutes les bibliothèques, des livres classiques avec les textes élémentaires pour étudier notre langue ; nos devoirs civiques, notre littérature, devraient être traduits en leur langue. Pas un de ces livres n'existe dans les bibliothèques, pas même en anglais.

UN DRAME EN MER

Les touristes allant en Europe nous reviennent fréquemment avec des histoires tantôt fantastiques, toujours amusantes et quelquefois drôles ou même étranges. Celle qui va suivre a été racontée à l'un de nous, M. Raymond Gros qui croit utile de la divulguer, par un Pittsbourgeois, important industriel, dont l'honnêteté et la véracité ne peuvent être mises en doute une seule minute.

A bord d'un navire d'une Compagnie Allemande parti de New-York fin avril 1906, à destination de Hambourg, où il arriva au commencement de mai 1906, se trouvaient comme passagers plusieurs artistes du « Conried Metropolitain Opera C° » de New-York, qui venaient justement d'échapper au désastre de San Francisco, et notre Pittsbourgeois. Sa cabine était voisine de celle d'un ménage d'artistes allemands. Le quatrième jour de la traversée, vers 10 heures du soir, comme il se disposait à se coucher, notre voyageur de Pittsburg entendit, dans la cabine voisine une violente altercation, d'abord en allemand, puis en anglais. Soudainement, tout demeura tranquille ; quelques instants après, le médecin du bord suivi du commandant arrivèrent ; ils trouvèrent une femme étendue morte sur sa couchette. « Elle s'est empoisonnée », dit-on aux officiers. Le médecin, toutefois,

après un bref examen de la femme, déclara qu'elle avait été assassinée. L'assassin n'était autre que le beau-frère de la victime. La femme de ce dernier apparut sur la scène, et, tombant à genoux, d'une voix désespérée, elle implora le pardon de son mari ; mais en vain. Le meurtrier fut de suite mis aux fers. Vingt-quatre heures plus tard, le navire s'arrêtait quelques instants et le corps de la femme assassinée disparaissait dans les flots. Peu après, l'assassin était à son tour trouvé... mort empoisonné et bientôt il était englouti à son tour.

Le Pittsbourgeois, très émotionné, interrogea quelques officiers : « Pourquoi le bateau s'est-il arrêté hier soir ? » On lui répondit vaguement qu'on n'avait rien vu, ni rien entendu. Peu rassuré, craignant peut-être pour sa sécurité, le voyageur n'insista pas.

Ni les journaux d'Amérique, ni les journaux d'Europe, n'ont parlé de ce drame maritime. Peut-être intéressera-t-il quelque jour des reporters avisés ?

LA DOCTRINE MONROE

Une définition américaine.

Nombre de personnes parlent à tout propos de la « Doctrine Monroe » et peu d'entre elles savent au juste ce que cela veut dire.

Dans la *Revue de Paris* le professeur américain A. C. Coolidge a expliqué ainsi très clairement ce que les Américains entendent par la Doctrine Monroe.

« La Doctrine Monroe fut énoncée en décembre 1823. Elle était fondée sur cette idée, alors générale aux Etats-Unis, qu'il y avait une séparation naturelle entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Pour reprendre les termes du pré-

sident Jefferson : « Notre maxime première et fondamentale devrait être de ne jamais nous mêler des dissensions de l'Europe. Et notre seconde maxime, de ne jamais souffrir l'ingérence de l'Europe dans les affaires cis-atlantiques ».

« Deux événements furent les causes immédiates de la déclaration de Monroe : un différend avec la Russie au sujet des limites de ses possessions américaines et l'intervention française en Espagne. Cette intervention avait fait craindre que les puissances de la Sainte-Alliance n'essayassent d'aider le roi d'Espagne à rétablir son autorité sur ses colonies américaines insurgées, et peut-être d'acquérir des territoires dans le nouveau monde. Lorsque le premier ministre anglais, George Canning, proposa que l'Angleterre et les Etats-Unis se missent d'accord pour déclarer qu'ils s'opposeraient à toute tentative de ce genre, son projet fut d'abord accueilli avec faveur à Washington. Puis, sous l'influence de son secrétaire d'Etat, John Quincy Adams, le président Monroe se décida à exposer une politique indépendante.

« Les deux questions en litige furent traitées dans le même message présidentiel. Les passages décisifs sont les suivants :

« 1. L'Amérique continentale, par l'attitude libre et indépendante qu'elle a prise et qu'elle maintient, ne doit plus être considérée par aucune puissance européenne comme une terre se prêtant à plus ample colonisation ».

« 2. Nous n'avons jamais pris part aux guerres que les puissances européennes se sont livrées sur des questions qui les concernent, et il n'est pas dans notre politique de le faire... Le système politique des puissances alliées est par là essentiellement différent de celui de l'Amérique. Cette différence procède de celle qui existe entre les gou-

vernements respectifs ; à la défense de notre gouverne-



Castro, le mauvais sujet.
« Quelque mauvais sujet qui doit être rossé. »

fond, l'Oncle Sam une baguette à la main, accourt pour corriger Castro grimpé sur la palissade « Monroe Doctrine », a fait une niche à la France, nnifiée par un officier, en lui lançant, à l'aide d'une fronde, une pierre onque.

ment qui fut établi au prix de tant de sang et d'argent, développé par la sagesse de ses citoyens les plus éclairés,

et qui nous a donné un bonheur sans exemple, cette nation tout entière est dévouée.

« Nous devons par conséquent à la franchise et aux rapports amicaux qui existent entre les Etats-Unis et ces puissances de déclarer que nous considérerions comme dangereuse pour notre paix et notre sécurité toute tentative d'extension de leur système à une portion quelconque de cet hémisphère. Nous ne sommes point intervenus, et nous n'interviendrons point, dans les colonies ou dépendances actuelles d'aucune puissance européenne. Mais chez les Etats qui ont proclamé leur indépendance et qui l'ont maintenue, et dont, après mûre considération et suivant des principes de justice, nous avons reconnu l'indépendance, nous ne saurions considérer une intervention d'une puissance européenne quelconque, pour les opprimer, ou pour contrôler de quelque autre façon leur destinée, que comme une manifestation de sentiments hostiles à l'égard des Etats-Unis ».

« Le principe ainsi énoncé peut être résumé en une formule : « A bas les mains ! » ou « l'Amérique aux Américains ».

L'ouvrier américain.

L'ouvrier américain est très alerte, éveillé ; il possède l'art admirable de travailler vite sans paraître se presser ; il ne court jamais mais avance en besogne ; il parle peu au travail, rit et chante rarement. Il ne s'occupe point de l'intérêt du patron ; il est seulement orgueilleux de son travail et fier de l'argent qu'il lui procure. Socialiste, il l'est dans toute la force du mot, mais pas à la manière des Jaurès, des Guesde ; il ne prétend point être l'égal du capitaliste : il aspire à le devenir, tous les millionnaires

ayant été ouvriers eux-mêmes ; il exige une rémunération, un salaire élevé en proportion de sa peine et des bénéfices qu'il produit. Ses grèves sont mathématiques,



Mc Worther (Saint-Paul Dispatch).

Moralité d'une grève.

A propos de la grève des mineurs. Le Baron du charbon (Coal Baron), dit au consommateur : « Tête, je gagne, pile, vous perdez. » Qu'il y eût grève ou qu'on accorde des concessions aux mineurs, dans n'importe quel cas, le consommateur devra payer plus pour son charbon.

souvent justes, toujours terribles ; du calme, il passe vite à la colère et alors il ne raisonne plus ; il agit dans un élan de mysticisme révolutionnaire ; il a un comité, son chef, qui décide de cesser le travail et on a vu 10.000, 20.000, 100.000 ouvriers quitter l'atelier ou l'usine. Aussi

les grèves sont longues, et la plupart du temps se terminent à son profit.

Un ouvrier américain qui n'a plus de travail, s'il ne peut en trouver dans sa partie, n'attend pas la misère ; quitte à gagner un salaire infime, il s'occupe à n'importe quelle besogne. Il répare les sonnettes, balaie la neige, coupe les gazons ; d'autres font de la photographie et leur commerce est amusant. Ils passent dans les rues, photographient les enfants les mieux habillés, prennent leur adresse et, deux ou trois jours après, arrivent chez les parents : « Voici le portrait de votre enfant. Seulement 20 sous. » Et on paie 9 fois sur 10.

La coquetterie de l'ouvrier est d'avoir, — sitôt qu'il a gagné un peu d'argent — une montre en or pesante et large. Presque tous les ouvriers en ont une.

« *Graft* » et « *Grafter* ».

En Europe, en 1906, on a beaucoup parlé du *Graft*. Il est à l'heure actuelle, ce mot anglais, un des mots les plus connus, les plus usités aux Etats-Unis. *Grafter* et *Graft* sont des mots que prononcent toutes les lèvres, aussi bien à New-York qu'à San-Francisco, aussi bien au Montana que dans la Louisiane, aussi bien dans la Californie que dans la Nouvelle Angleterre. C'est une expression populaire, typique, qui caractérise bien une chose.

« Si l'on interrogeait, écrivait dernièrement un de nos confrères de New-York dans une de ses correspondances, si l'on interrogeait sur le sens de ce terme les professeurs d'anglais de nos lycées et collèges, ou même ceux de nos universités, il est probable que pas un sur cent ne pour-

rait en donner une traduction ou même une explication satisfaisante. Ce mot anglais a, en effet, un sens américain très particulier. Et ce sens est si nouveau que vous ne le trouverez ni dans les dictionnaires anglais les plus récents, ni dans les dictionnaires américains les plus com-



R. D. Handy (*Duluth, News Tribune*).
Le caricaturiste montre où finiront tous les grafters.

plets. Le *Standard dictionary* l'ignore ; le *Century dictionary* n'y fait pas allusion. Il ne figure pas même dans la liste des américanismes du petit *Guide aux Etats-Unis* publié il n'y a pas longtemps.

Qu'est-ce que c'est donc que le « graft » ? On peut sinon le définir, du moins l'expliquer en disant qu'il dé-

signe tout acte par lequel un homme se sert de sa fonction pour obtenir des profits pécuniaires illégitimes, sinon toujours illicites. Un « grafter » n'est pas forcément un homme corrompu, un concussionnaire. Mais c'est presque toujours un homme qui accepte de sa position, de son influence ou de ses relations des avantages que repousse-



H. T. Webster (Chicago, Inter-Ocean).

Démasquer le graft est à l'ordre du jour dans tous les journaux et magazines. La saison dure 12 mois.

rait un homme désintéressé, scrupuleux ou simplement délicat.

L'origine du « graft » n'est pas très difficile à comprendre.

Les Américains, que nous aimons à accuser d'hypocrisie en morale, ont sûrement par ailleurs une franchise que nous pouvons leur envier. Ils n'affectent nullement des airs indifférents et supérieurs en matière d'argent. Ils reconnaissent carrément que l'argent a quelque valeur,

qu'ils veulent en avoir le plus possible, non pas tant pour la gloriole que pour l'usage qu'ils comptent en faire. L'argot courant d'ici a une expression bien caractéristique et qui revient très souvent : « Je ne suis pas dans cette affaire pour ma santé. » Traduisez : « Les affaires sont les affaires ; et si je me mêle de faire tel travail, si je m'intéresse à telle entreprise, c'est qu'il y a là un profit matériel pour moi ; et sans ce profit que j'escompte, je ne m'en mêlerais même pas. »

Cet esprit pratique et ce bon sens un peu brutal ont amené dans ce pays un certain matérialisme économique, dont les effets se sont fait sentir il y a longtemps dans la politique. Ce n'est pas d'hier que la corruption des politiciens est devenue un des lieux communs des livres d'impressions sur l'Amérique. M. James Bryce, dans un admirable livre, remarque justement que cette corruption a même été souvent grossie à souhait par des voyageurs hostiles à la démocratie, qui ont pris plaisir à souligner ses faiblesses et ses tares.

D'autre part, il est arrivé aussi, depuis Tocqueville, que l'indifférence des hommes les plus distingués ou les mieux qualifiés a laissé tomber l'administration des petites municipalités et le gouvernement intérieur des Etats aux mains de personnages dont le rang social n'est pas très élevé, et dont la culture est souvent médiocre. Nous connaissons pour notre part, un excellent homme qui est sénateur de l'Etat de New-York, et qui est obligé de compter pour l'orthographe de ses lettres sur son secrétaire dactylographe, comme M. Caboussat de la *Grammaire* se reposait sur sa fille pour l'accord de ses participes. En janvier 1906, un député, élu à la Législature d'Ohio, décida, avant d'aborder ses redoutables fonctions, de suivre un cours d'une année dans une petite université. Cet homme d'Etat de trente-neuf ans déclara : « Je veux au moins

être capable de construire correctement une phrase anglaise ». Et il ajouta : « C'est plus qu'on ne peut dire de quelques législateurs ».

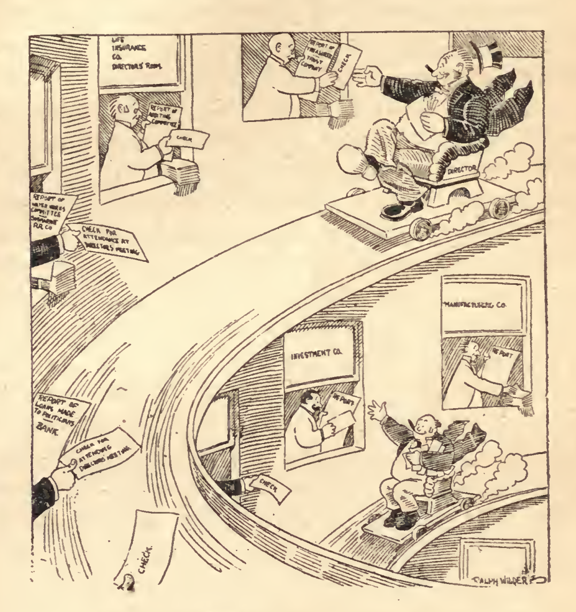
Une des premières conséquences de tout cela, c'est que le personnel politique se trouve très déprécié et ne possède guère de prestige, ni intellectuel ni social.

Une concurrence.

Une concurrence vraiment redoutable pour l'Europe, c'est celle qui est faite par les Etats-Unis dont le commerce est si développé et la presse européenne est unanime à reconnaître que les Etats-Unis sont formidablement armés pour la lutte entreprise.

D'après le rapport annuel de l'Association des négociants de Berlin, une des causes de la dureté actuelle des temps en Allemagne est « le spectre de la concurrence américaine sur les marchés européens ». La *Gazette de Francfort* dit à ce propos : « L'entrée en scène des Etats-Unis comme nation créancière dénote un changement dans les temps. Depuis la guerre avec l'Espagne, le gouvernement des Etats-Unis poursuit la conquête du monde. Les Etats européens doivent se familiariser avec la pensée que les Etats-Unis auront la parole dans leurs décisions politiques ». Le *Tageblatt* de Vienne dit, de son côté, qu'à cause du fardeau qu'impose à l'Europe le militarisme, l'Amérique, dont la richesse croît sans cesse, est destinée à devenir graduellement le créancier du monde entier ; que dans quelques prochaines décades tous les Etats européens, ainsi que l'Australie, la Chine, le Japon seront ses débiteurs s'ils ne prennent pas à temps leurs précautions. « Le seul remède, ajoute le *Tageblatt*, est l'abolition du militarisme, ce cancer qui s'attaque à

l'agriculture, à l'industrie, au commerce européens. » Plusieurs journaux allemands, rapporte-t-on, poussés par la crainte que leur cause l'invasion américaine, vont jus-



Ralph Wilder (Chicago, Record-Herald).

Satire contre tous les « businessmen » qui accaparent tout et sont mêlés à trop d'affaires. Le caricaturiste suggère un moyen de résoudre le problème : « Comment être partout, veiller à tout et devenir tout. »

qu'à refuser de prendre les annonces des maisons des Etats-Unis.

Le meilleur tableau de cette invasion de l'Europe par l'Amérique est celui que trace le *Fremdenblatt* de Vienne. Voici ce que dit ce journal :

« Des gens experts, bien informés de la situation indus-

trielle et des conditions d'exportation qui règnent aux Etats-Unis, ont établi les faits suivants. Les aciéries des Etats-Unis, qui étaient dans l'enfance il y a vingt ans, contrôlent aujourd'hui le marché du monde, dictent, directement ou indirectement, les prix du fer et de l'acier dans tous les pays. D'un côté, par la richesse de leurs gisements de minerai de fer et de houille, de l'autre, par l'emploi de machines ingénieuses, par de parfaits moyens de transport, ils ont atteint une situation qui non seulement leur permet de concurrencer les pays producteurs de fer et d'acier, mais encore d'exporter leurs produits avec profit en Angleterre... Un remarquable changement a aussi eu lieu sur le terrain de la production des bottes et des souliers. Il n'y a pas plus de dix ans, les Etats-Unis importaient les souliers d'Europe, spécialement les souliers de femmes, qui venaient d'Autriche et d'Allemagne principalement. Aujourd'hui, non seulement ils prennent tous leurs cuirs chez eux et en exportent une grande quantité, mais ils inondent l'Europe de chaussures toutes faites, concurrencent les produits à bon marché en Angleterre, établissent des dépôts à Paris et même dans les grandes villes d'Allemagne.

« Bien connu est le fait que les Etats-Unis; en raison de leur richesse en huiles minérales, des facilités sans rivales qu'ils ont pour les raffiner et les transporter, contrôlent le commerce du pétrole en Europe et ne sont tenus en échec que par la Russie. L'expérience des quelques mois passés démontre également que dans peu de temps la houille des Etats-Unis jouera le même rôle dans le monde. Incidemment, ajoutons que les machines à écrire (dont il s'est vendu bien des centaines de mille) viennent toutes d'Amérique ; qu'il n'est pas possible en Europe d'établir des meubles de bureau (pupitres, bibliothèques, chaises, etc.), aussi confortables et de la même

qualité que les meubles américains, pour le même prix. La liste de ces articles, en apparence peu importants, pourrait être étendue indéfiniment. Mais il serait plus intéressant et plus caractéristique de citer le fait suivant : Un syndicat vient de se fonder en Amérique pour prendre en main tout le service des wagons-lits en Europe, afin de l'améliorer et de le rendre meilleur marché, si cela se peut. Enfin, les fabricants américains de gants, de vêtements d'hommes, même de vêtements de femmes, — articles qui étaient, il y a peu d'années, importés d'Europe en d'énormes quantités, — commencent déjà à calculer de quelle façon ils peuvent écouler le surplus de leur production sur les marchés européens.

En Europe, on semble admettre couramment que, commercialement, les Etats-Unis sont « arrivés ». Le *Times* de Londres disait dernièrement : « Il est inutile de se dissimuler que la Grande-Bretagne est distancée. La concurrence ne vient pas de mauvais calculs sur la demande du pays. Nos fabricants d'acier en savent la cause et s'en montrent alarmés. Cette concurrence qui s'exerce sur des marchés qui nous appartenaient en propre jusqu'à présent vient de la meilleure qualité des produits américains ». Jusqu'à la suprématie de la marine britannique qui est en danger, continue le même organe, « car notre suprématie navale aura le même sort que la suprématie de nos constructions, à moins qu'elle ne soit prise en mains par nos rivaux eux-mêmes ».

Les journaux anglais qui s'occupent du commerce des fers font des commentaires pessimistes sur les conditions actuelles de cette industrie. Sur 3.153 locomotives construites l'an dernier aux Etats-Unis, 505 ont été expédiées à l'étranger. Les chemins de fer anglais achètent la plus grande partie de cette fabrication. Une usine américaine

du Connecticut a envoyé 1.000.000 de livres de fil de fer pour une ville des Indes anglaises.

En Écosse, à la Clyde, on a commandé, au commencement de 1906, 150.000 tonnes de plaques d'acier ; cette commande faite aux Etats-Unis a permis de réaliser une économie de 250.000 livres sterling, soit 6.300.000 francs !

Un exemple d'énergie.

Un exemple de l'énergie qui caractérise la race américaine nous est encore fourni par la ville de San-Francisco qui, on le sait, a été ravagée par un désastre terrible, un épouvantable tremblement de terre.

Or, San-Francisco est en train de renaître de ses cendres, et il n'y aura bientôt plus trace des terribles épreuves que tremblement de terre et incendie ont fait subir à cette ville.

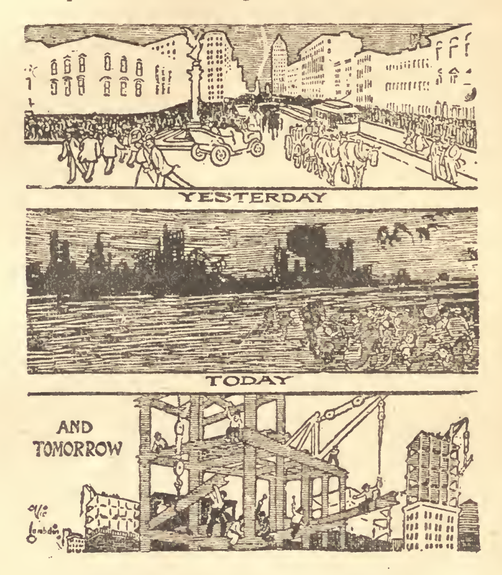
Voici, à cet égard, l'extrait d'une correspondance d'un commerçant de cette ville :

« La ville n'a pas perdu plus de 15 % de sa population, c'est-à-dire 50.000 âmes environ sur 425.000. Les recettes de la Compagnie des tramways établissent, d'irrécusable façon, que la population de San-Francisco est de plus de 360.000 âmes.

« Ainsi, durant la première quinzaine de juillet, la Compagnie a encaissé 226.120 dollars contre 264.902 dollars durant la quinzaine correspondante de l'an dernier.

« Dans les écoles publiques on note, il est vrai, que le nombre des élèves a diminué de 40 %, mais si l'on tient compte que le quart de la population loge encore sous la tente ou dans des demeures provisoires, on constate que la diminution des élèves dans les écoles ne s'élève guère qu'à 25 %.

« Les rapports des banques accusent une diminution de 2,7 %, qu'on peut attribuer en partie aux fluctuations du commerce. En somme, ces statistiques et ces chiffres établissent que la ville est dans une situation très prospère, en dépit de la catastrophe.



LAMBDEN (Binghamton Press).
Hier — Aujourd'hui — Demain.

« M. Smyth estime que la reconstruction de la ville, une fois commencée, progressera avec rapidité. Il faudra probablement un an ou deux pour déblayer les décombres ; cela fait, et dès que les Compagnies d'assurance auront payé les pertes encourues, la ville se relèvera de ses ruines plus grande et plus belle qu'autrefois. »

Et, c'est à ce sujet qu'un de nos confrères de France, traitant les Américains de *Professeurs d'énergie*, écrivait ces

lignes qui sont à méditer par les citoyens de l'ancien Continent :

« Deux cataclysmes récents, l'éruption du Vésuve et le tremblement de terre de San-Francisco, ont fourni aux savants l'occasion d'étudier une fois de plus la complexe psychologie des foules, en même temps qu'ils les ont mis à même de constater les dissemblances de tempérament qui s'accusent entre gens de l'ancien et du nouveau continent.

« Alors que les misérables paysans de la campagne vésuvienne ne savaient, devant les ravages du fléau soudainement rué sur leurs riants villages, que jeter des clameurs d'épouvante ou vociférer des injures à l'adresse du volcan, les calmes et froids commerçants californiens, promptement rentrés en possession de leur flegme, ont retroussé leurs manches et se sont mis bravement à la besogne. Au lieu d'imiter les infortunés rustres qui, dans leur candeur naïvement superstitieuse, se contentaient d'opposer à la dévastatrice coulée de lave l'occulte influence d'une statue de bois peint, ces rudes professeurs d'énergie, sachant bien qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes, ont commencé par s'entr'aider et par contraindre les égoïstes et les lâches à coopérer d'une manière quelconque au salut commun... Les citoyens de la libre Amérique nous ont donné là une leçon de tranquille héroïsme et ont manifesté d'une façon éclatante leur supériorité morale.

« Mais je doute fort que cette leçon nous soit profitable ! »

Deux curiosités.

Non seulement les parisiens, mais les étrangers eux-mêmes, doivent se souvenir, avec plaisir d'ailleurs, du

fameux et célèbre *Trottoir roulant* qui tournait tout autour de l'Exposition universelle de 1900 à Paris, et qui amusa fort — on peut le dire — les nombreux visiteurs Ses auteurs y avaient vu un moyen ingénieux d'accoutumer le public à ce mode de circulation qui avait paru si singulier au premier abord. C'est, en effet, ce qui s'est produit. Aujourd'hui on peut parler du trottoir roulant sans étonner qui que ce soit. Il est même question, dans certains milieux, d'en établir un qui desservirait tous les grands boulevards de Paris à la façon d'une sorte de « métropolitain pour piétons ». On peut même arriver à penser que d'autres villes de grande surface metterit ainsi ce moyen de locomotion à la disposition de leurs habitants affairés.

Il y a déjà, d'ailleurs, aux Etats-Unis, un grand trottoir roulant, mieux encore une grande *rue roulante* à Cleveland (Ohio) (1).

Cette « grande rue roulante » emporte non-seulement les piétons, mais encore les chevaux et les voitures, et elle leur fait gravir, par surcroît, une élévation de vingt mètres de hauteur environ.

Son outillage mécanique consiste en une grande courroie sans fin de deux mètres et demi de largeur, laquelle se déplace dans un caniveau en béton. C'est, en très grand, le système des *Escaliers mobiles* que l'on voit fonctionner, dans certains magasins (comme le magasin du Louvre à Paris), pour passer d'un étage à un autre. A chaque extrémité du caniveau se trouve un *tambour*, sur lequel passe la courroie, laquelle est, en outre, supportée à la montée, de distance en distance, par des rangées de *rouleaux* qui pivotent dans des *paliers à billes*.

(1) *Cleveland*, cité de plus de 350.000 habitants sur le lac Erié, à l'extrémité du canal de l'Ohio. On trouve aux environs de grandes sources de pétrole qui sont rattachées à la ville par des conduits souterrains.

La courroie elle-même est garnie de planches disposées transversalement sur des charnières en métal pour éviter l'usure de la courroie proprement dite.

La force motrice qui est employée est de quatre cents chevaux, répartis entre quatre moteurs ; ils font faire en moins de 4 minutes, au maximum, l'ascension de vingt mètres sur cent-vingt-huit mètres de longueur à tous les véhicules qui veulent bien se confier à la courroie. Et les braves chevaux semblent tout heureux de se sentir ainsi enlevés sans secousse : quelques-uns même, continuent à marcher par habitude, et paraissent tout étonnés du prodigieux succès de leurs efforts.

On peut dire que voilà vraiment un bon spécimen de *rue qui marche.*

Qui sait, si dans l'avenir — et dans un avenir peu éloigné — lorsqu'on donnera son adresse à quelqu'un, la personne ne vous demandera pas : « Ah ! telle rue ? à quelle vitesse marche-t-elle donc ? » Et l'on sera très certainement flatté au plus haut point si on peut déclarer carrément une bonne vitesse !

C'est encore aux Etats-Unis, dans la vieille Californie, que nous pouvons trouver quelque chose qui n'est, en vérité, pas du tout ordinaire : il s'agit du curieux pavage de la petite ville de Monterey, sur cette côte si méchamment tempétueuse du Pacifique. On peut dire que Monterey est la doyenne des villes des Etats de l'Ouest ; du reste, elle n'en est pas plus fière pour cela, car, à cause du climat, le séjour y est « inconfortable » au possible ; cependant, la cité est fière, très fière même de son pavage, et, comme on dit, il y a de quoi.

Nous allons d'ailleurs voir pour quelle raison.

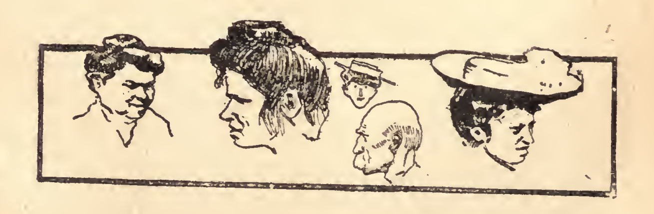
Tout d'abord, rappelons, que l'on connaît, dans notre vieille Europe, ces fameuses banquettes de wagons que les loustics disent être « rembourrées de noyaux de pêche »

et aussi les peu confortables « oreillers en carton-pâte » des hôtels de second ordre.

Mais, cela n'est rien à côté de ce que nous montre la cité de Monterey ; nous ne nous faisons pas une idée de son pavage que nous ne connaîtrons probablement jamais, d'ailleurs, en France, car ce pavage est constitué avec des vertèbres d'épines dorsales de baleines ! cela paraît singulier, mais cela est cependant !

Il faut se dire, à ce sujet, que de temps immémorial, la baie de Monterey a servi de *cimetière de baleines* qui venaient y mourir. On sait, en effet, que les grands monstres, tels que mammouths, baleines, crocodiles, ont de véritables nécropoles dans lesquelles ils venaient et viennent déposer leurs carcasses La doyenne des cités de Californie ayant besoin de paver ses rues, des ingénieurs pensèrent à la nécropole, véritable carrière de vertèbres de baleines. On n'eut besoin que d'un peu de ciment pour les assembler, on en fit un excellent pavage et qui est très résistant et surtout ne donnant pas de poussière.

Il n'y pas longtemps, l'agent-voyer de Monterey a eu l'idée ingénieuse — et pratique d'ailleurs — de compléter l'œuvre en se servant des gros os des cétacés pour faire des bordures de trottoirs et des côtes pour les tournants des rues !



UNE AMÉRICAINE

Sommaire. — La guerre hispano-américaine. — La charité des Américaines. — Un grand exemple. — Une grande Américaine. — Miss Clara Barton. — Une vaillante Présidente. — L'œuvre de la Croix-Rouge aux Etats-Unis. — Un rôle philanthropique. — Depuis la guerre de Sécession. — A Cuba. — Les victimes de la faim. — Le Comité espagnol. — Le général Blanco. — Un bel accueil. — Grande courtoisie. — Les *Reconcentrados*. — A la Havane. — A Jaruca. — A Artemisia. — Rôle grand et efficace. — Le triste état des hôpitaux. — Les mendiants. — La propreté. — Ce qui se passait à Jaruca. — Ceux qui secondaient. — L'orphelinat. — « Petits chiens perdus ». — Un établissement modèle. — Adieux touchants. — Le départ. — Une demande. — A Glen Echo. — En avril 1898. — A Key-West. — Un vapeur. — Le *State of Texas*. — Une lettre à l'amiral Sampson. — Un refus. — Dans la Floride méridionale. — Les secours partout. — La charité pour tous. — A Santiago. — Les fourneaux. — Les provisions. Le secours de la Croix-Rouge française. — Les infirmières. — Beau rôle de la femme américaine.

La dernière guerre hispano-américaine a appris au monde entier à louer la charité des Américaines. L'Espagne elle-même a été une des premières à le faire.

Autour d'une grande Américaine dont nous allons parler dans ce chapitre, elles ont donné l'exemple du rôle bienfaisant que peut jouer leur sexe précisément dans celle

des affaires humaines auquel il semble le moins appelé à prendre part : nous voulons dire la guerre.

Cette grande Américaine n'est autre que miss Clara Barton, la vaillante Présidente de l'œuvre de la Croix-Rouge aux Etats-Unis.

L'action decette Croix-Rouge dans la grande République est considérable et le rôle philanthropique de miss Barton, commencé pendant la guerre de Sécession, s'est continué depuis presque sans relâche, dans les prisons, dans les hôpitaux, partout, en un mot, où la souffrance appelle la pitié.

D'ailleurs, cette grande philanthrope n'avait pas attendu que les troupes américaines eussent débarqué à Cuba pour s'y rendre en personne et tâcher de soulager les malheureuses victimes de la faim.

Miss Barton demanda tout d'abord au gouvernement espagnol la permission officielle de pouvoir distribuer des vivres aux *reconcentrados*.

Elle fut reçue avec une grande courtoisie à Cuba,où elle s'était rendue, par le comité espagnol et par le général Blanco.

« Je viens à vous, Messieurs, leur dit-elle, non pas comme une Américaine rencontrant des Espagnols, mais comme le chef de la Croix-Rouge dans mon pays saluant des membres de la Croix-Rouge d'un autre pays. Je ne viens pas parler de l'Amérique, mais traiter une question d'humanité. »

Miss Clara Barton ayant parlé ainsi au nom de la charité, toutes les mains se tendirent vers elles.

Elle se rendit de la Havane à Jaruca, à Matanzas, à Artemisia, à Sague-la-Grande, à Cienfuegos, où elle reçut partout le meilleur accueil des autorités.

Son rôle fut grand et efficace ; elle rencontra des gens à demi-morts de faim, étendus dans de pauvres huttes de palmiers. Elle leur envoya des vivres.

Elle trouva des hôpitaux d'une malpropreté repoussante, dénués de tout, même de médicaments ; elle paya de ses deniers de pauvres mendiants tout heureux de travailler à nettoyer ces lieux de misères. Ainsi aérées, brossées, lavées à grand eau, les salles des hôpitaux devinrent habitables. Elle obtint des lits, des linges, des couvertures, des médicaments dont on avait tant besoin.

Miss Barton a elle-même donné de navrants détails, et tout particulièrement sur la petite ville de Jaruca, où le nombre des morts dépassa le chiffre de la population qui n'est que de 12.000 âmes.

Il faut juger par cela même de la misère des habitants. Comment s'étonner après cela de l'état dans lequel devaient se trouver hôpitaux et établissements charitables.

Fort heureusement, au premier appel de la vaillante Américaine, le commandant de place, le maire, le curé, le juge, tout le monde s'empressa de la seconder avec une bonne grâce vraiment touchante. Elle écrivait en Amérique, aux siens, à ses amis, que la courtoisie espagnole l'avait charmée jusqu'à l'attendrissement.

Arrivée à la Havane, elle y établit un orphelinat où quarante enfants de six mois à sept ans furent de suite recueillis.

« Au bout de très peu de jours, écrivait-elle, ils ne ressemblaient plus à de petits chiens perdus, ramassés dans le ruisseau. »

A la tête de cet orphelinat modèle, elle avait mis le chef de l'hôpital de la Croix-Rouge de New-York, et sa femme infirmière émérite. L'évêque de la Havane vint bénir le nouvel établissement. Nous croyons qu'il serait vraiment difficile de trouver quelque chose de plus touchant à la veille d'une guerre terrible, d'une lutte sans

merci, que cette entente dans la belle charité entre deux peuples de caractères bien différents et prêts à s'entr'égorger.

Lors de son départ de la Havane, miss Clara Barton vit venir vers elle ceux des petits orphelins qui pouvaient marcher et qui lui baisaient les mains. Emue jusqu'aux larmes, la douce Américaine leur laissa un panier de joujoux tels qu'ils n'en avaient jamais vu.

De différents endroits, de Philadelphie, de New-York, arrivaient pour les hôpitaux, dans différents ports, des convois considérables de provisions. Miss Clara Barton, après avoir invoqué avec insistance la pitié des particuliers, réclamait de larges secours auprès du Gouvernement des Etats-Unis.

« Pourquoi, puisque le Congrès a voté à l'unanimité cinquante millions de dollars pour la défense, ne voterait-il pas un million pour les nécessiteux ? Il ne s'agit pas que de mettre en pièce l'humanité, il faut aussi quelquefois la raccommoder.

« Si nous sommes patriotes au point de voter tout ce qu'on veut pour la guerre, et que nous ne puissions voter quelques dollars pour qui meurt de faim, eh bien, c'est trop de patriotisme ! »

Miss Barton resta à Cuba jusqu'au jour où un ordre formel, impératif, eut obligé tous les citoyens américains à quitter l'île.

Elle revint alors chez elle, aux environs de Washington, dans sa maison de Glen Echo. Mais, dans les derniers jours d'avril 1898, on la vit arriver en Floride, à Key-West où le port était rempli de vaisseaux de guerre à l'ancre.

Au milieu de ces vaisseaux, on pouvait voir un grand vapeur, portant sur l'un de ses deux mâts le drapeau à la Croix-Rouge de la convention de Genève. C'était le *State*

of Texas, vapeur qui servait de quartier-général à miss Barton, entourée de son état-major de chirurgiens et d'infirmiers. C'était de là qu'elle écrivait le 2 mai à l'amiral Sampson :

« J'ai avec moi une cargaison de 1.400 tonnes sous le drapeau de la Croix-Rouge, l'unique emblème international de neutralité et d'humanité que connaisse la civilisation. Cet emblème, l'Espagne le respecte. Faute de vivres, que le blocus empêche de pénétrer dans l'île, des infortunés doivent mourir à Cuba quotidiennement par centaines, sinon par milliers. Le monde ne nous rendra-t-il pas responsables ? L'histoire nous proclamera-t-elle sans reproches ?

« Ne dira-t-on pas de nous que nous avons contribué à l'extermination commencée par Weyler ? »

Et miss Barton terminait en exprimant ce qu'elle souhaitait : demander la protection des Espagnols pour débarquer et distribuer les vivres qui sont sur le *State of Texas*. Elle ajoutait :

« Puis-je être autorisée à solliciter des Espagnols un entretien sous pavillon parlementaire ? Si nous faisons cet effort et qu'on nous refuse, le blâme retombera sur eux. Si nous manquons à le faire, le blâme retombera sur nous. Il me semblerait d'une bonne politique de partager au moins la responsabilité. »

Mais, l'amiral commandant les forces navales américaines — tout en exprimant sa sympathie, sa déférence à l'Américaine qui depuis trente-cinq ans avait si bien mérité de la patrie, — l'amiral répondit par un refus formel, disant que les vivres en question, s'ils étaient débarqués, au lieu de soulager les malheureux *reconcentrados*, serviraient aux troupes espagnoles.

Miss Clara Barton insista alors auprès du Gouvernement, mais ce fut en vain. On lui répondit qu'il fallait

qu'elle attende que les ports de Cuba fussent occupés par les troupes américaines. Elle dut donc forcément se soumettre.

« Cependant, à Key-West, dit Th. Bentzon, elle ne perdait pas son temps. Sur différents points de la Floride méridionale il y avait un grand nombre de réfugiés urbains, sans autre secours que celui des diverses églises qui étaient, elles-mêmes, à bout de ressources. A Key-West même végétaient quinze cents de ces malheureux. Miss Barton les secourut tous. En même temps elle s'occupait des prisonniers de guerre. La misère était grande sur les navires capturés ; elle fit distribuer les provisions nécessaires à vingt-deux d'entre eux. Une certaine quantité de ces provisions furent échangées contre le poisson vivant et les bananes fraîches que portaient encore plusieurs de ces bateaux. Bananes et poissons allèrent augmenter la ration des réfugiés campés le long du rivage. Ce détail prouve, comme le remarque un historien de la guerre, la méthode, l'entente des affaires qui se joint, chez miss Barton, à la philanthropie.

C'était autant de réservé pour d'autres besoins qui n'allaient pas tarder à se faire sentir. Elle-même, avec ses acolytes, visitait les prisonniers, répandant sur leur passage, le pain, le riz, les conserves, le café. Elle interrogeait et consolait de son mieux, s'occupait des malades, n'oubliait pour personne le tabac, qui est plus indispensable aux Espagnols que le pain même, se chargeait des lettres à expédier, tout ouvertes, sous la protection de la Croix-Rouge. En faisant le bien de cette manière, elle trompait son impatience d'aborder à Santiago. C'est là que vraiment elle opéra des merveilles.

A peine Santiago se fut-elle rendue que tout ce qui restait des malheureux *reconcentrados* se précipita, réclamant du pain. Sans perdre une heure, il fallait agir, organiser

des fourneaux où la soupe serait distribuée. Un riche négociant anglais, M. Michelson, l'y aida ; dix mille affamés pour le moins fréquentèrent ses fourneaux.

Durant les cinq jours qui suivirent la reddition de la ville, la Croix-Rouge eut à nourrir 32.000 personnes. Ce ne put être fait que par un prodige d'ordre et de bonne administration.

Dès longtemps familiarisée avec les champs de bataille, Clara Barton gardait son calme au milieu des pires horreurs et mesurait de sang-froid les difficultés, toujours prudente et pleine de tact,prenant conseil des citoyens influents de Santiago, mettant la distribution des vivres sous le contrôle local.

Elle s'occupait aussi de répartir les provisions parmi les soldats américains dispersés dans les camps du voisinage. Elle fournissait les médicaments et la nourriture nécessaires aux malades,aux blessés, sans négliger les hôpitaux militaires espagnols, l'hôpital civil, l'hôpital des enfants. La grande association universelle se montra généreuse ; la Croix-Rouge française lui envoya pour sa part 25.000 frs.

Miss Clara Barton fit alors ouvrir un dispensaire et une clinique. On se rappelle avec quelle rage sévissaient alors la fièvre, la dysenterie, etc.

Rappelons hautement ici que tout se trouvait alors dans un grand désarroi ; malgré les précautions prises, les préparatifs étaient, comme il arrive généralement, et encore plus qu'ailleurs, absolument insuffisants. Dès que miss Clara Barton s'en mêla, tout alla mieux. D'un autre côté, elle était du reste bien secondée sous tous les rapports. Les infirmières ne manquaient pas, car des comités auxiliaires se formaient et un grand nombre d'infirmières volontaires arrivaient, venant s'ajouter avec enthousiasme à celles des hôpitaux.

Il nous a paru qu'il était bon de rappeler tout cela ici pour montrer la beauté morale des Américaines, la bonté de leur cœur, et dire que l'on trouve toujours l'Américaine là où il y a du bien à faire, une blessure à fermer, une âme à soulager.

BEAUTÉS AMÉRICAINES

SOMMAIRE. — Beautés américaines. — *The Chicago Tribune* a découvert la plus belle femme d'Amérique. — Un concours de belles femmes. — Un appel aux jolies femmes. — 24 journaux. — Emulation. — Du 19 décembre 1906 au 9 juillet 1907. — La liste des premiers prix à Chicago. Le jury final. — Miss Marguerite Frey de Denver. — La première timbale. — Gabriella Vorsley. — Eola Rice. — L'idée du concours. — Une petite annonce. — Les belles photographies. — Lord et Thomas. — Lettre de l'éditeur de *The Tribune*. — Publicité. — 25.000 dollars. — Les numéros du Dimanche. — Miss delle Carson. — Un défi à *The Tribune*. — Les six choses qui font de Marguerite Frey la *plus belle fille d'Amérique*. — Où elle habite. — Sa sœur. — Une comptable. — Brave fille. — Elle aide sa mère. — Un reporter de *Post*. — L'intérieur de Marguerite Frey. — Ce qu'elle déteste le plus. — Son idéal du plaisir. — Sa plus grande ambition. — Celle qu'elle aime le plus.

Un journal de Chicago découvre la plus belle femme d'Amérique. Une collection féminine américaine

The Chicago Tribune a découvert la plus belle femme en Amérique. Voici comment : Ce journal avait invité un de ses confrères dans les principales villes de l'Union à participer à un concours de belles femmes. Vingt-quatre

journaux répondirent à son appel et ils organisèrent à leur tour un concours pour leur ville et les environs. Ils firent appel à toutes les jolies femmes et pensant que la modestie les empêcherait d'envoyer leur photo, ils demandèrent à leurs amis de leur faire parvenir la dite photo, promettant que leur nom ne serait pas publié. Il y eut de l'émulation. Chaque journal donnait un prix et ces divers premiers prix servirent pour un jury final. Le concours commença le 19 décembre 1906 et se termina le 7 juillet 1907.

Voici la liste des premiers prix (1) :

Boston (*Mass.*) *Herald*, M. E. Sylvaine, *Manchester, N. H.*

Providence (*R. I.*) *Tribune*, Rosland Datz, *Pawtucket, R. I.*

Philadelphia (*Pa.*) *Inquirer*, Carrie L. Shaw, *Atlantic City. N. J.*

New York (*N. Y.*) *World*, Ethel Mc Donald, *New York City.*

Buffalo (*N. Y.*) *Times*, Pearl Meyer, *Buffalo, N. Y.*

Pittsburg (*Pa.*) *Gazette-Times*, Lillian Lease, *Bellevue, Pa.*

Washington (*D. C.*) *Times*, Eola Rice, *Washington D. C.*

Nashville (*Tenn.*) *American*, Margaret H. Ervin, *Lookout Mountain, Tenn.*

Louisville (*Ky.*) *Courier-Journal*, Adele C. Torrey, *Louisville, Ky.*

Columbus (*O.*) *Dispatch*, Florence Clure, *Columbus, O.*

Cleveland (*O.*) *Leader*, Pearl Sebolt, *Florence, O.*

Indianapolis (*Ind.*) *Star*, Ura Shoaff, *Wallace, Ind.*

(1) En tête se trouve le nom du journal, puis le nom de la femme qui a reçu le prix et enfin le pays où habite la dite femme.

Detroit (Mich.) News-Tribune, Mildred, A. Baldwin, *Jackson, Mich.*

Milwaukee (Wis.) Sentinel, Gabriella Worsley, *Union Grove, Wis.*

Minneapolis (Minn.) News, Ethel Clayton, *Minneapolis, Minn.*

Saint-Paul (Minn.) News, Ethel M. Smith, *Saint-Paul, Minn.*

Chicago (Ill.) Tribune, Della Carson, *Chicago, Ill.*

Des Moines (Ia.) News, Dorothy Cash, *Des Moines.*

Omaha (Neb.) News, Mae Bovee, *Omaha Neb.*

Saint-Louis (Mo.) Republic. Jeannette Wilson, *Saint-Louis Mo.*

Denver (Colo.) Post, Marguerite Frey, *Denver, Colo.*

Salt Lake City (Utah) Tribune, Nettie B. Crowther, *Salt Lake City, Utah.*

Portland (Ore.) Journal, Vira Stuart, *Portland, Ore.*

San Francisco (Cal.) Call, Hazel Tharsing, *San Francisco, Cal.*

Le jury final se réunit à Chicago ; il lui fut impossible de choisir la première beauté américaine ; alors on appela tous les prix qui voyagèrent aux frais des journaux respectifs et ce fut miss Marguerite Frey de Denver (Colorado), qui décrocha la première timbale.

Voici, d'après le *The Chicago Tribune*, quelques détails sur les premiers prix :

Premier prix. — Marguerite Frey, de Denver (Colorado) : employée dans une banque ; salaire 8 dollars par semaine ; âgée de 19 ans ; blonde, joues roses, peau blanche ; hauteur, 5 pieds 8 1/2 inches ; taille, 21 ; hauteur du buste, 36 ; dimension du pied, 4 B. ; poids, 135 livres. (Ces mesures sont anglaises.)

Deuxième prix. — Gabriella Worsley, de Union Grove dans le Wisconsin. Fille de Thomas G. Worsley, décédé, et sœur de A.-A. Worsley qui, en 1898, reçut la nomination de gouverneur du Wisconsin ; elle habite, dans une ferme, avec 5 frères et 3 sœurs ; âgée de 23 ans, blonde avec des cheveux bruns frisés ; yeux bruns : hauteur, 5 pieds 9 inches ; adore la marche et tous les exercices athlétiques.

Troisième prix. — Eola Rice, de Washington : 22 ans ; brunette, cheveux noirs, yeux noirs ; hauteur, 5 pieds 9 inches ; poids, 140 livres. Toutes les femmes de sa famille sont renommées, à Washington, pour leur beauté. Fille de Thornclyke Rice, un des photographes les plus connus de Washington.

L'idée du concours est le résultat d'un pari ; un New-Yorkais et un Chicagoan parièrent : l'un que la plus belle femme était à New-York, l'autre qu'elle était à Chicago. Lord et Thomas, agents de publicité, furent chargés de découvrir la plus belle femme de Chicago ; le lendemain, une petite annonce insérait dans les journaux du soir que les douze plus belles filles de Chicago étaient invitées pour une pose d'art photographique et qu'elles envoient leurs photos. Les photos arrivèrent par centaines. Les deux parieurs, voyant leur idée prendre tant d'importance, restèrent dans l'ombre et refusèrent d'accepter la publicité en connexion avec le pari. — Le matin suivant, une annonce apparut dans les journaux disant qu'une grande entreprise, qui serait connue plus tard, désirait prouver que Chicago était le centre de la beauté en Amérique. Des prix étaient offerts pour les plus belles photographies qui seraient envoyées. Il était expressément stipulé que les photographies d'actrices ou modèles professionnels seraient exclues du concours.

Chicago fut tout de suite intéressé. Du 19 décembre au 19 janvier, les annonces apparurent dans les journaux quotidiens de Chicago et le fait que, approximativement, 10.000 photographies furent reçues, montra combien la recherche de la beauté à Chicago créait un énorme intérêt dans toutes les classes de la société.

Le 13 janvier, l'Editeur de *The Tribune* imprimait une lettre écrite par lui à Lord et Thomas, agency, offrant de payer toutes les dépenses de publicité jusqu'à la somme de 25.000 dollars pour le droit exclusif de publier le nom et la photographie de la gagnante du concours, ainsi que 95 photographies des gagnantes. L'offre fut acceptée. Le dimanche suivant, *The Tribune* publiait 19 photographies avec l'annonce que les 1er, 2e et 3e prix apparaîtraient quand toutes les autres photos auraient été publiées. Le dimanche (le journal est à 5 sous), tout le monde l'achetait : les candidates, leur famille, les amis, etc. Le journal étant très lu, les annonces abondaient. Puis les 2e et 3e prix sont publiés (Mme Harry Armstrong et miss Ida De Marion) ; puis le dernier dimanche, le premier prix, miss Della Carson. Miss Della Carson est une sténographe et dactylographe ; elle gagne 12 dollars par semaine. Les dimanches suivants, nouvelles photos de la gagnante, bien habillée comme une « Society Girl », comme une riche héritière. Chaque dimanche, elle disposait d'une page du journal, répondant aux questions de jeunes filles qui travaillaient, les aidant dans les difficultés de vie journalière. Des milliers de lettres lui furent écrites aussi par des hommes qui, au vu de son portrait, tombaient amoureux d'elle, lui demandant de correspondre, disant qu'il était impossible de voir sa photo sans l'aimer.

En même temps, d'autres villes s'intéressèrent dans le concours parce que c'était une nouveauté et aussi à cause du grand intérêt que cela créait. Puis les journaux con-

testent que si la gagnante de *The Tribune* est la plus belle femme de Chicago, il y a encore mieux dans leur ville ; ils défient *The Tribune* et le concours pour la beauté nationale est ouvert.

La singularité de ce concours national, c'est que la plupart des belles jeunes femmes choisies dans leur section étaient des jeunes filles qui travaillaient ou de condition modeste.

Six choses ont fait de Marguerite Frey la plus belle fille d'Amérique :

1° Son profil parfait.

2° Sa peau rosée et blanche.

3° Ses grands yeux bleus tendres ;

4° Sa belle et épaisse chevelure d'or clair et sinueuse.

5° Ses dents parfaites et blanches.

6° Sa pureté d'expression.

Marguerite Frey, la plus belle femme d'Amérique, et peut-être du monde entier, demeure dans une modeste petite maison d'une rue calme du quartier fashionable de Denver. Elle vit là avec sa mère veuve et ses sœurs. Le père était un rude travailleur qui économisa et acheta cette petite maison pour les siens. Il mourut peu après. Marguerite, de l'avis de sa sœur aînée, devait recevoir une bonne éducation et elle fut diplômée à l'Ecole Normale. Puis elle entra comme comptable aux « Bankers Supply Company ». Elle devait travailler pour aider sa mère dont les charges étaient lourdes. Sa photographie avait été envoyée par sa sœur. Elle gagna d'abord le premier prix de « Denvert Post ». Elle alla à Chicago ; quand elle vit les autres candidates, elle pensa qu'il n'y avait rien pour elle, et elle songea que le voyage à Chicago était tout de même un succès. Puis elle apprit qu'elle avait gagné le prix national par un reporter de *Post*. Le reporter conte son entrevue avec elle ; il lui demanda ses espérances, ses

goûts, ses dégoûts. Le résultat de l'interview fut le suivant :

Ce qu'elle aime par-dessus tout : la musique, le clair de lune, les roses rouges ou blanches, les petits chats blancs, la crème au chocolat, les matinées du théâtre et les romans d'amour malheureux.

Ce qu'elle déteste le plus au monde : l'affectation, la cruauté, l'envie, les serpents, les potins et la viande qui n'est pas assez cuite.

Son idéal du plaisir : Un gros bouquet de violettes, une boîte de chocolats à la crème, aller en bateau sur un lac tranquille avec la lune se mirant dans les eaux, un jeune homme d'une belle prestance ramant et quelqu'un chantant à distance.

Sa plus grande ambition : être une bonne fille.

Sa plus grande espérance : mériter sa bonne fortune.

Sa plus grande crainte : un mariage malheureux.

Sa plus chère amie : sa mère.

Son meilleur camarade : son gros frère.

Celle qu'elle aime le plus : sa sœur.



LA PRUDERIE

Sommaire. — Les Américaines se choquent aisément. — Offense facile. — Il faut se tenir sur ses gardes. — A propos de chemises à petits plis. — C'est Schoking ! — Trop de nu. — Pauvre *Vénus de Milo !* — Un costume suggestif. — Joli ruban rouge. — Un *Décolletage complet.* — A la mer. — Le dessin des formes. — A la rivière et à l'Ecole de natation. — A la vitrine des droguistes. — Les enfants qui font de longues stations. — Anna Held et son bain de lait. — Salle comble. — Les théâtres. — La « Sapho » d'Alphonse Daudet. — Beaucoup de bruit pour un livre. — Un journaliste et... une actrice vertueuse. — Conséquence d'un refus pudique. — La destinée d'un livre. — Pauvre « Sapho ». — Joué ici, refusé là. — Une association ennuyeuse. — Les paroles d'un Révérend. — Les excuses à une actrice. — Dans le ruisseau. — Le colporteur battu et pas content. — « Sapho » et le chemin de fer ! — « Sapho » et la peste. — Une commission embarrassée. — Dans une bibliothèque Carnegie ; — « Sapho » à la porte et Zola en bonne place. — Le procès de miss Nethersole. — L'histoire de Lady Godiva. — Une promenade nue, à cheval. — A la Chambre des appels de la Cour Suprême. — *Cyrano de Bergerac.* — *Zaza.* — Madame Leslie Carter et la Société réformatrice. — Après 300 représentations ! — Le cinématographe au temple. — Le *Golf* et le dimanche. — Sur quel pied danser ! — Le décolleté. — Curieuse et amusante campagne !

La plupart des Américaines se choquent aisément ; la moindre parole les offense ; d'un mot à double entente

elles en prennent toujours le sens le plus mauvais. Le Français, si libre dans la conversation, doit se tenir continuellement sur ses gardes ; l'un de nous, à son arrivée en Amérique, avait blessé une dame pour lui avoir dit que les chemises à petits plis n'étaient plus de mode en France et elle ne lui a pardonné que parce qu'il était un nouveau débarqué. Parler de chemise, mais c'est schoking !

Une autre fois, il demandait à une jeune fille qu'il croyait intime avec une autre : « Voyez-vous souvent miss X... ? — Oh ! non, je ne l'aime pas, il y a trop de nu sur les murs et sur les meubles. » Il y avait tout juste une statue, la *Vénus de Milo*, et un inoffensif et doux Bouguereau.

Chose bizarre, cette même femme, si pudique de langage, porte un costume à jour, très transparent, laissant voir les bras nus, la naissance de la poitrine, un gros nœud de ruban rouge ou bleu, faisant tache sous la blancheur de la batiste, et beaucoup plus suggestif qu'un décolletage complet. Particularité du pays, toute exagération offre immédiatement un contraste étrange. A la mer, une femme peut entrer dans l'eau, mettre une courte jupe par-dessous son costume, mais le dit costume, sitôt mouillé, dessinera toutes ses formes.

Les hommes et les enfants, à la rivière ou à l'Ecole de natation, presque toujours se baignent sans caleçon et cela de la façon la plus naturelle.

A la vitrine des droguistes, on peut voir journellement des appareils d'usage intime auxquels les passants n'accordent qu'un regard rapide, mais devant lesquels les enfants font de longues stations.

Anna Held, prenant un bain de lait devant des reporters, a soulevé un tolle général, ce qui n'empêcha pas qu'elle fît salle comble tous les soirs !

En règle générale, les théâtres américains (1) changent de troupe et de spectacle chaque semaine ; la représentation est annoncée et racontée dans les journaux avant la première et on sait à quoi s'en tenir. Si la pièce est réputée légère, on pense peut-être que les puritains vont rester chez eux en attendant la critique ? Au contraire, ils s'empressent d'y aller le premier soir et proclament le lendemain que c'est une horreur ! Est-ce retenue ou modestie ? Ni l'une, ni l'autre ; c'est un genre, et voilà tout.

Le livre d'Alphonse Daudet, *Sapho*, n'a pas échappé aux rigueurs de la pruderie outrée. Seulement, on y a mis le temps. Le livre en français et en anglais était dans toutes les mains depuis plus de cinq ans ; on jouait la *centième représentation*, quand un journaliste de New-York prétendit que la pièce était immorale. Tout bas, et plus tard, on a chuchoté que le journaliste cherchait à être immoral et que le refus de la vertueuse actrice avait attiré les foudres... de la vengeance. Mais le juge Mott, après plusieurs audiences secrètes, décida de poursuivre les acteurs et le directeur du théâtre, pour atteinte à la décence publique ! Aussitôt l'esprit de réformes gagna toute l'Amérique ! A Philadelphie, un pauvre diable de libraire fut condamné à un an de prison pour avoir vendu une traduction de *Sapho*. Sur différents théâtres, la représentation de la pièce fut interdite. La police à Elizabeth (New-Jersey) voulut l'interdire au *Lyoum Theatre*, tandis qu'on la jouait au *Théâtre Jacob*.

L'Etat du Connecticut se distingua par sa sévérité. Tous les maires des principales villes de l'Etat refusèrent d'accorder la permission de jouer la pièce sur les théâtres

(1) Les théâtres américains commencent à 8 h. 1/4 et finissent à 10 h. 1/2, 10 h. 3/4. Les entr'actes sont fort courts. Pour peu qu'on habite loin, grâce aux cars, on est rentré chez soi pour minuit.

qui dépendaient de leur autorité. Il est bon, cependant, de citer des villes où des troupes ont pu la jouer. A Newbrug, en dépit des protestations de l'association *Woman's Christian temperance Union*, la pièce a été jouée à l'Academy sous l'œil protecteur de la police ; une foule énorme se pressait dans la salle. Le même fait s'est passé à Saratoga. Le *Woman's Christian temperance Union* fit un appel désespéré à la police pour empêcher la représentation, mais ce fut en vain. Le directeur du théâtre affirma qu'il n'y avait rien d'inconvenant dans la pièce et la représentation eut lieu.

Des ministres protestants et même les étudiants de Yale se joignirent à la croisade. Dans un temple, à Cleveland (Ohio), un Révérend déclara que *Sapho* et d'autres pièces de ce genre avaient une essence de paganisme et ne servaient qu'à accroître l'immoralité. Un autre ministre de la même ville a dit que l'on devrait appliquer aux actrices qui viennent donner de pareils spectacles en Amérique, la loi qui interdit aux Lépreux l'entrée du pays : « Ces actrices, en venant jouer des pièces immorales aux Etats-Unis, y introduisent une *lèpre spirituelle* aussi dangereuse que celle du corps. »

Un colporteur de livres fut pris dans les rues de New-Hawen et aux alentours de l'université de Yale, vendant une traduction de *Sapho*. Les étudiants le saisirent, le roulèrent dans le ruisseau et y jetèrent ses livres. Le pauvre homme fut obligé de s'éclipser ! !

Un marchand de journaux d'Arom-Cuba (Michigan), Francis Stofflet (un nom pourtant bien français), brûla en public tous les exemplaires qu'il avait en magasin et engagea les habitants de la ville qui en possédaient à se joindre à lui pour cet autodafé. Il aurait dit — et Tartuffe n'aurait pas mieux dit — à un reporter de la localité : « Je n'avais pas idée que j'avais un pareil livre en magasin.

J'ai beaucoup entendu parler de cette œuvre et la vente en était proclamée, mais je ne l'avais pas lue. J'ai parcouru ce livre et j'ai dû me fermer les yeux. Si j'avais connu exactement la moralité du livre, je n'en aurais jamais vendu un seul exemplaire ! » Mais le même libraire vendait sans vergogne les œuvres de Zola aux expressions plus que propres...

Conformément à l'ordre donné par la compagnie générale des lignes de Pensylvanie, les directeurs de la ligne Vandalia à Terre-Haute (Indiana) défendirent à la compagnie Union News de vendre la traduction de *Sapho* dans les trains ou dans les gares.

La commission des Postes de la Chambre des Représentants, à Washington, s'amusa aux frais de l'Etat ; elle fut appelée à examiner le roman d'Alphonse Daudet et à se prononcer sur la moralité ou l'immoralité de l'œuvre. Le représentant Fitzgerald présenta une résolution proposant d'interdire le transport du livre par la poste. L'affaire fut renvoyée à la commission des Postes qui dut faire son rapport après examen. Malheureusement aucun des membres n'avait encore lu *Sapho*, personne ne pouvait donc dire si l'accusation d'immoralité était réellement fondée. La commission décida qu'il n'y avait pas lieu d'interdire le transport. Elle déclara en même temps qu'elle ne se croyait pas justifiée de prononcer cette interdiction, qui lui était demandée de divers côtés.

La direction générale des Postes rappela à ce propos ce qui était arrivé il y a plusieurs années, quand l'administration avait interdit le transport par la poste de la « Sonate à Kreutzer » de Tolstoï. L'interdiction avait produit un effet tout contraire à celui que l'on attendait, et avait semblé faire la joie des éditeurs, pour lesquels elle avait constitué une excellente réclame.

Les bibliothécaires (des Bibliothèques publiques) affir-

maient qu'ils ne possédaient pas le livre en anglais, mais il suffisait de demander l'édition française pour qu'on l'obtînt aussitôt. Dans une bibliothèque Carnegie où l'on se montrait si fier de ne pas posséder *Sapho*, nous avons vu remettre, à un jeune garçon d'une quinzaine d'année, le *Pot Bouille* de Zola. Le Directeur de l'académie de musique (théâtre) fit afficher *La Reine du Boulevard* qui n'était autre qu'une adaptation de *Sapho*.

Le procès de miss Nothersole qui jouait le rôle, en actrice consommée, fut très curieux. Voici en substance ce que dit le juge Fursman dans sa décision ; « A mon avis, la présente affaire offre des circonstances exceptionnelles. Tous les hommes ne considèrent pas de la même façon une pièce, un livre ou la conduite d'autrui. Quelques esprits sont si faciles à s'effaroucher, si sensibles, qu'ils sont choqués à la vue de la statue de la *Vénus de Milo* ou considèrent comme indécente l'histoire de Lady Godiva, qui s'est promenée nue, à cheval, dans les rues de Coventry. A côté de ces personnes, vous en trouverez d'autres qui ne voient que peu de choses à blâmer dans une conversation obscène ou dans la conduite déréglée des hommes et des femmes qui mènent une vie de débauche. Il est impossible de nier l'existence dans *Sapho* de certains passages suggestifs, mais cela ne suffit certes pas pour condamner la pièce ; si ce n'est pas une pièce bonne à voir et à entendre pour des jeunes filles, il faut se souvenir que la loi n'est pas faite uniquement pour des jeunes filles. Dans la bibliothèque de tout homme instruit, on trouve des livres au moins aussi suggestifs ! Faut-il enlever les statues qui ornent la Chambre des appels de la Cour Suprême sous prétexte qu'elles sont encore plus déshabillées que *Sapho* ne l'est sur la scène ? La question à trancher est donc la suivante : « La pièce comme elle est jouée est-elle d'un genre capable de porter atteinte aux sentiments de la

bienséance publique, sentiments qui dominent parmi les hommes et les femmes bien élevés, modestes, à l'esprit juste et droit? » Le jury rendit un verdict d'acquittement à l'unanimité.

Aussitôt miss Olga Nethersole, désormais célèbre, chargea un avocat de poursuivre en dommages-intérêts (250.000 fr.) un ministre protestant, Mr E..., de Washington, pour diffamation. Dans un sermon qu'il avait prononcé dans son temple et qui avait été publié dans les journaux, il s'était montré surtout agressif et avait dit que miss Nethersole n'était qu'une actrice impudique. Informé du fait, le Rév. E... fit des excuses en expliquant qu'il n'avait pas voulu attaquer la personnalité de la comédienne, mais qu'il avait voulu dire qu'elle représentait sur la scène une femme impudique.

D'un autre côté, un pasteur de Washington déclara un jour, dans un sermon, que *Cyrano de Bergerac* était une pièce immorale, mais sa critique ne trouva pas d'échos.

Mme Leslie Carter, qui jouait *Zaza*, eut aussi à subir les tracasseries d'une société réformatrice et cela après seulement la 300e représentation !

The Gay Lord Ques de John Have souleva une réprobation parce qu'au troisième acte il y avait un lit sur la scène.

Toutes ces cabales de Puritains sont profondément ridicules. Le public est le meilleur juge de ce qu'il aime ou de ce qu'il n'aime pas. Quand une pièce a une apparence d'immoralité, le public déserte le théâtre; on l'a bien vu pour *Mademoiselle Fifi*. La meilleure des censures est encore la salle vide quand les portes sont ouvertes.

Cependant, nous avons vu un cinématographe dans un temple; le beau-fils d'un Pasteur revenant des Philippines fit une conférence dans son temple; le soubassement (lieu de réunion pour les catéchismes) n'était pas assez grand pour contenir tous les auditeurs. Pour terminer, le ciné-

matographe montra quelques scènes comiques qui provoquèrent les rires et les applaudissements. Un Révérend avait recommandé la comédie *Way dowu East,* aux membres de sa communauté.

Le *manager* de la troupe fut enchanté, il fit faire quantité d'affiches avec le portrait et le sermon du pasteur, et son théâtre fit chaque soir d'excellentes recettes, grâce à cette chaleureuse recommandation.

Si l'on doit approuver le maintien rigoureux du respect du dimanche, il faut aussi sourire de l'exagération de certains. L'inoffensif jeu du Golf s'était attiré les foudres de *The Woman's xational Sabbats Alliance*; une femme qui joue le Golf le dimanche est l'ennemie de son mari et de son frère !

A Mount-Venon, le chef de police fit, dans la nuit, recouvrir de papier blanc en forme de robe, les jambes trop peu vêtues d'une litographie théâtrale ; c'était la meilleure publicité de l'heureux ménage.

Un dimanche, l'un de nous était monté dans une famille où le repos dominical est strictement observé ; après le lunch, chacun prit un livre : ne comprenant qu'imparfaitement l'anglais, il avait voulu se distraire en relisant *La Dame aux Camélias*, cette merveille d'Alexandre Dumas fils, égarée parmi quelques auteurs français. La maîtresse de la maison lui fit doucement observer que ce volume n'était pas convenable pour un dimanche et il dut en prendre un autre.

C'est seulement chez les vieilles filles que l'on rencontre cette pruderie qui dépasse toute imagination ; elle va même jusqu'à détester tous les hommes ; quelquefois même à troubler de jeunes ménages. Mais pourquoi cette haine ? demandions-nous un jour. L'Américain est spirituel, aussi celui que nous interrogions nous répondit :

« La plupart de celles que vous appelez « Mesdemoi-

selles » sont divorcées et ont repris leur nom de jeunes filles ; elles n'avoueront jamais qu'elles ont été mariées ; les autres pas assez riches ou pas assez belles pour trouver un mari, n'ont point pardonné leur délaissement. » Dans une Revue supposée à l'usage des familles, nous avons lu ces bons mots : « Je pensais que vous deviez épouser le Rév.... V. Oh non ! avec un pasteur on a trop d'enfants vraiment parfois ! On ne sait réellement sur quel pied danser. »

Certains pasteurs de la grande cité de Pittsburg ont dénoncé le *Décolleté* et commencé une croisade contre lui.

L'un d'eux s'est écrié : « Le décolleté est indécent, une véritable disgracieuseté. Les mères ne devraient pas le permettre à leurs filles et les femmes mariées surtout devraient rougir de honte d'être ainsi décolletées » (1).

Un autre ajoutait : « Tout genre de décolleté est assez mauvais, mais quand il en arrive à ce qu'en a fait la nouvelle mode, oh ! alors, horreurs sur horreurs ! où allons-nous ? » Plusieurs autres sarcastiques observaient que bientôt le pays devrait s'attendre à voir des robes polynésiennes ou Fiji-Island pour la vogue des soirées mondaines. « Il serait nécessaire, disaient-ils, pour les hommes, de porter des lunettes à verres fumés quand ils iront en soirée. » Pour plusieurs, « danser en décolleté est très répréhensible aussi ».

L'*Organisation de Pureté* à New-York a travaillé aussi contre le décolleté. Les beautés du *Gotham* ont choqué vivement la partie du monde la plus posée en apparaissant à des cérémonies publiques ou autres décolletées et « montrant un buste d'ivoire et des bras ambrés ».

Mrs Marg Benton Bedell, parlant à la *Société d'Etudes*

(1) A une réception donnée en l'honneur du cardinal Gibbons, une catholique très fervente, très pieuse, était outrageusement décolletée. Une mauvaise langue ne manqua pas de dire : « Mais que mettra-t-elle donc à un bal d'officiers ? »

politiques, a dit : « Pendant que les femmes s'attaquent au vice, pensons à quelque autre chose. Pourquoi les mères se permettent-elles et permettent-elles à leurs filles d'aller aux réceptions en robes avec des corsages décolletés ? Certaines femmes cherchent à rivaliser en décolleté. Un prêtre catholique a défendu à ses fidèles de porter de tels corsages, comme une offense à la décence ; puisque les ministres de la religion s'en occupent, il est temps pour nous d'y penser et d'arrêter une telle mode. »

The Pittsburg Leader de Pittsburg a fait interviewer quelques pasteurs de la ville : Le Rév. George F. Terbusch, de West-End, M. E. Church, déclara : « Quelque chose dût être fait sur cette matière parce qu'on va trop loin. J'ai été dans cette ville à diverses réceptions où vraîment j'aurais souhaité être aveugle pour quelques heures. J'étais si honteux de quelques-unes des femmes qui se trouvaient là que je ne pouvais les regarder. Les corsages étaient scandaleusement décolletés, encore ces femmes étaient-elles honnêtes et bonnes. Je ne vois pas comment, à ce point de vue, elles peuvent être si relâchées. *Les corsages sont de plus en plus décolletés* et si cela continue nous aurons à nous abstenir d'assister aux réceptions et aux dîners où pareilles robes seront portées. »

Le Rev. E. M. Wood, pasteur de Fift, avenue M. E. Church, et autrefois président de *Collige Duquesne*, a dit de son côté : « Je crois que les femmes sont désignées pour être attractives et pour se faire attirantes ; c'est une partie de leur lot, sans cela les hommes ne les rechercheraient pas tant. Un tel état d'affaires tel qu'il se passe actuellement deviendrait, s'il continuait, une terrible calamité, car les femmes ne sont pas faites nécessairement *pour se faire elles-mêmes attirantes par un moyen qui excite des pensées diaboliques*. C'est surtout mauvais pour une femme mariée que de porter du décolleté ; une jeune fille peut

être excusée, à la rigueur, en raison de sa jeunesse et de son inexpérience de son désir de paraître attirante. Je n'ai pas vu beaucoup de robes décolletées à Pittsburg, mais je sais que l'été dernier, il y en avait beaucoup dans les rues. Ces affaires de dentelles où les bras et le buste sont exposés aux regards de *tous sont positivement indécents. J'espère que nous ne descendrons pas plus bas à ce sujet.*

« Si les modes obligent les femmes à s'y conformer, nous finirons par importer quelques-unes de ces robes que portent les natives des îles Sout Sea ; mais je crois que les femmes comprendront que le scandale a assez duré. »

De son côté, le Rev. J. K. J. Milligan de la Ninth, N. P. Church Alleghegny, a fait la déclaration suivante :

« Les hommes peuvent dire ce qui leur plaît à propos des robes décolletées, qu'elles n'excitent aucune pensée diabolique. Je sais cependant ce qu'elles sont : *elles sont un piège*. Le peuple, présentement, est le même qu'au temps de la Bible. » Dans l'Ecriture on voit de constants plaisirs à regarder les femmes. Les femmes qui portent du décolleté, créent souvent pour elles un commentaire peu favorable. *Les robes dont elles se revêtissent sont scandaleuses.* Un des invités d'une cérémonie récente, questionné par un ami sur la robe que portait une lady, répondit : « Réellement je ne sais pas, car je n'ai pas regardé sous la table ! »

D'autre part, le Rév. Wallace a raconté l'anecdote suivante : « Un jour de réception où la pluie était survenue subitement, un boy fut chargé de porter des parapluies aux personnes qui s'y trouvaient, afin de ménager leurs toilettes. Comme on lui demandait s'il avait vu de jolies toilettes, le boy s'écria : « *The ladies did not have no toilets* « *at all,* » (les femmes n'avaient pas de toilettes du tout !). » Les hommes ont le même droit de porter des vêtements

ouverts et sans manches. Je crois que les femmes devraient s'habiller avec des robes montant jusqu'au cou. »

Ecoutons le Rév. George W. Mac Donald, de The-Seventh, N. P. Alleghegny ; il pense que « c'est une sérieuse, très sérieuse question ».

De son côté, le Rev. S. A. Hunter *of the S. S. Presbytèrian Church* est spectique : « Pourquoi prêcher pour un autre ? Le peuple fera ce qui lui plaît, n'importe comment. *Plus nous prêchons contre, plus les femmes portent de décolleté !* Naturellement, elles ont tort quand les *corsages sont indécents*, mais il n'y a rien à faire en pareil cas. »

Le Rev. George W. Chalfaut de Park, avenue Presbyterian Church, et le Rev. Edward Young, *of the second Church* ont dit qu'ils n'avaient aucune autorité sur la question de savoir si un corsage était trop haut ou trop bas, que la question du décolleté était *affaire demandant de la méditation* avant d'être discutée ! Ajoutons à tout cela, que cette croisade contre le décolleté n'eut d'ailleurs aucun succès par la bonne et véritable raison, que l'*exagération* n'était pas dans le décolletage, mais bien dans les yeux de certains *pudibonds* qui ne peuvent voir un bout d'épaule sans crier au scandale !

A Paris, comme à New-York, comme à Chicago, comme à Washington, comme à Pittsburg, on a assez de réserve pour ne pas dépasser les limites de la bienséance. Et là-bas, ces foudres ont surpris bien des hommes et bien des femmes qui jusqu'alors n'y avaient pas du tout prêté la moindre attention.

Les questions de Pruderie se retrouvent un peu partout et dans toutes les classes de la société.

C'est ainsi qu'au mois d'août dernier, M[me] Anna Held, revenant d'Europe à bord du navire le *Kaiser Wilhem II*, participa à un concert donné en faveur des victimes de la mer. Elle dansa la *Matchiche*.

Des pasteurs qui étaient présents sortirent alors et protestèrent auprès du commandant, disant qu'un steamer n'était pas du tout l'endroit d'une pareille exhibition !

M. Antbruny Comstock, secrétaire de la *Société pour la suppression du vice*, a fait faire une perquisition dans les ateliers de *Art. Student's League*, de New-York, une des écoles d'art les plus renommées d'Amérique. La « teneur de livres », miss Anna R***, a été arrêtée. Les agents de cette société ont déclaré que des reproductions de figures de nu contenues dans le catalogue qui doit être publié étaient d'un caractère immoral.

Une revue a été aussi saisie par les agents de la société ; elle est comme celle qui est publiée chaque année pour les futurs étudiants et montre des tableaux exécutés par les étudiants de l'Ecole.

Voici encore un exemple de Pruderie :

Dans une école de langue à New-York, où l'on enseigne dès les premières leçons les noms des vêtements — comme vocabulaire — il est fait défense de parler de la chemise et des bas ! C'est un peu trop excentrique, on en conviendra !

Jusqu'où la Pruderie peut-elle aller se nicher ?

Une société religieuse, « association chrétienne de jeunes gens », refusa d'accepter comme un de ses membres un acteur. Ce dernier offrit alors de donner 1.000 dollars à n'importe quelle charitable institution si on pouvait prouver que les prisons des Etats-Unis « pensionnaient » plus d'acteurs que de prêtres.

Un journaliste de Cleveland consulta de suite la liste des prisons et trouva qu'à ce moment-là il y avait 49 pasteurs en prison et 79 acteurs !

Il nous paraît intéressant de parler ici de Gorki et de sa réception en Amérique.

On connaît l'histoire en question. Quand on sut qu'il ne vivait pas avec sa femme et que celle qui l'accompagnait était sa maîtresse, on le pria de quitter l'hôtel où ils se trouvaient et on les refusa même dans plusieurs autres hôtels.

Gorki fut obligé d'aller loger chez un compatriote.

Cette « faute » lui a fait perdre la sympathie qu'on avait eu d'avance pour lui avant son arrivée et... l'argent qu'il comptait recueillir pour les révolutionnaires russes.



LES CLUBS DE FEMMES

Sommaire. — Les clubs d'hommes en Amérique. — Les club de femmes. — Clubs utiles et clubs inutiles. — Clubs musicaux. — Œuvres de charité. — Un comité. — Bibliothèques volantes. — La lecture aux enfants pauvres. — L'*Intérieur français*. — Les *Salons français*. — La *fièvre du Club*. — Un confrère féminin. — Un article du *New-York Herald*. — Ce que raconte une femme journaliste. — Une enquête. — Hypnotisme. — Pourquoi les femmes américaines vont-elles au Club ? — En questionnant des amies. — Curieux aperçus. — De qui se compose la moyenne des femmes de clubs. — Entre mari et femme. — Une conversation surprise. — « Elle est si occupée avec ses clubs ! » — Ménage délaissé. — Lettre d'une femme vivant dans la banlieue. — Ce que la femme de club dit pour sa défense. — L'exercice et la santé. — N'ayant pas assez à s'occuper, les femmes vont au club. — La question des vêtements tout faits. — Confitures et conserves. — Famille pas assez nombreuse. — Le premier club de femmes. — « La mère des clubs ».

Les clubs qui sont vraiment curieux et intéressants en Amérique, sont les *Clubs de femmes*.

Sur ceux-là, nous allons donner quelques aperçus.

Quant aux clubs d'hommes, ce sont de simples cercles analogues aux nôtres ou aux clubs anglais ; il n'y a rien

de particulier à dire d'eux ; on y mange, on y boit, on y joue au billard, aux boules et à d'autres jeux (1).



Il y a des clubs *d'humoristes* auxquels appartiennent tous les journalistes-humoristes. A l'un de ces clubs, au Texas, s'est passé il y a peu de temps un plaisant incident. Le représentant du « Bob », M. Henry, raconta un soir l'histoire suivante : « Un homme du Texas reçut l'avis de la mort soudaine de sa belle-mère et par télégramme on lui demanda s'il fallait l'enterrer ou l'incinérer. Les deux, répondit-il aussitôt, ne perdez aucune chance. » Mais District Attorney Atwell de Dallas accusa aussitôt de plagiat M. Henry, disant qu'il avait raconté l'histoire quatre ans auparavant.

Alors Henry amena des témoins qui déclarèrent qu'il avait lui-même raconté cette histoire seize ans auparavant ! A la suite de ces témoignages, il fut condamné par son Club à une forte amende, les statuts du dit Club ne permettant pas à ses membres de répéter une histoire vieille de plus de dix ans.

S'il y a des clubs de femmes inutiles et sans but, si ce n'est que d'être utiles à un simple passe-temps, il y en a d'autres qui sont des clubs d'études, sains, agréables, utiles (2).

(1) A la différence de ce qui se passe dans les clubs anglais, la gaîté règne dans les clubs américains.

(2) On compte, à San Francisco, 33 clubs de femmes !

Tous les clubs féminins de l'Etat sont fédérés. Leur action est réelle

Il y a des clubs féminins musicaux où l'on chante, où l'on joue les classiques, les modernes, clubs vraiment artistiques où se rendent des femmes du monde qui y montrent un vrai talent d'artistes.

D'autres clubs féminins s'occupent d'œuvres de charité. Beaucoup joignent le tout ensemble ; on y étudie les arts, la littérature, la musique, l'économie domestique. A la tête de chacune de ces branches, il y a une présidente qui en prend la direction et à chaque réunion des lecture sont faites sur ces différents sujets. Un comité est désigné pour traiter les événements contemporains et chaque membre parle sur les nouvelles qu'il connaît.



Fumoir.

Certains clubs de femme possèdent un « home » dans lequel il y a une salle de conférences, une bibliothèque, un gymnase, une cuisine, etc... Un jour par semaine on joue au whist (il y a même des professeurs de whist comme il y a des professeurs de langues). Un autre jour, on discute des affaires courantes, on étudie les langues vivantes — le français surtout — quelquefois la politique, du moins l'actualité dans tous les pays.

Des hommes célèbres, des femmes connues font des conférences (art, littérature, sciences). Chaque membre peut lire un article sur tel sujet fixé par le comité.

et efficace. Ce sont eux qui obtinrent du Parlement, entre autres réformes, que les enfants criminels fussent jugés à part, et relégués dans des familles sous le contrôle de fonctionnaires spéciaux.

Les clubs de Californie avaient envoyé des déléguées à Sacramento pour plaider en faveur de cette réforme. (Jules Huret.)

Quelques clubs de femmes s'occupent d'œuvres philanthropiques et ont organisé, par exemple, des *bibliothèques volantes*. Chacune de ces petites bibliothèques contenant environ 17 à 18 volumes coûte à peu près 25 dollars ; elles sont données par les dames du club qui s'intéressent aux humbles. Elles sont déposées dans des maisons de pauvres gens qui vivent loin d'une bibliothèque publique.

De temps en temps on change les livres et souvent une dame du club se rend dans la maison où est la bibliothèque et fait la lecture aux enfants en y ajoutant des bons conseils, des enseignements utiles.

Dans une lecture faite à l'un de ces clubs de femmes, mistress Jarbelle, qui a habité Paris dans une famille française pendant près de trois années, avait pris pour sujet « *l'intérieur français* ». Au cours de sa lecture, elle a démontré que rien en Amérique ne peut remplacer les *salons français*, que ce qui pouvait s'en rapprocher le plus c'était sûrement le club de femmes tel qu'il est connu aux Etats-Unis (1).

(1) « Pour être une femme de club populaire recherchée, on doit être ou une sotte ou une humble servante sans originalité et sans indépendance de paroles, admirant toutes, coquetant comme coquètent les autres, ne parlant que platitudes usées jusqu'à la corde ; en somme, n'être qu'une carte dans un jeu. » Voilà la bombe que Mme Sallie Merris Corey lança dans une assemblée de 60 femmes de club à la réunion de « Society for Political Study » de New-York. Le titre de sa conférence était « Femmes d'hier, d'aujourd'hui et femmes de toujours ».

Elle les accusa de relâchement dans la moralité, de relâchement dans l'humeur avec une franchise égale. « Viser à l'impossible est une des grandes fautes féminines de notre siècle, déclara-t-elle ; être mieux habillée, faire un plus grand effet que la voisine, briller dans le monde par-dessus les autres sont des désirs qui ne peuvent naître que dans l'esprit d'une sotte. La femme d'affaires est à sa place ; il n'y a rien à en dire quand elle est vraiment une « businesswoman » et s'est prouvée l'égale de l'homme. Mais combien y en a-t-il qui jouent à la femme

Chez les Américaines, la *fièvre du club* existe réellement (1). Nous en trouvons la preuve dans ces notes publiées par un confrère féminin dans le *New-York Herald.* On y verra pourquoi les femmes font partie de cercles, quelles raisons sont données pour expliquer cela.

« Je suis allée à chaque réunion du Club auquel j'ai été invitée, dit la rédactrice du *New-York Herald.* J'ai réellement et vraiment tenté de pénétrer la fascination qui entraîne les femmes à faire partie de clubs.



Salle à manger.



Bibliothèque.

« La *fièvre du club* est comme de l'hypnotisme, sa victime est sans pouvoir pour se défendre contre lui. Faire partie

d'affaires dans l'espoir de se trouver en contact avec des hommes qui leur offriront à déjeuner, à dîner, le théâtre et qui peut-être les épouseront ? Elle n'a que trop raison d'être la raillerie tant de fois répétée par les hommes que la femme d'affaires n'est bonne à rien dans les affaires parce que le but qu'elle y voit n'est que le mariage. »

Les femmes restèrent bouche bée.

(1) Mme Olga L Cadizah a dépeint les clubs de femmes comme étant des destructeurs du foyer.

« La moyenne de l'âge des femmes appartenant à un club est de 33 ans ; la moyenne de celui des plus jeunes enfants des femmes mariées est de 11 ans. Une enquête sérieuse montre qu'une seule femme mariée sur 16 devient mère après qu'elle a appartenu à un club. »

d'un club engage à faire partie d'un autre ; une femme qui fait partie d'un club est comme une femme prise dans le sable mouvant. Elle ne peut pas s'empêcher d'aller dans d'autres clubs, absolument comme elle ne pourrait s'empêcher de s'engloutir dans le sable traître et mortel. Quand j'assistais aux réunions et que je voyais les femmes prendre part à un lunch, boire du thé l'après-midi cela ne me disait pas pourquoi les femmes avaient la *fièvre du club.* Je cherchai à comprendre; alors, une question se présenta à mon esprit : les femmes sont-elles heureuses chez elles, me demandai-je ? Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose qui leur manque et qu'elles trouvent dans la vie excitante des cercles ?

« Alors, je commençai à étudier et à questionner mes amies et je découvris quelque chose que je dirai et qui m'attirera bien des ennuis. La moyenne des femmes de clubs se compose de femmes qui ne sont pas heureuses et qui se perdent elles-mêmes pour oublier leurs chagrins, leurs désappointements, leurs désirs d'avoir ce qu'elles n'ont pas !

« Chez beaucoup de femmes, c'est la mère insatiable qui n'est pas satisfaite. Chez d'autres, c'est un mariage malheureux. Ailleurs, c'est le manque d'occupations.

« Les hommes trouvent leur satisfaction dans les affaires, dans la conquête de l'argent. Evidemment, les femmes espèrent trouver la même satisfaction dans leurs clubs.

« Une de mes amies possédant une grande âme et qui appartient à presque tous les clubs féminins de la ville, me disait : « Je n'irais jamais au club et je serais la plus heureuse des femmes si j'avais seulement des enfants. »

« Dans ses vieux jours, cette femme deviendra probablement irritable et hargneuse envers tous ceux qui l'approcheront. En ce moment, elle est un spécimen de

ce que le club peut faire d'une femme énergique, aux idées philanthropiques.

« Un autre cas est venu à ma connaissance et dans un sens opposé.

« La femme en question a un mari qui pourvoit à tout et elle a trois enfants qui ont l'air peu soignés.



« Elle me paraissait une créature ne s'aimant pas elle-même et j'avais de la peine pour elle et presque du dégoût pour son mari pensant que dans leur intérieur il la maltraitait. Soudainement, je découvris que j'avais tort quand j'entendis cette conversation entre le mari et un ami qui lui demandait quels projets il faisait pour l'hiver.

« — C'est assez difficile à dire, répondit le mari ; nous avons essayé de tenir maison l'hiver dernier, mais ma femme n'a pas même eu le temps de déballer les livres et

d'arranger l'appartement ; je pense que nous vivrons en pension ; elle est si occupée avec ses clubs ! »

« Encore cette femme trouve-t-elle le temps de mener une campagne active dans la politique et d'écrire dans les journaux sur des questions de politique généralement réservées aux hommes. Son cas est encore une énigme pour moi. Est-elle malheureuse dans sa vie mentale ou cherche-t-elle une notoriété que lui donneraient ses travaux de clubs ?

Nous avons reçu d'une dame demeurant en dehors de la ville, une lettre écrite pour la défense des femmes de clubs et ses arguments sont fortement en leur faveur :

« Si ceux qui geignent contre les clubs pouvaient voir seulement combien ils sont salutaires aux femmes qui, comme moi, sont assujetties aux travaux du ménage, comme à un « moulin de discipline », aux soins des enfants, à la mortelle monotonie d'une vie de banlieue, ils changeraient d'avis et ils trouveraient que les clubs sont meilleurs que des toniques et meilleur marché aussi que les notes d'honoraires des docteurs. Le temps et l'argent que beaucoup de femmes dépenseraient en essayant de « nouvelles cures » sont plus avantageusement dépensés dans les réunions de clubs. C'est certainement moins coûteux et plus sain.

« Le plus grand nombre des femmes de clubs n'ont pas le temps d'être malades. « Chaque minute est occupée. » Elles prennent beaucoup d'exercice en allant d'un club à un autre. L'esprit de la femme de club est tellement pris avec ses lectures et les merveilleuses réformes, elle prend tout en si grande considération qu'elle ne peut penser à sa condition physique.

« Un grand facteur dans la question des clubs, c'est la mode actuelle de vivre en appartements, car les maisons particulières disparaissent dans les grands quartiers pour

des maisons de famille ou des grands hôtels. Avec une maison sur un seul et même étage, avec des sonnettes et des lumières électriques, le téléphone privé, des ascenseurs, des concierges et une servante (si souvent incompétente) toujours sous les yeux de sa maîtresse, la femme presque toujours ne trouve pas assez à s'occuper tout le temps et alors elle va au club.



« Puis, il y a la question des vêtements tout faits qu'on trouve dans les magasins et qui sont aussi des causes pour lesquelles les femmes vont au club. En effet, aujourd'hui, c'est la coutume d'acheter des vêtements tout faits plutôt que de les faire chez soi. Le temps de coudre est passé. La vieille habitude de faire des confitures et des conserves est aussi une chose du temps passé. On les achète maintenant meilleur marché qu'en les faisant à la maison. Les améliorations modernes ont simplifié les travaux du ménage et ainsi la femme a beaucoup d'heures inoc-

cupées devant elle et elle les réserve aux clubs. Il y a encore une autre raison. C'est que la famille n'est généralement pas nombreuse. Une femme qui a un ou deux, même trois enfants, avec toutes les inventions modernes de ce siècle — même pour allumer son feu ! — comparée à une mère de famille de six et quelquefois douze enfants, avec tous les travaux pénibles d'il y a vingt-cinq ans, a beaucoup peu de temps encore à elle.

« On malmène la femme de club, naturellement. Dans chaque groupement de femmes vous en trouverez quelques-unes qui poussent les choses à l'extrême, cependant vous trouverez la même chose chez les hommes.

« Mais le cher public ne se demande jamais pourquoi « les hommes font partie d'un club », jamais on ne ridiculise ou on ne censure les points faibles des hommes. »

Le « Sorosis » de New-York fut le premier club de femmes en Amérique. Il fut fondé par quelques femmes collaborateurs de journaux ou de revues, il y a plus de vingt-cinq ans. Il est appelé « La mère des clubs ».



LE PRÉSIDENT

SOMMAIRE. — Un homme extraordinaire. — Incomparable énergie. — Un manuel d'énergie à l'usage de la jeunesse d'Amérique. — *La vie intense.* — Un vieil adage. — *Age quod agis.* — Incroyable endurance. — Vitalité étonnante. — Un beau livre. — La *conquête de l'Ouest.* — L'habitant de la frontière. — La guerre. — Les *Rough riders.* — Cavalerie de volontaires. — La campagne cubaine.— Les congrès de la Paix. — La préface d'un livre. Courte et savoureuse à la fois. — Ce que le président dit du rôle national de Washington. — Energiques déclarations. — Tolérance et liberté. — Justice égale. — Patriote américain. — Le Président parlant du travail. — Les pires ennemis de l'Amérique. — Le Président parlant du Patriotisme. — Les paroles de l'Evangile. — Le type le plus méprisable. — Un vivant portrait du Président. — Ce que dit Félix Klein. — Article de Julian Ralph. — *Review of Reviews.* — Ce qui s'*appelle le Charme.* — Ce *grand homme d'action.* — *L'Américanisme.* — L'énergie et l'effort. — Pour un noble but — Lettre d'un Irlandais. — Le Christianisme du Président Roosevelt. — Une propagande du Président. — La Réforme de la langue anglaise. — Un idiome nouveau. — *L'Américain.* — Jean Frollo. — Le rêve des Américains. — M. Andrew Carnegie et la réforme de la langue anglaise. — Ce que dit le *Brooklyn Life.* — Curieuse appréciation. — Le prix Nobel.

C'est vraiment un homme extraordinaire, d'une rude trempe, d'une incomparable énergie que le président actuel des Etats-Unis, Théodore Roosevelt.

Dans *La vie Intense*, son petit manuel d'énergie à l'usage de la jeunesse d'Amérique — où les jeunes gens de France pourraient trouver plus d'un enseignement utile — le Président développe presque à chaque chapitre le vieil adage : *Age quod agis. Faites bien ce que vous faites.*



(Pittsburg. *Index.*)

On peut dire, d'ailleurs, que toute la carrière de M. Roosevelt a été le développement en action de cette maxime si utile.

Il est toujours tout entier à son labeur, d'une endurance incroyable, d'une vitalité physique et intellectuelle étonnante.

Qu'il ait été législateur, administrateur, chef de police ou ministre de la Marine, il a montré partout son minutieux esprit d'observation, cherchant à tout savoir, à tout connaître même dans les moindres détails (1).

(1) Dans la préface de l'un de ses beaux livres, *La Conquête de l'Ouest* le président Théodore Rooselvelt dit : «... J'ai passé sur la frontière la plus grande partie de mon temps pendant plusieurs années ; j'ai *vécu* et *travaillé comme le fait tout autre habitant de la frontière.* La contrée sauvage que nous habitions et que nous parcourions était située fort loin

Et, quand la Révolution cubaine a fait brusquement éclater la guerre entre l'Espagne et la grande République, il n'a pas hésité à tout abandonner pour faire face au danger.

Par ses soins fut levé, équipé, un régiment de cavalerie des volontaires des Etats-Unis, les *Rough-riders*. Il devait les conduire lui-même au combat sur le terrain et on sait s'ils firent merveille pendant la campagne cubaine. Une gloire intense devait en rejaillir sur lui et l'aider puisamment à arriver à la Présidence des Etats-Unis.

« Parvenu à ce poste suprême, a écrit notre confrère et ami Georges Bonnamour, Roosevelt n'a rien oublié de ce qu'il avait vu pendant la guerre. Ayant cueilli sa bonne part des fruits de la Victoire, il a pesé à leur juste prix les dépouilles vivantes dont elle enrichit ses élus. Il lui est apparu que les coups de canon qui ne servent qu'à répercuter, de frontière en frontière, la fragile renommée d'un conquérant audacieux qui se nourrit de sa seule gloire et à lui permettre d'inscrire sur ses drapeaux des dates fameuses et des noms de villes, sont inutiles et coûtent trop cher en comparaison de ce qu'ils rapportent, ceux qu'on tire pour s'assurer sur ses rivaux la possession d'un territoire

dans l'Ouest, et il y avait naturellement, dans la vie d'un éleveur de bestiaux des grandes Plaines et des Montagnes Rocheuses, plus d'un trait qui la rendait différente de celle d'un backwoodsman des forêts des Alleghanys un siècle avant... Nous gardions un troupeau de bêtes à cornes marquées au fer rouge et de chevaux à long poil ; nous chassions l'ours, le bison, l'élan, le daim ; nous établissions le gouvernement civil et abattions les individus malfaisants blancs et rouges, sur les rives du Petit-Missouri, parmi les pentes boisées, escarpées des montagnes de la grosse Corne. »

(Traduction Albert Savine. — Albert Savine a aussi traduit dans l'œuvre du Président Roosevelt : *La vie au Rancho*, *Chasses et parties de Chasse*. *Le chasseur des solitudes*.)

où la signature de traités entraînant, pour un demi-siècle ou plus, la suprématie commerciale ou industrielle, sont nécessaires et qu'il est bon qu'un grand peuple tienne les siens toujours chargés contre l'envahisseur tenté de l'asservir ou le concurrent jaloux de le ruiner.

« C'est par la force des choses qu'il a vues, maniées, combinées, défaites ou subies, que le président Roosevelt est devenu l'impérialiste *ardent* et *acclamé* que nous connaissons. Et les citoyens du Texas, qui organisaient à Austin une manifestation en son honneur, lui savent surtout gré d'avoir appliqué à la nation américaine le prudent conseil qu'un dicton populaire donne aux gens de là-bas : « Si vous avez un fusil, il est probable que vous n'aurez pas à vous en servir ; mais si vous n'en avez pas, soyez sûr que vous en aurez besoin. »

Cette certitude que, malgré les prêcheurs de fraternité humaine universelle, les congrès de la paix, il faut que les peuples vivent toujours sous les armes à côté les uns des autres, ce n'est pas seulement dans le travail des bureaux qu'il l'a acquise (1).

Ne serait-ce pas plutôt lorsqu'il chassait « le grand gibier », les fauves de la montagne et de la plaine, dans les rudes journées de poursuite des bêtes féroces qu'il aurait vu ce qui était nécessaire et pratique?

Nous avons lu et relu avec plaisir et intérêt — et même

(1) « De même que, préfet de police à New-York, il conduisait en personne ses agents à la recherche des criminels dans les bas-fonds les plus dangereux, on le voit aujourd'hui, Président de la République, poursuivre de sa parole et de son initiative tous les vices, tous les préjugés, les corruptions de la vie privée et celles de la vie publique, les idées fausses, les doctrines funestes, l'irréligion, l'immutabilité, les théories antisociales ou antipatriotiques. »

(L'abbé Félix Klein, *Au pays de la vie intense.*)

avec passion — les quatre volumes : *Hunting Trips, on the Plains and in the Mountains, Hunting the Grizzly, Hunting trips on the Prairie, Hunting Trips of a Ranchman,* dans lesquels le président Théodore Roosevelt a réuni ses beaux souvenirs de classes qui sont bien aussi des souvenirs de



Williams (Philadelphia, *North American*).
Les Chemins de fer, les Trusts, les chefs des partis politiques — même avec un gros levier — sont incapables de diminuer la confiance du peuple dans le Président Roosevelt.

belles vacances. Comme il excelle à tirer de chaque fait un enseignement utile ou une maxime ! comme il sait montrer que toutes les facultés doivent s'entr'aider ! En même temps il s'y montre écrivain charmant et pittoresque sachant peindre délicieusement d'un trait juste un site,

un paysage, les mœurs d'une bête, le charme de la vie hasardeuse du chasseur (1).

Pour montrer ce que sont et ce que valent ses livres, nous ne saurions mieux faire que de traduire la préface de l'un d'eux. Elle est à la fois courte et savoureuse :

« Pendant un grand nombre d'années, dit-il, ma vie s'est presque toute passée, soit dans les solitudes, soit dans les vastes régions à peine peuplées où l'élevage du bétail est la seule industrie possible.

(1) Au mois d'avril, alors que le président Roosevelt partait en vacances, notre ami Georges Bonnamour publiait ces lignes que nous tenons à reproduire :

« Les journaux du monde entier publient une information qui, pour des milliers de gens et particulièrement pour nous autres Français dont la curiosité ne s'attache guère qu'à des incidents de boulevard ou de coulisses, n'a que l'importance d'un petit fait assez banal en soi : le président Roosevelt vient de partir pour le Texas où, pendant deux mois, il va mener loin de tout centre habité la vie des cow-boys ; et lorsqu'il sera las de parcourir l'étendue des plaines sans fin que peuplent d'immenses troupeaux, il s'en ira traquer sur les âpres cimes des montagnes du Colorado le lion de montagne et le terrible Grizzly, l'ours gris d'Amérique, auquel les chasseurs de là bas ont donné le surnom familier d'Old Ephraïm. Durant ces deux mois de vacances qu'il prend, comme un collégien de chez nous, et auquel il a droit de par un article de la Constitution, le président Roosevelt sera pour ainsi dire séparé du monde vivant. Ministres, employés, solliciteurs, se heurteront à une inflexible consigne. Ce n'est qu'en invoquant la « raison d'Etat » que l'on pourra, s'il en est besoin, décider le secrétaire particulier du Président à lancer le télégramme qui obligera l'intrépide chasseur d'ours à se replonger dans les dévorants soucis de la politique.

Cette façon de concevoir la vie, de la diviser en deux parts : l'une consacrée au formidable travail qui accable un *chef* dans les mains duquel viennent aboutir et se relier tous les fils conducteurs de la vie du plus actif et du plus ambitieux des peuples ; l'autre donnée au repos total, absolu ; la manière même dont ce repos est compris sont significatives de la personnalité morale d'un homme, font éclater à nos yeux, avec un relief émouvant, ses vertus morales et nous expliquent enfin les raisons *profondes* de sa *popularité*. »

« Je chassais beaucoup alors, parcourant plaines et montagnes, non seulement pour le plaisir même de la chasse, mais encore pour me procurer sur le rand ma nourriture et mon vêtement, fourrures comprises, et j'ai eu la chance de tuer de toutes les espèces de gros gibier que l'on rencontre dans le nord tempéré de l'Amérique.



Puck (New-York).

Caricature faisant allusion à la « Vie Intense » du Président Roosevelt, montrant sa manière de se reposer pendant les vacances. Que fait-il donc quand il n'est pas en vacances ?

« A la chasse, trouver et tuer le gibier n'est pas tout. La vie libre, aventureuse, *où l'homme ne compte que sur lui*, avec sa rudesse primitive ; les entours sauvages ; la grande beauté des paysages ; l'occasion d'étudier les mœurs et les habitudes des animaux des bois ; tout cela réuni donne à l'existence du chasseur des solitudes un champ unique.

« Aussi, de tous nos passe-temps nationaux, la chasse est-elle parmi les meilleurs. Elle développe cette virilité robuste à laquelle rien ne peut suppléer ni chez un peuple ni dans un homme. Nul, s'il n'a pratiqué ce sport, ne

pourra jamais comprendre le délice aigu des chasses en pays perdu.

« Au chasseur la joie de se sentir un bon cheval entre les jambes, au poing une carabine. A lui les longues journées de peines et de fatigues résolument endurées et que le triomphe couronne. Plus tard, enfin, lui reviendront en mémoire : les immenses prairies, radieuses sous le brillant soleil ; la désolation des vastes landes, que vêt un manteau de neige, couchées sous le ciel gris ; la mélancolie des marais ; la course des fleuves puissants ; les senteurs estivales de la forêt toujours verte ; le gémissement des pins, auxquels le froid a fait une armure de glace, et que secoue le vent d'hiver ; le mugissement des cataractes perdues dans le chaos des montagnes chenues ; les aspects et les voix innombrables de la solitude, son immensité, son mystère, et les silences qui courent dans ses tranquilles profondeurs. »

Ecoutez-le maintenant commenter dans un autre de ses livres le rôle national de Washington, l'un de ses plus illustres prédécesseurs, dont il dit :

« Le plus grand de nos ancêtres, Washington, aimait avec passion la chasse à la carabine et tous les sports qui réclament l'usage du cheval, du cor et du chien courant.

« Lui qui fut essentiellement le représentant de ce qu'il y a de meilleur dans notre vie nationale, lui qui s'est tenu si haut comme général, comme homme d'Etat et qui, en tant qu'homme, a dépassé tous les autres, n'aurait jamais pu être tel, s'il ne s'était adonné avec frénésie à une existence audacieuse et pleine de prouesses physiques. »

Nous pouvons extraire des œuvres du président Roosevelt, de bien énergiques déclarations bonnes à méditer pour les Européens eux-mêmes.

Entendons-le parler de tolérance, de liberté de conscience : « Nous sommes opposés, dit-il, à *toute distinction*

faite en faveur d'un homme, ou contre lui, à *cause de ses croyances*. Nous demandons que tous les citoyens, protestants ou catholiques, juifs ou païens, soient loyalement traités ; que tous aient leurs droits garantis. Les mêmes raisons qui nous font repousser d'une manière formelle les écoles confessionnelles subventionnées, nous condui-



Donakey (*Cleveland Plain Dealer*).

Oncle Sam au Président : « Tape dedans, Théodore ; je suis avec toi. » (A propos de la campagne contre les Trusts).

sent à demander aux *public schools* une *justice égale* pour les membres de toute croyance : administrateurs, directeurs, professeurs ou élèves. Lorsqu'il s'agit de voter pour un homme qui dut exercer une fonction dans un Etat particulier ou dans la Nation, *il faut se demander s'il est bon Américain, et c'est une insulte de considérer sa foi religieuse.* Quand une société secrète agit comme semble avoir parfois agi l'*American protective association*, et cherche à

proscrire les catholiques au double point de vue politique et social, *les membres de cette société se montrent aussi anti-américains*, aussi *étrangers à notre éducation politique*, que les pires immigrants qui débarquent sur nos côtes. Leur conduite est également basse et méprisable. Ils sont les pires adversaires de notre plan d'éducation, parce qu'ils fortifient ses ennemis ultramontains ; ils méritent la sincère réprobation de tout patriote *américain*. »

Voyons-le causer du travail :

« Quand les hommes craignent le travail ou craignent la guerre juste, quand les femmes craignent la maternité, ils tremblent sur le bord de la Damnation, et il serait bien qu'ils s'évanouissent de la surface de la terre, où ils sont de simples objets de mépris pour tous les hommes et toutes les femmes qui sont eux-mêmes forts et braves. »

Il dit autre part : « Parce qu'un courtisan est un coquin, cela ne fait pas qu'un démagogue ne soit un gredin ». Et ailleurs : « Les *pires ennemis de l'Amérique sont les ennemis de cette liberté ordonnée* sans laquelle notre République ne saurait vivre ; et l'agitation populaire qui entraîne la foule à l'émeute est, en dernière analyse, *certainement le plus grand adversaire de l'ouvrier* ». Mais, continue-t-il, cet adversaire « ne peut pas faire plus de mal que le marchand ou le manufacturier étroit d'esprit, dur et égoïste, qui s'emploie délibérément à maintenir ses ouvriers dans une dépendance les rendant incapables de s'unir contre lui. »

Entendons-le maintenant parler de patriotisme ; il flétrit ceux qui n'ont pas crainte de « décrier le patriotisme comme une vertu égoïste » ; et il ajoute : « dans le temps présent, l'homme aimant d'autres pays autant que le sien est aussi nuisible à la société que l'homme qui aime d'autres femmes autant que la sienne. »

Voici encore quelques-unes de ses paroles où il s'im-

prègne des beaux préceptes de l'Evangile : « On ne peut juger, dit-il, trop sévèrement les hommes riches qui sacrifient tout à l'acquisition de leurs richesses. Il n'y a pas au monde de type plus méprisable que l'Américain cher-



Handy (*Duluth News-Tribune*).

Les Trusts et le Sénat font un grand effort pour effrayer le public. Ils ont fabriqué un mannequin à l'image de Roosevelt, terrible monstre avec toutes sortes d'armes, mais le public peut facilement voir que c'est seulement un homme de paille.

cheur de millions, *insensible à tout devoir*, indifférent à tout principe, ne songeant qu'à amasser une fortune, et n'employant cette fortune qu'aux usages les plus bas, soit à spéculer à la Bourse, soit à ruiner des Compagnies de chemins de fer (1), soit à permettre à son fils de mener

(1) On trouvera à ce sujet de curieux et suggestifs détails dans nos deux autres livres : *Potins et scandales américains* et *Milliardaires et Millionnaires américains*.

dans la paresse une vie coûteuse et de grossière débauche, soit à acheter à sa fille quelque vaurien indigène ou étranger ayant une haute situation sociale. »

Notre ami Félix Klein qui, dans son voyage en 1903, a rendu visite au président Roosevelt, en a tracé en quelques lignes intéressantes ce curieux et vivant portrait :

« ... Je saisis chaque mouvement de sa physionomie et de tout son corps, chaque inflexion de sa voix chaude et vibrante. Un courant magnétique se dégage de tout son être ; on est, à côté de lui, comme sous l'action d'un fluide moral. Je comprends ce que j'avais lu de lui dans une revue américaine, où il est comparé à une dynamo, et où l'on dit que ses paroles sortent par explosion (1). Il est de taille moyenne, mais robuste et musclé.

« Sa figure ronde et assez pleine, son teint frais et animé, sa fine moustache, ses cheveux châtain clair, sa vivacité d'allure, lui gardent, sous ses quarante-cinq ans, un air tout à fait jeune et que les caricatures politiques exploitent volontiers. A cet ensemble énergique, même un peu agité, des yeux bleus et très expressifs ajoutent ce ne je sais quoi sous lequel tout le reste n'est rien et qui *s'appelle le charme.*

. . . .

. . . .

« Les accablantes occupations de sa charge actuelle ne lui permettent que de parler ; mais, du moins, trouve-t-on en chacun de ses discours, à défaut d'une composition et d'un style auxquels il ne peut guère songer, des exhortations pénétrantes, des leçons de courage et de vertu, des idées toujours nettes et aussi éloignées que possible de la

(1) *M. Roosevelt is a veritable dynamo of earsnestness, force and physica and mental energy... He talks fast and seems to explode his words,* article de M. Julien Ralph dans la *Review of Reviews.*

vive phraséologie où s'enferment volontairement, et, à ce qu'ils croient, par nécessité, la plupart des chefs d'Etat (1). »

D'autre part, Félix Klein dit : « le Président est le *grand homme d'action*, le plus intéressant, avec le cardinal Lavigerie, que j'aie jamais rencontré ».

Le président de la République des Etats-Unis a montré plus d'une fois comment il doit comprendre son beau rôle au moral. Ecoutez-le parler en ces termes éloquents au *Club républicain Hongrois de New-York* et méditez ce qu'il enseignait.

« C'est un vif plaisir pour moi d'être ce soir au milieu de vous, et, tout en félicitant mes hôtes du cercle Républicain Hongrois, je crois exprimer la pensée commune de tous les invités en affirmant que quelles qu'aient été nos différences d'opinion avant notre élection dans notre vie publique ou privée, tous ici présents : Président, représentants du peuple, juges, législateurs même *sont citoyens américains* et rien d'autre.

« *L'Américanisme* n'est pas une question de naissance, d'ancêtres, de croyances, d'occupation. *L'Américanisme est une question de l'esprit qui se trouve dans l'âme de l'homme.* Depuis ce temps où nous devinrent premièrement une nation indépendante, jusqu'à ce présent moment, il n'y a jamais eu une seule génération où quelques-uns des hommes les plus distingués, les plus utiles, ne soient nés de ce côté de l'Atlantique... »

Et M. Roosevelt voulant parler de l'énergie, de l'effort, ajoutait :

« C'est une grande erreur, — oh ! une bien grande erreur — de vouloir mesurer le succès simplement par ce

(1) *Au pays de « La Vie intense »* — (Plon, Nourrit, et Cie, éditeur). *Chez le Président Roosevelt*, pp. 236, 237.

qui resplendit du dehors, ou d'en parler en termes qui égaient ceux qui sont toujours autour de nous, et spécialement les jeunes gens qui vivent près de nous. Il faut regarder ce que le succès est réellement. Il doit exister naturellement une certaine base matérielle pour le succès.



C. F. Naughton (*Minneapolis Tribune*).

Obligeant le Congrès à aiguiser la hache qui va trancher les abus, les grafts, etc.

Je penserai mal d'un homme qui n'aurait pas souhaité de laisser des enfants un peu plus à l'aise qu'il ne l'a été lui-même, et s'il les avait laissés plus embarrassés matériellement qu'il ne l'avait été lui-même, il n'aurait pas rempli son devoir envers eux.

« S'il n'avait pas pu faire son devoir envers eux, il n'aurait jamais pu faire son devoir envers n'importe quel autre. Regardez en arrière dans votre vie, jetez un coup d'œil sur les choses dont vous êtes le plus fier en les re-

voyant et vous trouverez que presque en chaque cas, et en chaque occasion, ces souvenirs de fierté sont associés, non avec les jours aisés, mais avec les jours d'efforts : les jours où vous aviez à faire tout ce qui était en vous *pour quelque noble but*,et le plus louable de tous les nobles buts est de rendre heureux vos proches, votre femme, vos enfants, et après que cela a été fait, d'être capable de prendre charge de vous-même, de façon que vous puissiez sentir quand la fin arrive que, dans son ensemble, votre famille, vos semblables, sont non plus mal, mais bien mieux parce que vous avez vécu. Ce genre de succès est ouvert à chacun de nous.

« Les grands prix viennent plus ou moins par accident, mais à chaque homme vient normalement la chance de guider sa vie de façon qu'à la fin de ses jours, ses enfants, sa femme, ceux qui lui sont chers, se lèveront et l'appelleront *béni*, et ainsi que ses voisins, et ceux qui ont été attirés dans une amitié, dans une association intime, puissent sentir qu'il a fait sa part comme homme, dans un monde qui a besoin que chaque homme doive bien jouer son rôle... »

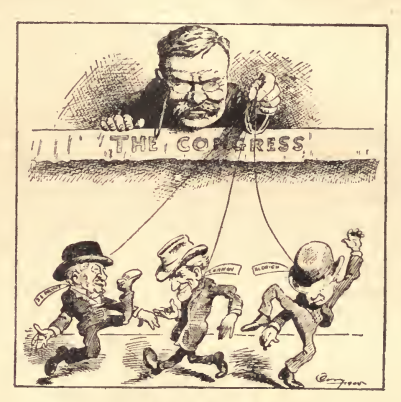
Au sujet des présidents de la République, reproduisons cette partie d'une lettre que nous écrivait, il n'y a pas longtemps, un ami d'origine irlandaise, grand catholique, ancien secrétaire d'un archevêque (1). (Il s'agit du christianisme du président Roosevelt).

« Les deux premiers présidents de la République Française étaient de pieux et de pratiquants chrétiens ; mais depuis qu'Adolphe Thiers et le maréchal de Mac-Mahon ont occupé la Présidence, leurs successeurs ont été des infidèles (ceci peut être pris pour athées). En fait, aucun chrétien ne peut être Président de cette République, ni

(1) S. Byrne.

président du Conseil, de la Chambre des députés ou du Sénat, même membre d'un Cabinet. L'hostilité contre la Religion a, en vérité, été si grande dans ce pays que la pratique ou la profession de chrétien *disqualifie* un citoyen pour l'empêcher d'occuper une fonction dans n'importe quel bureau ou fonction d'Etat.

« *Combien cela est différent dans notre République américaine !* Presque tous nos présidents ont été chrétiens et,



Cory (*New-York World*).

Le Président Roosevelt semble être le seul acteur de la comédie ; il manie les ficelles qui font marcher le Congrès.

d'être chrétiens, cela leur a été une aide. Parlant à une réunion des « Episcopaliens » à Oster Bay, le président Roosevelt disait : « L'homme n'est pas un bon chrétien si sa conduite privée est telle, quand il retourne chez lui, que sa femme et ses enfants éprouvent un malaise à son arrivée. L'homme n'est pas un bon chrétien quand, dans son commerce, il manque de se souvenir qu'il doit viser à un plus haut degré que ses compagnons ; qu'il doit, s'il est riche, montrer en évidence la manière par laquelle il est

devenu riche, et la manière de dépenser sa fortune et montrer que la parole du Seigneur est pour lui une vérité vivante et non une doctrine morte. » — Si un Président en France osait afficher en public de pareils sentiments, la



R. D. Handy (*Duluth News-Tribune*).

Le Sénateur Tillmann, l'un des plus audacieux adversaires du président Roosevelt, va se briser la tête, comme tous les autres, contre le mur de la Maison-Blanche.

Oncle Sam remarque : « Voilà encore notre bouc qui fait des siennes. »

Dans la caricature américaine, le bouc personnifie celui qui s'immisce dans tout, avec fracas.

majorité des deux chambres l'obligerait à démissionner ».

La *Liberté* a publié une série d'articles reproduisant les impressions de l'un ses rédacteurs dans une visite qu'il fit au président Roosevelt, à la Maison-Blanche.

Ce journaliste (les journaux d'Amérique ont reproduit ses impressions) a dit qu'il avait éprouvé une profonde surprise à l'aspect du Président. Tous les portraits de ce dernier le représentent comme un homme sévère, tandis qu'au contraire sa physionomie a une expression naturelle et plutôt enjouée. Le correspondant de ce journal a dit qu'il avait été surpris de la liberté et des allures démocratiques qui règnent à la Maison-Blanche, où un citoyen américain et même un étranger finit presque par se convaincre qu'il est chez lui autant que le président Roosevelt. Tout diffère de ce que l'on constate au palais de l'Elysée. Le président ne parle pas français aussi couramment qu'anglais, mais on y gagne en ce que cela permet de ne pas perdre un mot de ce qu'il dit en langue française.

L'auteur de ces articles dit que dans la haine qu'il professe pour les faiseurs, les manieurs d'argent, M. Roosevelt fait une distinction. Pour ceux qui s'enrichissent même fabuleusement, mais qui, en même temps, enrichissent le pays en le dotant d'une nouvelle force industrielle, M. Roosevelt témoigne la plus grande indulgence; tandis qu'il réserve toute sa haine et son dégoût à ceux dont l'unique but est d'entasser des millions pour leur seule satisfaction, et leur bénéfice personnel. Par l'intermédiaire de trusts immoraux, ces manieurs d'argent drainent toutes les richesses du pays. Ce sont ces derniers qu'il entend détruire. D'un ton bref, M. Roosevelt a affirmé à notre confrère qu'il les briserait.

On sait que le président Théodore Roosevelt a fait faire une active propagande en faveur de la réforme de la langue anglaise, de sa simplification. Il a donné l'ordre aux imprimeurs officiels de composer ses discours, ses décrets en cette langue ainsi transformée.

Cet idiome nouveau, l'*Américain*, est « la question du

jour dans tous les pays anglo-saxons, a dit notre confrère Jean Frollo, du *Petit Parisien*... Y aurait-il désormais deux langues parallèles ; l'une qu'on parlera à Londres, à Calcutta, à Aden, à Québec, à Johannisberg,



Edward Sambourne (*Punch*, Londres).

Père Le temps (examinant soigneusement une petite incision pratiquée dans le tronc d'un arbre) : « Qui a essayé d'abattre cet arbre ? » « Teddy » Roosevelt, à la manière du jeune George Washington : « Père ! Je ne puis mentir ; c'est moi avec ma petite hachette. » — Père le Temps : « Ah ! bien ! les enfants seront toujours des enfants ! »

et une autre qui sera celle du Nouveau Monde, celle de Chicago, de Philadelphie et de Washington.

« Car, ajoute notre confrère, la prétention de M. Roosevelt, la réforme qu'il vient d'édicter, celle de l'orthographe ne viseraient à rien moins, et l'on conçoit la colère ironique qui s'est emparée de nos voisins d'Outre-Manche à l'endroit du président.

« Il y a, de l'autre côté de l'Atlantique comme chez nous, des grammairiens, des réformateurs passionnés, des révolutionnaires de l' « écriture », qui voudraient simplifier la figure des mots. Eux aussi estiment qu'une expression doit s'écrire comme elle se prononce, et qu'il est tout à fait ridicule d'adjoindre à un terme des lettres inutiles et parasitaires. On enlèverait tout ce qui est superflu, les voyelles qui ne font pas de bruit, et les consonnes redoublées. Sur notre rive de l'Océan, les propagandistes de l'orthographe nouveau style n'ont pas réuni beaucoup de chances de succès. Il se sont heurtés aux difficultés d'une entreprise qui aurait peut-être pour elle tous les écoliers paresseux, mais qui a contre elle les routiniers et aussi les admirateurs du français classique.

« Outre-Atlantique, ces simplificateurs, pour les dénommer ainsi, disposent d'influences puissantes : d'abord ils usent de celle de M. Carnegie, le fondateur d'un prix annuel de 75.000 francs, à partager entre vingt écrivains qui adopteront les nouvelles formes orthographiques ; ensuite ils mettent en œuvre celle de quelques professeurs d'université, et enfin M. Roosevelt vient d'acquiescer bruyamment à leur thèse. C'est ici que l'affaire, le mot n'est pas de trop, devient affaire d'Etat. » . . . . .

. . . .

« Le président ne fait rien à moitié, il n'approuve pas du bout des lèvres, il agit et sans compter. Il a ordonné aux imprimeurs officiels de composer désormais ses discours et ses décrets, en écriture simplifiée ; il proscrit de ces documents publics toute lettre qui fera double emploi ou dont la présence serait injustifiée : il a chargé une commission de reviser tous les mots en les amputant consciencieusement de tout membre non essentiel : il a enjoint à ses

secrétaires de rédiger ses missives en tenant compte des indications des commissaires. M. Taft, le ministre de la Guerre, a reçu hier une belle lettre de M. Roosevelt, conforme aux décisions prises. Il a dû être bien étonné... et bien ennuyé.

« Jusqu'ici pourtant M. Roosevelt n'a pas fait école. Si quelques maisons de commerce, désireuses peut-être de lui plaire (il y a là pour les trusts un excellent moyen de rentrer en grâce), ont adopté ses préférences, le grand public fait la moue . . . .

. . . .

« Mais ce sont les Anglais surtout qui protestent. C'est leur langue que parlent, qu'écrivent les Américains. Ils n'entendent point qu'elle soit défigurée. Ils disent aux compatriotes de M. Roosevelt : « Vous n'avez guère de littérature, mais nous possédons Shakespeare et Milton, et beaucoup d'autres poètes, dramaturges, historiens encore. Devons-nous les réimprimer ? Vous n'y comptez guère. Nous ne céderons certainement pas... Quant à créer l'américain, vous n'y parviendrez point, car une langue ne se fait pas de toutes pièces : elle est le produit de l'histoire ». Bref, l'Angleterre, pays de tradition, est contrariée et scandalisée . . . . »

L'auteur de l'article fait une grosse erreur, par exemple, en disant que le public américain n'était pas enthousiaste, qu'il était indifférent. Que les Anglais soient furieux, c'est une raison de plus pour que les Américains « go ahead » transforment le langage anglais en un autre qui leur appartiendrait, c'est leur rêve ! Et ils réussiront malgré les critiques, les caricatures, etc. Voyez, — sans loi, sans consulter le Congrès, — Roosevelt *a ordonné* aux imprimeurs officiels de composer ses discours et ses décrets, en écriture simplifiée, en *américain !* Quelques écoles déjà, enseignent la nouvelle méthode. Et oui, il

faudra réimprimer Shakespeare et Milton ! Les Anglais n'auront pas cette peine ; les Américains le feront eux-



Mayer (*New-York Times*).
Andrew Carnegie passe les mots du dictionnaire au crible.

mêmes, s'ils le jugent nécessaire. M. Carnegie a donné l'argent ; les grands professeurs de l'Université suivent le mouvement... (1)

(1) L'affaire est tombée à l'eau, le Congrès l'ayant rejetée.

On a appris aussi en Europe quelle propagande M. Andrew Carnegie a faite en faveur de cette *réforme de la langue anglaise.*

A ce sujet, nous trouvons dans le *Brooklyn Life* cette curieuse appréciation.

« M. Andrew Carnegie, pour justifier sa propagande pour l'abréviation de la langue anglaise, affirme qu'il n'essaie pas de faire les changements arbitraires de l'orthographe, mais seulement pour hâter les changements qui doivent venir. La question se pose ainsi : « Comment M. Carnegie peut-il savoir quelle route la nature va suivre ? Nous ne voyons point pourquoi M. Carnegie se trouble au sujet de l'orthographe. Il a tout le temps voulu maintenant qu'il s'est retiré des affaires pour épeler et, s'il préfère abréger, cela ne dérangera personne. Cela ne l'aidera pas à résoudre ni le problème : « Que faire avec sa galette » ni à introduire son nom dans le dictionnaire. Personne ne sait « qui le premier a retiré le k du mot « music », du mot « physic » ni le « me » de programme. Pour avoir son nom dans le dictionnaire, il faut être capable de faire des tours de passe-passe avec le vocabulaire dans un style de maître, de façon que tout ce qu'il dit marche. Une mauvaise orthographe n'aidera pas et M. Carnegie n'a pas plus de chance que George Ade de se ranger en même ligne que Milton et Skakespeare. Peut-être, toutefois, c'est une partie d'un plan habilement ourdi pour s'identifier avec la littérature d'une manière permanente. Ayant établi des bibliothèques pour la dissémination de « fictions », le pas suivant est de fournir des biens véritables pour les écrivains. Alors vient l'orthographe abrégé pour faciliter le travail des écrivains. Puis viendront les bibliothèques Carnegie distribuant des romans sur les héros Carnegie par des auteurs qui emploieront l'orthographe Carnegie. L'idée fera certainement justice au génie du grand organisateur. »

On sait que c'est le 10 décembre de chaque année que sont distribués à Sockholm les *prix Nobel* des sciences et de la littérature.



R. D. Handy (*Duluth News-Tribune*).

Depuis longtemps, les candidats à la succession de M. Roosevelt cherchent à combler d'honneur Taft, le secrétaire d'Etat ; le mettre à la tête de la « Supreme Court » serait se débarasser d'un concurrent. Le caricaturiste montre le vice-président Fairbauhs perché sur un bloc de glace, tandis qu'un autre groupé sur une échelle, tente de placer le gros homme qu'est M. Taft, sur la planchette de la « Supreme Court ».

En 1906, l'attribution du *prix Nobel pour la Paix* a eu lieu le même jour, à Christiania, au Storthing norvégien en une cérémonie solennelle. M. Lœvland, ministre des

Affaires étrangères, a annoncé, en sa qualité de président du comité Nobel, que ce prix était attribué au président Roosevelt. Le comité en avait informé M. Roosevelt, qui avait autorisé le ministre des Etats-Unis, près la Norvège, à recevoir le prix en son nom.

M. Gunnar Kundson, président du Storthing, a prononcé une allocution. L'orateur a remis ensuite au ministre des Etats-Unis le prix Nobel en demandant de transmettre au président Roosevelt le salut du peuple norvégien et de lui exprimer son désir qu'il fût donné au Président de travailler longtemps encore à son œuvre de paix.

En réponse, le ministre des Etats-Unis a donné lecture du télégramme suivant du Président Roosevelt :

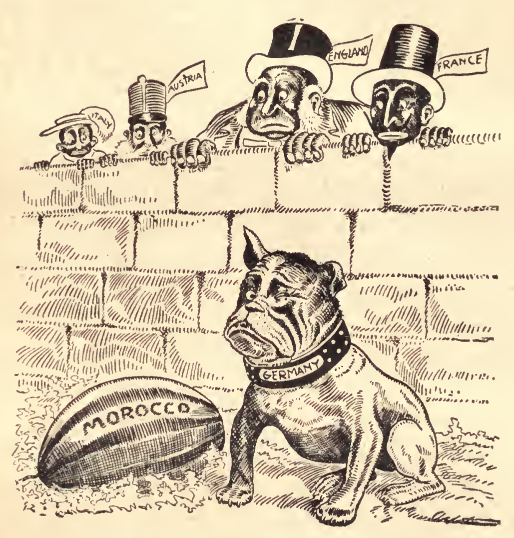
« Je suis profondément touché et ému de l'honneur que l'on me fait en m'attribuant le prix Nobel pour la paix. Rien ne pouvait avoir pour moi une plus haute valeur, et je souhaite qu'il soit en mon pouvoir d'exprimer ma reconnaissance dans toute son intensité. Je vous remercie en mon nom et au nom des Etats-Unis ; car si j'ai pu accomplir ce que j'ai fait, c'est uniquement comme représentant de la nation dont je suis actuellement le président.

« Après mûre réflexion, je suis arrivé à cette conviction que le meilleur emploi à faire de cette somme sera de l'affecter à la création d'un comité permanent de conciliation entre les patrons et les ouvriers, qui siègerait à Washington. Il aura pour tâche de travailler à établir des relations meilleures et plus égalitaires entre mes compatriotes que leur profession attache, soit comme capitalistes, soit comme salariés, à des exploitations industrielles ou agricoles.

« Cet emploi sera conforme à l'intention du fondateur de ce prix, car, dans la vie moderne, il est tout aussi

important de travailler à faire régner une paix honorable garantissant le respect des lois réciproques dans le monde de l'industrie qu'entre les diverses nations.

« Je vous assure encore une fois de mon éternelle reconnaissance. »



H. T. Webster (*Chicago Record-Herald*).

L'Italie, l'Autriche, l'Angleterre et la France voient, par dessus la palissade, que l'Allemagne veille soigneusement le melon (le Maroc).

Le Président du Storthing a déclaré ensuite que les paroles du président Roosevelt et l'emploi qu'il songeait à faire du prix Nobel seraient approuvés par le monde entier, car la paix, soit entre les peuples, soit entre les classes, soit entre des individus isolés, est également une chose vraiment des plus importantes.

L'attribution du prix Nobel au Président est la récom-

pense justifiée d'une activité politique qu'on peut dès maintenant juger à ses résultats.

D'autre part, par son affectation, M. Roosevelt se montre de nouveau comme l'un des grands bienfaiteurs de l'humanité.

L'Amérique ne sera pas seule à se réjouir de l'honneur qui échoit à son premier magistrat. Le président Roosevelt a accompli une œuvre bonne, qui ne se limite pas aux frontières des Etats-Unis. Le titre que l'opinion publique retiendra surtout, c'est son heureuse intervention à l'issue de la guerre russo-japonaise. Seul, le gouvernement des Etats-Unis pouvait prendre l'initiative d'une intervention médiatrice. Mais, même aux Américains il fallait un certain courage pour entrer officiellement en scène. Le rôle des médiateurs n'est pas très agréable sur le terrain diplomatique. Ils risquent d'être mal reçus des deux côtés. M. Roosevelt eut le double mérite d'abord de ne pas se laisser arrêter par la crainte d'un insuccès et ensuite de bien dire ce qu'il fallait justement dire au moment où il était réellement nécessaire de le dire.



L'ARMÉE ET LA MARINE

Sommaire. — L'Armée en Amérique. — On voit si peu de soldats. — Pas de recrutement. — Appel de volontaires. — Au moment de la guerre avec l'Espagne. — Discipline naturelle. — La fantaisie tolérée. — Sous le large chapeau de feutre. — L'infanterie. — Infériorité. — Cavalerie de parade. — Belle artillerie. — Les canons. — Les généraux. — Les chefs. — Visites en Europe. — Réorganisation prochaine. — Améliorations. — La Marine. — L'Angleterre détrônée. — Le nerf de la guerre. — L'argent. — 4 milliards pour l'armée. — Juste chauvinisme. — Le métier militaire. — « Chacun à sa place ». — Un exemple curieux. — L'amiral Dewey. — Le vainqueur des Espagnols. — L'Idole. — A New-York. — Réception triomphale. — Comme un général romain victorieux. — Les honneurs. — « Lo, the conquering Hero comes ». — Jamais tant de gloire. — La maison offerte. — « Haro ! ». — Un revirement. — Soldat il est, soldat il doit rester. — Les développements de la marine américaine. — L'appréciation du Président Roosevelt.

On voit si peu de soldats aux Etats-Unis qu'on se demande s'il existe bien une armée !

Il n'y a pas de recrutement mais un appel continuel de volontaires. Au moment de la guerre avec l'Espagne, chacun s'enrôla au premier signal, depuis le businessman jusqu'au plus simple des ouvriers.

La discipline est paternelle ; les soldats jouissent d'une

grande liberté ; bien payés et bien nourris, ils ne sont pas astreints aux exigences d'un règlement de fer ; la fantaisie est tolérée et le soldat sous le large chapeau de feutre a vraiment un air très martial (1).

L'*infanterie* est peut-être la partie de l'armée qui aurait une infériorité marquée. On le conçoit aisément ; les Américains n'ont pas à craindre un débarquement ni une guerre intérieure.

Les officiers ne semblent pas pratiquer la théorie européenne : « le meilleur général est celui qui sait épargner ses hommes et faire le plus de mal possible à l'ennemi. » Les soldats américains sont valeureux, braves jusqu'à la témérité (on marche toujours de l'avant) ; ils vont à la guerre comme ils vont aux affaires (2).

Le gouvernement américain a envoyé des généraux visiter les écoles militaires de la vieille Europe ; avant peu, paraît-il, il y aura une réorganisation de l'armée qui causera bien des surprises. Il y a certainement des réformes à faire, car dans les escarmouches aux Philippines, les Américains perdaient toujours beaucoup d'hommes.

La *cavalerie* est plutôt de parade ; en revanche, l'ar-

(1) Il n'y a qu'un seul régiment de nègres aux Etats-Unis.

(2) On *tire* la *carotte*, comme on dit vulgairement, aussi bien dans l'armée américaine que dans l'armée française. — Un matelot avait obtenu une permission de quelques jours pour assister aux funérailles de sa grand'mère — la grand'mère n'était pas morte et n'avait pas envie de mourir. Le brave matelot écrivit à ses chefs la lettre suivante qui a été publiée dans tous les journaux : — « J'ai l'honneur de vous informer avec le plus grand plaisir que ma grand'mère et tout le reste de la famille sont en excellente santé. Toutefois, j'ai trop d'argent dans ma poche pour consciencieusement retourner au navire. Par cette raison, je vous demande respectueusement une prolongation de mon congé, 10 jours ; j'espère que vous prendrez en considération toutes les circonstances que je vous ai décrites. »

La requête fut promptement accordée.

tillerie est parfaitement montée, bien équipée et munie de puissants et bons canons.

La flotte américaine est maintenant de première classe ; encore quelques années et le renom de la marine anglaise — la plus forte du monde — ne sera plus qu'un mythe !

Le nerf de la guerre, on le sait, c'est l'argent ; or, les Américains en ont beaucoup et n'ont point besoin de faire des dettes pour supporter les charges d'une grande troupe et ils auront toujours des hommes exercés et en même temps très forts, très habiles tireurs.

A l'heure actuelle, l'Etat dépense 4 milliards de francs pour son armée, soit près du double consacré au même objet dans n'importe quelle grande puissance de l'Europe.

L'Américain aime son armée ; toutefois, son chauvinisme ne va pas jusqu'à l'exaltation ; il récompense généreusement les actions d'éclat, mais le soldat ne compte pour ainsi dire pas dans sa vie ; un businessman est toujours préféré à un officier ou à un politicien (1).

Le métier militaire comporte ses devoirs comme toute autre profession, mais « chacun à sa place », telle est la devise du peuple américain.

L'amiral Dewey en a fait la cruelle expérience. Elle est d'ailleurs à mentionner comme exemple, car elle est caractéristique.

Dewey était l'idole ; quand il revint à New-York, après ses si beaux et si heureux succès contre les Espagnols, il fut reçu au milieu des splendeurs absolument comme

(1) Dans le rapport du secrétaire d'état à la guerre, on note que sur 90.000 hommes qui demandèrent à s'engager dans l'armée, 24.683 seulement furent acceptés. — Les journaux ont fait de nombreux commentaires. La plupart des refusés étaient des hommes inférieurs et cette infériorité dans la majorité des cas était due à la négligence dès l'enfance par les parents. Et les journaux demandent s'il n'y aurait pas lieu de surveiller une certaine classe du peuple afin de régénérer physiquement la race.

devait l'être jadis un conquérant romain dans la capitale latine.

Les honneurs des armées de terre et de mer lui furent rendus sans limites ; des délégations accoururent de presque toutes les villes des Etats-Unis, ainsi que les représentants des chambres de commerce même, pour lui former un magnifique cortège ; le stock-exchange fut fermé (honneur sans pareil) ; un arc de triomphe fut dressé sur la plus belle place de la grande cité ; les employés de l'Etat se cotisèrent pour lui offrir une maison et le refrain de *Lo, the conquering Hero comes* retentit dans toutes les rues : même, on peut dire, la personnalité du Président Mac Kinley disparut un instant ; ce n'était plus seulement de l'enthousiasme mais bien de la frénésie. Jamais, peut-être, un Américain ne connut tant de gloire !

Six mois après tout changea ! L'amiral Dewey donna à sa femme la maison qui lui avait été offerte par souscription nationale, puis, il eut malheureusement une vision de vanité, l'hydre de la politique qui gâte de si belles existences, qui enlaidit tant de physionomies le tenta ; alors la presse cria : « Haro ! » et d'un seul coup l'opinion publique tourna.

N'allez pas pour cela accuser le peuple américain d'inconstance ; gardez-vous-en bien ; vous seriez alors dans une grande erreur, car l'amiral restera toujours pour le peuple américain le brave et l'intrépide marin, le vainqueur heureux des Espagnols, le pays compte toujours sur lui à l'heure du danger, mais, soldat il est, soldat il doit rester !

La marine américaine s'est montrée de première force lors de la guerre hispano-américaine et nous avons indiqué plus haut qu'elle était devenue une puissance avec laquelle devra compter toutes les marines européennes.

On va faire, d'ailleurs, tout le possible pour doter la ma-

rine des Etats-Unis d'une puissante flotte de sous-marins ainsi que le montre, sous le titre *Les sous-marins américains*, un intéressant article du *Courrier des Etats-Unis* de New-York, article que nous reproduisons en entier à cause de son importance :

« On annonce de Washington que la commission des bateaux sous-marins vient de présenter, au secrétaire de la marine, son rapport préconisant certaines épreuves auxquelles doivent être soumis les sous-marins présentés au département de la marine.

« Les bateaux présentés devront se trouver à Narraganset-Bay le 18 février 1907 et les épreuves comprendront : des essais de vitesse, de résistance et d'habitabilité.

« Le problème de la navigation sous-marine est une des plus grosses préoccupations de toutes les puissances maritimes ; la France en a donné jusqu'ici la meilleure solution et il est intéressant de signaler les efforts faits par le gouvernement des Etats-Unis pour arriver à constituer une flottille sous-marine.

« Les essais de vitesse préconisés par le rapport de la commission comprennent : 1° des essais en surface ; 2° en immersion partielle, avec la tourelle de commandement au-dessus de l'eau ; 3° en plongée, la tourelle immergée à dix pieds de profondeur au moins et le périscope ne s'élevant pas à plus de trois pieds au-dessus de l'eau. Ces essais auront lieu sur une distance d'un mille.

« On tiendra compte en outre, dans ces essais, du temps nécessaire pour passer de la navigation en surface à l'immersion partielle et de celle-ci à la plongée, ainsi que du temps nécessaire pour passer d'une profondeur à une autre.

« Chaque sous-marin, dit le rapport en question, sera examiné en détail, avec ses machines et accessoires, tant au point de vue de la qualité du matériel que du fonc-

tionnement des appareils. La coque sera également soumise à une épreuve de résistance en immersion profonde. Les constructeurs pourront fixer la profondeur maximum pour leurs bateaux, mais aucun sous-marin ne sera accepté par le département de la marine s'il ne peut résister à la pression de l'eau à une profondeur de 200 pieds.

« Observons ici que cette profondeur de 200 pieds ne peut être, actuellement, impunément atteinte par un sous-marin. On vient précisément, en France, de procéder à des essais de résistance à une profondeur de 30 mètres. Ces expériences ont réussi, il est vrai, et le sous-marin *Souffleur*, servant à l'expérience, a victorieusement résisté à l'énorme pression de l'eau ; pourtant les ingénieurs n'ont pas osé laisser un homme à l'intérieur du bateau, et le *Souffleur* a été descendu à 30 mètres de fond avec un chien pour tout équipage. A plus forte raison devrait-on se montrer prudent, aux Etats-Unis, avec des sous-marins n'ayant pas fait leurs preuves, avant de les descendre à 200 pieds de profondeur. Ou bien le rapport officiel que nous avons sous les yeux contient une erreur matérielle, ou bien les ingénieurs américains se sont singulièrement exagéré la résistance que l'on peut actuellement donner aux sous-marins.

« Les expériences relatives à l'habitabilité porteront sur la quantité d'air respirable emmagasiné au moment de la plongée ; on calculera le volume d'air nécessaire pour vingt-quatre heures d'immersion et l'on tiendra compte de l'espace réservé à l'équipage dans l'agencement intérieur.

« Enfin, on procédera à des exercices de lancement de torpilles contre des cibles de trois cents pieds de long.

« Ces expériences seront certainement du plus haut intérêt. Mais il est à remarquer en outre que le gouvernement des Etats-Unis ne s'en remet pas à ses ingénieurs

seuls, du soin de procurer à la défense nationale une flottille sous-marine ; c'est à l'industrie privée qu'il fait appel, comptant profiter des bienfaits de la concurrence, en instituant une sorte de concours dont tous les avantages reviendront à la nation américaine. »

A propos de la marine nous devons aussi rappeler que la Chambre des Représentants à Washington, en votant le budget de la marine, avait autorisé la construction d'un grand cuirassé d'escadre qui doit être le plus puissant cuirassé du monde.

Dans ce vote de la Chambre des Représentants on est généralement disposé à voir, presque un premier pas dans la voie de la préparation à la lutte inévitable entre le Japon et les Etats-Unis pour la possession du Pacifique. Depuis que les Etats-Unis possèdent Hawaï, Guam et les Philippines dans le Pacifique, et qu'ils projettent de devenir les maîtres de la communication que le Canal de Panama établira entre les deux Océans, l'empire de la mer est devenu pour eux une nécessité vitale.

Ils ont fait, pour le conquérir, des sacrifices immenses. Les dépenses pour la marine de guerre ont augmenté, depuis 1895, de 55 millions de dollars ; en vingt ans on a dépensé près de 800 millions pour la flotte ; et si l'on ajoute à cette somme le coût des navires qui étaient en chantier en 1905, on arrive à un total d'un milliard de dollars.

Le tonnage des navires lancés en 1905 atteint 170.170 tonnes ; dans ce nombre sont compris des cuirassés comme le *Connecticut* et le *Louisiana*, de 16.000 tonnes chacun, ou comme le *Virginia*, le *Rhode-Island*, le *New-Jersey*, le *Georgia*, de 14.948 tonnes. Le tonnage des navires achetés pendant la même année était de 77.020 et on a mis en chantier 58.000 tonnes.

En 1898, les Etats-Unis ont mis en ligne contre l'Es-

pagne 4 cuirassés d'escadre ; d'après les programmes actuels, elle en aura 25 en 1908. Elle avait 13 croiseurs en 1898, elle en aura 23 en 1908.

Ces quelques chiffres montrent l'*effort fait par les Etats-Unis pour leur marine* ; quant à l'ardeur avec laquelle ils acceptent toutes les conséquences de leur politique, il suffit de se rappeler les discours si souvent cités du président Roosevelt pour en avoir l'idée. D'autre part, à Chicago, dans un grand discours politique prononcé dans une réunion publique, le président a montré qu'il était nécessaire que la marine des Etats-Unis fût forte.

« Nous voulons une marine puissante, a-t-il dit, non pas pour faire la guerre, mais parce qu'elle est la plus sûre garantie de la paix. Si nous avons cette marine, si nous continuons à la construire, nous pouvons être assurés qu'il y aura fort peu de chance pour que la nation ait des démêlés extérieurs, et nous pouvons être également assurés qu'aucune puissance étrangère ne nous cherchera jamais querelle à propos de la doctrine Monroe » (1).

(1) Dans un autre discours prononcé en mai 1906 le Président disait aussi ;

« Les événements de la guerre ont démontré que les Etats-Unis devaient avoir la prépondérance sur l'océan Pacifique. Nos intérêts commerciaux à travers le Pacifique et notre position géographique exigent qu'à l'avenir nous ayons le mot décisif à prononcer. Or, nous ne pouvons arriver pacifiquement à cela qu'en construisant une marine suffisante.

. . . .

« Sachez bien par-dessus tout, qu'en vous préparant suffisamment, vous prévenez toute nécessité d'avoir à vous battre. La plus sûre garantie de la paix est d'avoir une bonne marine. Je demande une bonne marine avant tout, parce que c'est le plus sûr moyen de maintenir la paix, et parce que, si la guerre vient quand même, il n'est pas d'Américain qui puisse se faire à l'idée que cette guerre puisse se terminer autrement que par un succès pour lui. Dans les combats de Matnille et de Santiago, en 1898, des navires tels que *l'Olympia* et

*
* *

En décembre 1909, M. Bonaparte, ministre de la marine des Etats-Unis, a déposé au Congrès des plans d'un cuirassé analogue à ceux du *Dreadnaught*, le grand cuirassé de la marine anglaise. Il aura les dimensions suivantes : longueur, 510 pieds ; largeur, 85 pieds ; tirant d'eau, 27 pieds ; déplacement, 20.000 tonnes ; capacité en charbon 2.300 tonnes ; vitesse et nœuds.

L'armement se composera de 10 pièces de 12 pouces et de 14 canons à tir rapide de 4 pouces, outre en certain nombre de petites mitrailleuses destinées à repousser les attaques des torpilleurs.

Le coût du navire est évalué à la jolie somme de six millions de dollars.

*
* *

Un récent opuscule, publié par M. le sénateur Palsifer, résume très éloquemment les progrès de la marine américaine dans ces vingt-trois dernières années, par le tableau de ses budgets.

Ceux-ci vont sans cesse en augmentant, et, en vingt-trois ans, ils ont atteint un chiffre respectable, un chiffre global de 5.200 millions, alors que, en 1883, le budget de la marine américaine ne dépassait guère 64 millions. Moyennant quoi, la flotte des Etats-Unis compte aujourd'hui 316 bâtiments, dont 270 sont prêts à entrer en service, et, parmi ces derniers, figurent 27 cuirassés de

l'Orégon, qui ont pris leurs noms sur cette côte du nord-ouest et qui ont été construits sur le Pacifique, ont rempli leur rôle. De quoi dépendait le sort de ces combats ? Qu'a-t-on fait sur le moment même ? Tout avait été préparé. Les navires qui ont gagné les batailles de Manille et de Santiago avaient été construits depuis plusieurs années, alors que l'on ne songeait aucunement à une guerre avec l'Espagne. »

première classe, sans compter toute une flotte encore sur chantier, mais dont l'achèvement est poussé avec la plus grande activité.

*
* *

Nous venons de parler de l'état actuel de l'armée américaine, disons maintenant quelques mots des annales militaires des Etats-Unis. Avant la guerre avec l'Espagne, cette grande nation n'avait eu l'occasion de former son armée et sa marine que dans deux grandes prises d'armes. D'abord de 1766 à 1787, pendant la *guerre* dite de l'*Indépendance*; ensuite, de 1861 à 1867, pendant la *guerre* dite de *Sécession*, c'est-à-dire de Séparation. C'est surtout pendant cette dernière guerre que l'armée américaine prit la consistance et la solidité des vieilles troupes de l'Europe. Des officiers improvisés devinrent rapidement d'excellents généraux. D'autre part, sous le nom de *Détectives* (un mot qui a pris par la suite une bien autre signification), les Américains eurent un service d'*éclaireurs* de tout premier ordre.

Le 3 septembre 1783, l'Indépendance des Etats-Unis avait été solennellement reconnue par la France, mais ce ne fut qu'en 1787 que cessèrent réellement les hostilités avec l'Angleterre.

Les légions américaines furent alors licenciées, le président des Etats-Unis, Washington, ne conserva alors que quelques troupes régulières. Ces troupes défendirent le pays lors de l'invasion anglaise de 1814 et; en 1815, elles châtièrent les pirates barbaresques.

Huit ans plus tard, en 1823, la fameuse *doctrine de Monroë* fut proclamée. Elle portait que toute tentative d'une nation européenne pour étendre sa domination sur

une portion quelconque de l'Amérique « serait considérée comme dangereuse pour la sécurité des Etats-Unis. »

L'annexion du Texas par l'Amérique fut la cause d'une guerre avec le Mexique. Zachary Taylor, général américain, fut vainqueur presque partout en 1846.

En 1847, son collègue, le général Scott, prit Véra-Cruz et fit son entrée à Mexico. Les Américains avaient reformé un Etat-major.

On sait comment se produisit la guerre de Sécession. Les républicains des Etats-Unis du Nord voulaient l'abolition de l'*Esclavage des Nègres* tandis que les démocrates des Etats du Sud voulaient le maintien de cet esclavage.

Le 4 février 1861, onze Etats du Sud se séparèrent du gouvernement de Washington, présidé par Abraham Lincoln, et ils élurent comme président Jefferson Davis.

Le 21 juillet de la même année, à Bull-Run, le général sudiste Beauregard battit les troupes de l'Union.

La peur et la stupeur régnaient déjà à Washington mais l'inébranlable Abraham Lincoln releva tous les courages et fit appel à l'énergie des populations des Etats du Nord. Des volontaires se présentèrent et on prit pour officiers les élèves des Ecoles militaires. Avec une rapidité extraordinaire, des mesures furent organisées, un millier de soldats furent rassemblés dans les Etats du Nord et on mit le blocus sur les bords du Sud.

C'est alors qu'apparut le général Mac-Clellan, qui, par une habile stratégie, parvint à battre les troupes de Beauregard. Mac-Clellan fut alors nommé général en chef des troupes du Nord et il s'empressa de marcher contre le séparatiste général Lee, mais ce dernier fut vainqueur à Antetiam Creck en septembre 1862. Mais, malgré cette victoire, les troupes sudistes épuisées furent obligées de se retirer.

L'année suivante fut terrible pour les troupes du Sud, malgré l'appui donné par l'Angleterre.

Le général sudiste Burnside fut battu à Frederickburg.

Un autre général séparatiste, le célèbre Jackson, surnommé le *Mur de René,* fut tué le 4 mai 1863 à Chancellorsville.

Le général Ulysses Grant, devait, d'autre part, forcer les confédérés à évacuer le Maryland et la Pensylvanie. Un mouvement tournant, très habile, opéré par les généraux fédérés Sherman et Grant, repoussa le général séparatiste Lee.

Enfin, après une bataille qui devait durer trois longues journées, Sherman s'empara d'Atlanta et la flotte sudiste fut détruite devant Mobile.

En 1865, le 4 avril, le président Lincoln entrait dans la capitale des Etats révoltés, Richmond, que Lee avait dû abandonner la veille.

Le 6 septembre 1867, la guerre était terminée, les nègres étaient déclarés libres et électeurs et un pardon général était accordé au Sud par le Nord.

Cette terrible guerre avait improvisé par milliers de bons officiers ; en quelques mois, d'excellents généraux s'étaient formés et ils avaient montré de précieuses qualités militaires qui furent admirées par les connaisseurs de la vieille Europe.

Le général Grant avait été nommé Président. Depuis lors, les troupes américaines n'eurent jusqu'à l'époque de la guerre avec l'Espagne, qu'à se contenter de repousser les Indiens. La guerre récente devait être tout à l'honneur de l'armée des Etats-Unis et montrer de nouveau sa valeur.

*
* *

Les pouvoirs publics protègent et honorent l'armée

tant qu'ils peuvent. C'est ainsi qu'en 1906, l'entrée d'un bal public de Newport ayant été refusé à un soldat parce que son uniforme était considéré comme humiliant, le militaire a assigné en justice les auteurs responsables de ce singulier avis ; il demanda cinq cents dollars de dommages intérêts.

Le président Roosevelt, avisé du fait, a écrit au soldat molesté la lettre suivante : « Il est du devoir de tout bon citoyen de veiller à ce que l'on respecte l'uniforme de l'armée et de la marine, qu'il soit porté par un officier ou un simple soldat. *Cet uniforme est un symbole d'honneur qui doit être honoré*, et je ne puis qu'exprimer mon mépris pour ceux qui lui manquent de respect ! »

M. Roosevelt a joint à cette lettre cent dollars pour aider le plaignant à faire triompher sa cause.

Une affaire à peu près identique est arrivée le 17 octobre dernier à un quartier-maître de la marine de guerre qui, arrivé à Connellsville (Pensylvanie) descendait dans un des principaux hôtels de cette ville où on lui louait une chambre sans difficulté. Mais il n'en fut pas de même lorsqu'il voulut pénétrer dans la salle à manger de l'hôtel, où on lui annonça qu'il ne pourrait y prendre ses repas qu'avec des vêtements civils et non avec l'uniforme d'un marin.

Le quartier-maître a aussitôt quitté l'hôtel en jurant qu'il ferait payer cher cette insulte à l'uniforme de la marine américaine. Il a écrit au département de la marine pour se plaindre du traitement si peu convenable qui lui avait été infligé.

Le capitaine de frégate Harlow, attaché au département de la marine, au reçu de la lettre déclara :

« Cette affaire est très grave et a soulevé l'indignation de tout le département de la marine. Si nos marins ne peuvent pas obtenir un lit et s'asseoir à la table d'un

hôtel parce qu'ils sont revêtus de l'uniforme de « l'Uncle Sam », je peux moi-même aussi bien faire mes paquets et me retirer chez moi ainsi que tous ceux qui portent cet uniforme. »

Ayant appris cette protestation de M. Harlow, le propriétaire de l'hôtel où s'était produit l'incident avait envoyé des excuses au secrétaire Bonaparte, ajoutant que l'employé qui avait insulté le quartier-maître avait été renvoyé. En conséquence, vu cette punition du coupable, le secrétaire Bonaparte a décidé que cet incident n'aurait pas de suites.

LES NOTES DE CARNETS

Sommaire. — Pages consacrées à des notes. — Carnets de journalistes. — Notes de reportage. — Côté anecdotique. — Faits curieux et intéressants à connaître. — Au jour le jour. — Notes sincères. — Choses vécues. — Les mœurs nouvelles. — Les propos. — Les faits du jour. — Notes prises dans les annonces. — L'histoire du canapé et de la vieille demoiselle. — L'esprit américain. — Amusante drôlerie. — Une vaste blague. — Le maire facétieux. — Les grands chapeaux à l'église. — Comment le Président Roosevelt parle du travail. — Le faux-col du nègre est blanc. — Sa chemise est sale. — Les gants. — Le truc pour faire payer les impôts. — Mark Twain. — L'américain cherchant son grand-père. — La sollicitude d'un conducteur de tramway. — Le voyageur ivre qui dort. — Une histoire amusante de Twain. — Singulier avis. — Le plus laid de la compagnie. — Sa colère. — Où est le policeman ? — « Quelle est la valeur de votre père ». — Une définition de l'Américain. — Un Américain à Paris. — Dans les annonces. — Un mariage psychologique. — Les annonces des Banques. — Pour attirer la clientèle. — Il faut apprendre les langues. — A qui sert Chicago ? — Quelques notes. — L'industrie des « Chercheurs ». — La vie est chère ! — Emma Calvé et Carmen. — Esprit pratique. — Dans les musées. — La dompteuse. — Les messieurs qui jouent aux cartes au théâtre !

*
* *

On trouvera ici quelques pages consacrées à des notes. Ce sont celles de nos carnets de journalistes sur lesquels

nous avons consigné chaque jour, à tout moment, les choses qui nous frappaient, les idées qui nous venaient, les affaires curieuses que nous lisions, les faits intéressants. Ce sont des notes de reporters qui peuvent avoir leur utilité par leur sincérité, par le côté anecdotique, et jeter un jour curieux sur certains faits, sur des mœurs nouvelle



F. Morgan (*Philadelphia Inquirer*).
Les oreilles de Guillaume d'Allemagne bourdonnent encore du bruit de « guerre », mais mère Europe refuse d'être effrayée.
(A propos du Maroc).

et être ainsi bonnes à consulter pour ceux qu'intéressent les choses d'Amérique.

*
* *

Trouvé dans un journal comique, aux annonces : — « Une vieille demoiselle désire vendre un canapé neuf — consentirait à perdre quelque chose dessus. » — C'est peut-être un peu shocking !

*
* *

Si Henri IV revenait dans ce monde, il voudrait être américain. Chaque dimanche, c'est presque de tradition de manger du poulet et en hiver la dinde est le mets recherché de toute famille Yankee.

*
* *

Horrible jeu de mots d'un Français à qui on demandait son opinion sur les maisons américaines. — « Oh! dit-il, ce sont des maisons à *fréquenter* (à fréquent thé). »

*
* *

Si ce XIXe siècle a été celui du mécanisme, l'Amérique peut revendiquer la première place.

*
* *

Un journal, *The Mc Keesport News* a reçu pour ses annonces la note suivante : — On demande une femme, belle épouse. — Adresse F. H. Fenton. Bridge. Pa. —

Croyant à une plaisanterie, l'administration du journal fit écrire à l'adresse pour s'assurer si l'annonce était réelle. Le journal a reçu la réponse suivante :

« L'annonce est authentique — insérez-là, et acceptez les remerciements de votre respectueux

« F. H. FENTON .»

*
* *

Sur la compagnie des chemins de fer de Pensylvanie, il y a deux lignes montantes et deux lignes descendantes ;

deux servent seulement aux marchandises et les deux autres aux voyageurs. — Le service des voyageurs n'est jamais retardé par le service des marchandises.



Maybell (*Brooklyn Eagle*).

Si des rustres et des Compagnies avares obligent les femmes à rester debout, suspendues à la lanière dans les tramways, ce projet, s'il est adopté, aura l'avantage de protéger les robes des « ladies ».

« Wipe your feet » — Essuyez vos pieds.

(Dans les tramways les places ne sont pas limitées. On s'y enfourne jusqu'au moment où tout est plein. Les plates-formes sont bondées. A l'arrière est suspendue une grappe humaine).

*
* *

Les Américains sont furieux, qu'on dise *vol à l'américaine.*

*
* *

Un Jury condamne un nommé P. à payer 6 sous 1/2 à un nommé A... qui l'avait trompé avec sa femme. Le jury prit en considération que le trompé pas content avait administré une raclée formidable à son rival.

*
* *

Le Français mange par plaisir, l'Américain par nécessité.

*
* *

Lu dans des annonces de divers journaux :

Perdu. — Pour perte d'appétit prenez tel biscuit, etc...

Trouvé. — Sur chaque lèvre, tel biscuit...

Au « Lost » on trouve toujours la demoiselle qui a perdu sa jumelle et qui donne son adresse.

On demande. — Des mères qui connaissent notre médicament, etc...

Personnel. — Etes-vous inquiet sur votre avenir — l'amour — le mariage — l'argent — les affaires, les occupations — les jours chanceux — etc... ? Envoyez 10 sous, la date de naissance, votre sexe et un timbre pour prospectus.

*
* *

Un fermier du Missouri ayant vu dans un journal un avertissement qui disait qu'on pouvait se procurer pour 2 dollars le moyen d'échapper au feu, envoya l'argent et reçut une bible par le courrier suivant.

*
* *

Un curieux procès. — Un laitier avait été condamné à 50 francs d'amende pour avoir vendu du lait falsifié. Il en rappelle et le juge lui fit restituer les 50 francs et les frais du procès parce qu'il n'habitait pas dans le comté ou le lait avait été vendu.

*
* *

On apprend le piano comme on apprend à lire. Dans les plus petites familles où il y a une fille, il y a un piano, hélas! trop souvent instrument de torture. Les ventes à crédit pour les pianos sont en faveur et il est très facile de s'en procurer.

*
* *

Jamais l'esprit américain ne perd ses droits.

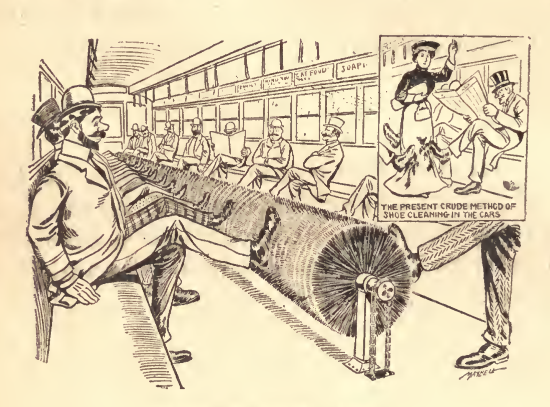
Une lady abandonnée de son mari rend visite à une de ses amies dans une autre ville. Elle y rencontre un monsieur qui lui est présenté. « Je suis enchanté, lui dit ce dernier, de faire votre connaissance, Madame, mais je crois avoir eu le plaisir de rencontrer votre mari il y a quelques jours ». — « Vraiment, répondit la dame, vous avez de la chance; car, pour moi, il y a quinze ans au moins que je ne l'ai pas vu ».

*
* *

Une amusante drôlerie :

Les journaux ont publié cette note : « Miss Gertrude Andrevos, qui va diriger le *Fulton Street Théâtre*, anciennement le *Criteria* de Brooklyn, a déclaré : « Nous aurons

une chambre réservée aux enfants, équipée avec des nourrices et des joujoux afin que les mères puissent apporter leurs bébés aux matinées. La mère donnera son bébé contre un ticket et à la fin du spectacle elle l'échangera contre sa progéniture ! »



Maybell (*Brooklyn Eagle*),

Autre idée du caricaturiste.

Ne pourrait-on cirer ses chaussures pendant le trajet ? Et ainsi épargner la robe des voyageuses.

*
* *

Le *boycottage de la littérature* française en Amérique est une vaste blague,

*
* *

Le système Bertillon est appliqué par la police de toute l'Amérique et porte son nom. En certains endroits il a été décidé que pour les étrangers ne sachant pas signer, qu'à la place d'un X comme signature, on leur ferait

appliquer le pouce droit sur un tampon humide, puis sur le papier en guise de reçu.

*
* *

Le *Chicago Record Herald* dit que M. Andrew Carnegie a pensé que beaucoup de ceux qui vivent actuellement verraient l'Angleterre, les Etats-Unis et le Canada sous un seul et même gouvernement. Le journal ajoute : « Il n'a pas mentionné le nom de son candidat comme président des contrées unies ».

*
* *

A Marion (Ohio), le maire Hathaway ayant appris qu'un fermier W. B. était ivre le dimanche et vu ainsi à travers les rues, l'appela au téléphone. Le fermier répondit qu'il était trop occupé pour quitter sa ferme, mais plaida « coupable ». Alors le maire le condamna à 8 dollars d'amende par le téléphone. B. déclara qu'il enverrait le montant de l'amende par la poste.

*
* *

Parce qu'elles pensèrent que de porter de grands chapeaux empêchant de voir la chaire poulait être la cause que les hommes ne venaient plus à l'église, les femmes de la « First Church of God » de Findlay'O ont adopté une résolution abolissant les chapeaux et les toques pendant le service divin. Elles disaient que les hommes ne venaient plus à l'église, excepté le prédicateur et le concierge !

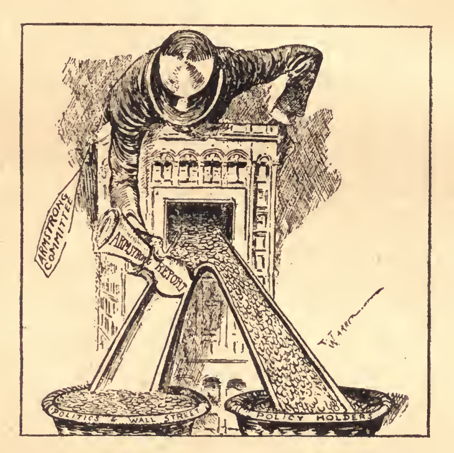
*
* *

Mentionnant la banqueroute d'un entrepreneur de

Pompes funèbres, un reporter mit en tête : « On ne meurt pas assez vite, c'est la raison pour laquelle N. R. R... a fait faillite. »

*
* *

Le président Roosevelt a parlé d'une manière supérieure du travail : « Nous tenons le travail, a-t-il dit, non pour



Warren (*Boston Heraid*).

A propos des scandales des Compagnies d'assurances.

Enfin ! l'argent, grâce au Comité chargé de faire l'enquête, va tomber dans la poche des « porteurs de police », au lieu d'aller dans celle des politiciens et des boursicotiers.

une malédiction, mais pour une bénédiction et nous regardons l'oisif avec une pitié méprisante. Il n'est pas désirable de nous voir travailler tous de la même manière ou aux mêmes choses. Chaque homme doit choisir, autant que les conditions le lui permettent, le sentier où l'appellent ses propres facultés et ses inclinations. Mais s'il est homme

il doit, de façon ou d'autre, faire œuvre d'homme. Il ne nous est pas donné à tous de réussir, mais il nous est donné à tous de lutter visiblement pour mériter le succès.

*
* *

Les lettres recommandées paient un supplément de huit cents (0,40 centimes), mais le destinataire, en plus de la signature qu'il met sur le livret du facteur, signe une carte qui revient à l'expéditeur qui sait ainsi quand sa missive a été délivrée. Excepté toutefois pour les lettres venant de l'étranger.

*
* *

Le faux-col du nègre est brillant mais sa chemise est sale. — Ses souliers sont éculés mais vernis. — Ses dents sont d'une bancheur éclatante mais ses mains ne sont pas propres. — Sa toilette est voyante.

*
* *

Pour payer les impôts on a jusqu'à une certaine date. Peu après, le nom des délinquants est publié dans les journaux ; c'est ce qui fait que, lorsque le receveur des impôts annonce qu'il va publier sa liste, la foule des retardataires s'élance chez lui pour éviter les frais d'annonces qui resteraient à leur charge et surtout pour empêcher aussi la notoriété.

*
* *

Les Américains ne portent de gants qu'en hiver, jamais en été ; rarement dans les réceptions, même officielles.

Pas davantage au théâtre. Au bal, l'Américain protège la robe de la danseuse par un large mouchoir blanc, brodé, qu'il applique entre la main gauche et le dos de la danseuse.



*
* *

Gare à l'auteur qui touche à l'Amérique. Mark Twain est là, vaillant, plein de feu, sarcastique, humoristique ; il répond en termes amusants et rieurs bien que très acerbes et mordants. Paul Bourget, dans *Outre-mer*, avait dit qu'aussitôt qu'un Américain devenait riche, il cherchait qui était son grand-père, voulant dire par là qu'il avait soif de dénicher un noble ancêtre. Mark Twain feignit de ne pas comprendre et il répondit (toute l'Amérique

en a ri) : « Il est peut-être vrai que l'Américain cherche qui était son grand-père, mais le Français cherche surtout qui était son père ! »...

*
* *

Il ne suffit pas d'être millionnaire pour être respecté ; il faut du talent, de l'intelligence, et l'hommage rendu



Maybell (*Brooklyn Eagle*).

Le chien — cette bonne bête qui lèche la main qui le frappe — ici représentant l'assuré, trouve l'armoire aux profits... vide, tous les bénéfices ont été enlevés par une bande de politiciens et de grafters.

au millionnaire est à son savoir, à son habileté et non pas à ce qu'il possède.

*
* *

Venons d'être témoins de la sollicitude d'un conducteur de tramways. Passé minuit, un monsieur très correcte-

ment habillé mais ivre monta dans le tramway. Il s'endormit. Le conducteur essaya de le réveiller, mais ce fut en vain. Alors il fouilla dans la poche du voyageur, trouva une enveloppe avec son adresse, prit le prix de sa place et le laissa cuver son vin. Arrivé à destination, il porta le voyageur dehors et ding-ding, le car s'enfuit.

Ordinairement, les ivrognes ne sont pas admis.

*
* *

Entendu une histoire amusante de Twain. Etant jeune, un de ses camarades avait commis un méfait quelconque. Comme le coupable ne se faisait pas connaître et que ses camarades ne voulaient pas le dénoncer, le père promit un dollar et une correction au coupable. Mark Twain, alléché par l'appât du dollar, déclara être le coupable ; il reçut le dollar et la correction. « Ce fut mon premier argent gagné, dit-il, mais ce fut pas précisément avec ma tête ! »

*
* *

Dans les annonces d'un journal, se trouvait l'avis suivant :

Avis. — « On désire pour louer une maison, un voleur ; on en préférerait un qui aurait servi dans une prison de l'Etat. Honnête homme inutile de se présenter... Cephas Roberts ». Roberts avait loué une de ses maisons à un homme qui disparut sans payer son loyer. Alors le propriétaire Roberts déclara : « Je vais voir si un voleur est réellement aussi mauvais qu'une personne qui a la réputation d'être honnête. » D'où l'annonce. Il reçut quantité de demandes, plus d'un cent. L'un des solliciteurs même le visita : « Je crois que je suis votre homme,

lui dit-il, j'ai servi 3 ans dans une prison d'Etat et chaque prison de cet Etat est comme un « home » pour moi. » Mais Roberts le refusa parce qu'il n'avait pas un



C. L. Bartholomew (*Minneapolis Journal*).

Toujours à propos du scandale des Compagnies d'assurances sur la vie.

Le gros policeman, le Congrès, dit au petit sergot de chaque Etat : « Attrapez-le ; ça n'est pas de mon ressort ! »

Les caricaturistes représentent toujours les trusts en de grotesques, immenses « gentlemen ». — Ici « Life Insurance », est le trust des Compagnies d'assurances sur la vie.

sou pour payer son premier mois. — Il engagea alors un nommé Jacobs ; ce n'était pas un voleur, mais il avait la réputation d'être un méchant homme. — Bientôt, la ferme brûla, puis cinq bâtiments brûlèrent ; il offrit 1.500 dollars de récompense mais jamais il n'obtint aucun

renseignement. On suppose que ces pertes ont été causées par des individus de cette basse classe à laquelle il avait fait cette curieuse offre.

*
* *

A Kokomo, dans un « Social », on vota pour savoir qui était le plus laid de la compagnie.

Et comme on présentait une magnifique coupe en argent à celui qui avait obtenu la majorité, il la lança à la tête de celui qui la lui offrait et lui cassa trois dents.

On s'amuse comme on peut !

*
* *

Quand on veut un policeman, on ne le trouve point, mais si l'on s'approche des cabarets, on a 95 chances sur 100 d'en apercevoir. Ils sont toujours à l'affût d'un verre de bière ou de whiskey.

*
* *

Dans un pensionnat de Demoiselles, pensionnat fréquenté par des enfants de familles riches, nous avons entendu une fillette — de 15 ans — demander à une nouvelle arrivée : « Quelle est la valeur de votre père ? » — ce qui voulait dire : « Combien d'argent a votre père ».

Malheur à la jeune fille pauvre qui entre dans une pareille pension. Il se forme des clans comme en France entre aristocrates et bourgeoises.

*
* *

Entendu cette définition de l'Américain : un homme

qui a l'art de gagner de l'argent en Amérique et de le dépenser en Europe.

*
* *

Pour l'Américain, le Français est toujours un être excité. L'un d'eux, ne parlant pas le français et qui se



Mc Cutcheon (*Chicago Tribune*).

Avec les millions des trois grandes Compagnies d'assurances, maintenant sous clé et bien gardés, le spéculateur dans « Wall Street », devient enragé. L'argent est rare ; il déclare qu'il lui en faut. même s'il le doit payer.

trouvait à Paris sur le boulevard, voit deux « Frenchmen » parlant, gesticulant. Il s'arrête, déjà heureux en pensant qu'il allait assister à un pugilat en règle. Il fut tout surpris — il nous l'a raconté — de voir les deux Français se serrer la main et se quitter en se disant « au revoir ».

*
* *

Voici un jugement étrange. A Norfolk v. a., après un procès qui dura plusieurs semaines au sujet du meurtre de Brantley Cartes, George Bell était condamné à 7 ans d'emprisonnement. Thomas Bell, son frère, poursuivi comme lui, n'était condamné qu'à 15 *minutes* (un quart d'heure !) de prison et à payer 125 francs et les frais !

Comprenne qui pourra !

*
* *

En Amérique, c'est la vie à toute vitesse, « en express » qui s'impose partout. Tout est une affaire de mode et non de goût.

*
* *

Lu dans les annonces de journaux : — Un « businessman » d'un âge moyen — fortune 90.000 dollars — recherche pour tout de suite une pauvre mais fidèle épouse.

(Suit l'adresse...)

*
* *

— Une jolie et belle Américaine — fortune 85.000 dollars — se marierait immédiatement avec un bon mari et l'assisterait financièrement.

Belle... Chicago.



« Day and night Bank » de New-York. Vue extérieure.

*
* *

— Si vous avez une idée, écrivez ou bien venez ; spécial accommodement pour les honoraires.

(Adresse...)

*
* *

A Colorado Springs, le Rév. Mc Riddell, pasteur des Baptistes, fit récemment un sermon sur l'amour et le mariage. Quand il l'eut fini, il demanda deux jeunes filles près de lui ; deux se présentèrent et alors il annonça son intention de faire un « mariage psychologique ». A l'instant, il alla au milieu de l'assistance, choisit deux jeunes gens et déclara que tous étaient constitutionnellement faits l'un pour l'autre et, au milieu d'un grand silence, il dit : « En vertu de l'autorité qui m'est donnée comme exposant et professant les lois psychologiques de l'Union, je prononce unis ces couples d'hommes et de femmes. » Ce fut tout. Les parents furent confondus, car ces jeunes gens étaient complètement étrangers les uns aux autres.

*
* *

Les Banques font beaucoup d'annonces pour s'attirer une forte et bonne clientèle.

Voici un exemple :

« — Supposez que vous tombiez malade demain, ou que, par suite d'un accident, vous tombiez malade aujourd'hui, — avez-vous un compte à la Banque ? Vous voyez l'intérêt qu'il y aurait pour vous d'en commencer un tout de suite. Un simple dollar est d'ailleurs suffisant pour commencer. Soyez donc prudent et versez chaque semaine

quelque chose à la « Bank »... qui vous donnera 4 % d'intérêt.

*
* *

Il n'y a pas longtemps, le *Pittsburg Leader* constatait avec peine que les meurtres commis par des femmes dans les Etats de l'Est, fournissaient un problème difficile à élucider aux juristes, aux légistes, aux éducateurs et



Les Trust (pétrole-charbon-viande-glace, etc.) empoignant *Oncle Sam* à la gorge.

autres, en un mot à tous ceux qui s'intéressent aux questions criminelles. Durant les trois dernières années, plus d'une douzaine de femmes ont été jugées par les « courts » à moins de 100 milles de New-York.

*
* *

On recommande aux jeunes gens d'apprendre les langues — mais savoir plusieurs langues et n'avoir pas de métier, cela conduit souvent en Amérique aux emplois de garçon d'hôtel, de restaurant ou de guide.

Un Américain, désirant voyager en Europe, pensa qu'il

lui serait utile, puisqu'il ne connaissait que l'anglais, de prendre un valet qui, à côté de l'anglais, pourrait s'exprimer en français et en allemand. Il fit mettre une simple annonce dans le *New-York Herald* et il reçut plus de cents lettres. Non seulement la plupart des aspirants donnaient des références splendides de noms très connus, mais parlaient le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol ; d'autres possédaient en outre le chinois, l'arabe, le suédois, le norwégien, etc. Une enquête discrète faite sur la plupart d'entre eux, démontra qu'ils étaient tous dans une affreuse misère ou à peu près.

*
* *

Un écrivain français, volontiers enclin à observer « la poésie anglo-saxonne de la Force et de la Volonté », M. André Chevrillon, nous dit en son étude sur les *Etats-Unis et la vie américaine :*

« A quoi sert Chicago (1) ?... Chicago sert à transformer de la viande vivante en viande de conserve et de boucherie. A Chicago, dit énergiquement M. de Rousiers, quand la viande va, tout va... Si votre cœur est solide,

(1) Chicago est peut-être la plus remarquable des villes américaines ; en 1840 elle avait une population de 4.470 habitants ; actuellement, elle en a près de 2 millions.

Des 124 villes en 1890 34 existaient en 1800

5	commencèrent en	. . . . .	1810
13	» »	. . . . . .	1820
7	» »	. . . . . .	1830
15	» »	. . . . . .	1840
24	» »	. . . . . .	1850
16	» »	. . . . . .	1860
6	» »	. . . . . .	1870

Des 159 villes en 1900, 89 sont des Etat-Unis de 1800 et 70 dans les territoires acquis après cette date.

entrez dans une *Packing House ;* longez ces murailles noircies par la fumée, traversez ces voies ferrées, ces chemins défoncés, ces parcs en planches, ces usines accessoires où l'on fabrique les tonneaux et les caisses de fer blanc, ces bureaux qui entourent les abattoirs. Raidissez-vous contre



C. F. Naughton (*Duluth Herald*).

C'est le ridicule qui tue !

Chaque fois que William J. Bryan parle de la question monétaire (l'argent), il heurte son orteil (contre la brique d'or) et oublie ce qu'il dit.

cette fade odeur de cuisine, d'étable, de tuerie, dont les bouffées montent de partout. »

*
* *

Les Anglais disent qu'ils peuvent reconnaître à pre-

mière vue un enfant américain ; il est toujours bien et soigneusement habillé.

*
* *

Les Rois Mages vinrent de l'Est et les New-Yorkais le répètent volontiers en disant que les Sages sont de l'Est. En anglais on traduit Rois Mages par Wise men et Wise signifie Sage.

*
* *

Le Consul américain en Autriche, M. Hurst, écrivait à son gouvernement que dans toute discussion de commerce, de marque, de tarifs et même de projets de canal, on parlait de la concurrence des Etats-Unis.

*
* *

Une industrie qui a eu une certaine vogue et qui a enrichi quelques habiles « chercheurs » connaissant bien la faiblesse humaine est la suivante : ces chercheurs se présentaient chez les nouveaux riches, s'enquéraient de leurs ancêtres et leur découvraient une parenté, un droit de noblesse venant d'Angleterre ou de France — moyennant la forte somme bien entendu — ils joignaient un blason, une cotte d'armes, etc., etc... Les « nobles ainsi troqués » devinrent si nombreux qu'aucun d'eux n'osa mettre la découverte ni sur son papier, ni sur sa voiture, pas même sur son auto.

*
* *

La vie est chère — surtout dans les plaisirs — *on n'a*

rien avec quelque chose. Si un jeune homme invite une jeune fille au théâtre, il doit avoir un habit qui vaut de 80 à 100 dollars ; il paie les places ; la voiture lui coûte 25 francs et, pour peu qu'il offre à souper, il a dépensé dans l'espace de trois heures de 12 à 15 dollars.

*
* *

M. Zérald P..., âgé de 89 ans et demeurant à Meriden (Connecticut), vient de se marier pour la douzième fois. Sa nouvelle épouse n'est âgée que de 22 ans et est l'arrière-petite-fille de la sœur de sa première femme.

*
* *

L'Amérique est le pays où l'on se repose le plus et où l'on dort le moins. L'Américain revient chez lui à 6 heures. A 7 heures, il est sous son porche en été et dans sa bibliothèque en hiver ; il ne se couche pas avant minuit ou une heure du matin. Il lit, écrit rarement, fume, cause, joue aux cartes. A 7 heures du matin il prend le breakfast.

*
* *

Aux Etats-Unis, les employés des grands magasins n'ont pas — comme en France — à se battre ou à se disputer pour s'asseoir sur une chaise quand il n'y a pas de clients.

*
* *

Lu encore une annonce intéressante de Hillbum (Etat de New-York). Une dame qui donne son nom ! « Mon

mari a été un grand buveur durant 20 ans. Je l'ai guéri par un traitement très simple et si une personne désire sincèrement guérir une ivrognerie, qu'elle m'écrive et je serais très aise de lui en indiquer le moyen. Mon offre est sincère, car je n'ai rien à vendre. Je ne veux pas d'argent. »



R. D. Handy (*Duluth News Tribune*).

Le trust des assurances contre les incendies paie les pertes de San Francisco... en pressurant l'assuré. Il augmente ses prix de 25 o/o.

*
* *

Singulier contraste. Lorsque Emma Calvé jouait *Carmen*, il y avait toujours à New-York, comme partout ailleurs, salle comble. Et cependant les jeunes filles, les femmes les plus pudibondes y assistaient. Le 2ᵉ acte de *Carmen* ne se passe pourtant pas dans un couvent ! Emma

Calvé était royalement payée. On sait combien les artistes célèbres sont choyés lorsqu'ils viennent dans une grande ville américaine (1).



L'esprit pratique des Américains se retrouve partout et en tout. C'est ainsi qu'on voit dans tous les bureaux un appareil qui permet de sonner au bureau télégraphique (les compagnies de télégraphe se font concurrence) ; aus-

(1) Reproduisons ici à titre de curiosité ce passage écrit à propos de la Patti dans les *Annales Politiques et Littéraires* de notre confrère Adolphe Brisson par notre ami Sergines.

« J'ai pu lire, disait il, la copie du traité qui a été conclu avec la cantatrice lors de sa dernière tournée en Amérique. En voici un fragment.

« La Patti touchera, pour chaque concert, 5.000 dollars (25.000 francs); plus la moitté de la recette brute quand celle-ci dépassera 7.500 francs, Le total de ses appointements formera donc, *pour 60 concerts*, au minimum 300.000 dollars (1 million 500.000 francs) dont un sixième lui sera versé tout de suite et le surplus payé au moment du départ. — La traversée aura lieu sur un transatlantique choisi par la diva, dans une cabine de luxe. Les voyages en Amérique se feront dans un train spécial, exclusivement formé pour elle, le baron, son mari, sept domestiques, plusieurs chiens et oiseaux. — La Patti choisira elle-même ses hôtels, où sept pièces lui seront réservées ; ses repas seront préparés par deux cuisinières qu'elle emmènera avec elle. — Dans chaque ville, deux équipages à deux chevaux doivent être, nuit et jour, à sa disposition. — Le programme de chaque concert ne comprendra que trois morceaux : deux de chant et un morceau d'ensemble choisi parmi les opéras suivants : *Aïda*, *Rigoletto*, *Lucie*, *La Traviata*, *Faust*, *Le Trouvère*. S'il plaît à La Patti, elle chantera deux morceaux de plus. A chaque concert, trois bouquets au moins devront être jetés sur la scène, aux frais (comme tout le reste) de l'impresario... »

Et en terminant Sergines ajoutait :

« On croit rêver en lisant ces choses ! »

Il est bon d'ajouter à notre tour que la tournée d'adieu de la Patti a été un succès financier.

sitôt un messager apparaît et on n'a qu'à lui payer le prix du télégramme.

On paie 1 fr. 25 pour un télégramme, mais l'adresse qui est généralement très longue en langue anglaise ne compte pas. On ne paie que le message.

(Voici un exemple de longue adresse :

E. Z. Brown,
23, Lemon Avenue
Skidoo City (Massachusetts).

*
* *

Le téléphone est à longue distance ; la nuit on paie la moitié prix (de 6 h. à 6 h.)

*
* *

The Brooklyn Daily Eagle publiait un jour en 2e page l'annonce suivante : « Toute femme qui a qualité pour agir comme nourrice « humide » pour un petit éléphant a chance de trouver un emploi en s'adressant aux arènes Bostock Dreamland, dimanche prochain, à 10 heures et demie du matin. Une annonce pour une forte femme bien portante à l'effet de nourrir un « bébé-éléphant » apparaît ce jour-là dans les demandes d'emploi de notre journal.

« Muck-Rake » est le nom du nourrisson qui attend une belle-mère, sa mère étant morte quelque temps après la naissance de l'éléphant, il a 7 à 8 mois. Il tétera volontiers une femme, mais peut-être une seule ne suffira pas. L'annonce s'adresse à n'importe quelle femme blanche ou noire. La direction de l'hippodrome préfère une femme

de couleur. *It is not believed that « Muck-Rake » would himself draw the color line.*

*
* *

Cela peut paraître tout à fait shocking à Atlantic City. Quelques jeunes femmes qui fréquentent cette plage à la mode vont prendre des bains sans leurs bas.

La première paire de jambes nues qu'on aperçut fit sensation, on trouva cela un peu drôle, mais il y en a tant maintenant, que cela semble la meilleure manière de se baigner. Cela ne paraîtrait d'ailleurs qu'à moitié mal si — pour employer un terme photographique — si les « over-exposed portions are not too much under developed ».

Très amusant en anglais !

*
* *

Quantité d'étrangers, changent leur nom quand ils se font naturaliser citoyens américains. En effet, il serait bien difficile de prononcer les noms Polonais, Russes, Hongrois, Bohémiens, Suédois en langue anglaise.

Ils changent surtout la finale du nom. Ainsi, par exemple, Kempinski devient Kempin ; Jampolisky devient Jampole, etc.

Il y a aussi, comme dans les autres pays d'ailleurs, des changements de noms pour les familles dont l'un des membres les ont rendus trop tristement célèbres.

*
* *

Dans les coins intimes des gares, on peut lire le placard suivant :

Notice. Boutonnez-vous avant de sortir. S. V. P.

*
* *

Dans les théâtres de 3e classe, avant l'ouverture, une projection est lancée sur le rideau : « Les gentlemen voudront bien se découvrir par respect pour les dames. »



* F. Opper (*New-York American*).

La caricature américaine a été d'une violence inouïe envers le tsar. — Opper montre Nicolas II ne pouvant se faire obéir, même de son valet (1).

*
* *

Définition par un de nos confrères d'un nouveau riche stupide : « Il n'a rien excepté de l'argent. »

(1) Nous publierons prochainement plusieurs caricatures de ce célèbre caricaturiste américain. M. Opper a déclaré la guerre aux trusts. Rien ne l'arrête, ni la personnalité, ni la fortune ; il est tour à tour humoriste, sarcastique, violent ; il flagelle les vices, les abus, le graft : « Pas de pitié pour le canard boiteux ! »

*
* *

La récente publication d'un *Dictionnaire des auteurs américains* a donné l'idée de rechercher quels étaient ceux



O. P. Williams (*North American*).

Le Tzar de Russie paraît aider le cosaque à propager le règne de la terreur.

La caricature américaine (non seulement pendant la guerre russo-japonaise,) est d'une extrême violence contre Nicolas.

qui embrassaient un beau jour la profession littéraire.

On a trouvé qu'il y avait aux Etats-Unis 7.500 écrivains morts ou vivants ; 25 % avaient été clergymans ;

11 °/₀ avaient été éducateurs, c'est-à-dire professeurs de collèges ou d'écoles.

Les journalistes sont cotés 8 °/₀, ce qui montre, qu'à l'opposé de ce qui se passe dans les autres pays, la littérature ne forme pas en Amérique une caste spéciale. Les auteurs travaillent à autre chose.

Mais, dans ces 7.500 écrivains n'ont pas été compris ceux qui n'ont produit qu'une fois ou des choses insignifiantes.

*
* *

Dans certains musées les statues de plâtre, de marbre ou de bronze, sont ornées d'une immense feuille de vigne ; résultat : quand les gardiens ont le dos tourné, les enfants cherchent à dévisser ou plus simplement cassent l'appareil destiné à cacher la nudité. C'est, comme on le voit, de la pruderie mal placée !

*
* *

En octobre 1906, un concours s'ouvrait à New-York pour une place de dompteuse. Voici quelques explications en même temps que les premiers résultats que nous avons pu connaître.

Comme elle avait besoin d'une dompteuse, une grande ménagerie fit paraître une annonce dans les journaux, promettant 500 francs par semaine à la personne qui serait agréée ; il se présenta dans la même journée 77 jeunes filles qui se déclarèrent prêtes à remplir le terrible poste qui leur était offert.

Les ayant convoquées, le directeur les mit en présence d'une vaste cage où se promenaient quelques fauves mélancoliques et les avertit qu'elles auraient tout d'abord à

signer un contrat dégageant la responsabilité de la ménagerie, au cas fort probable où elles seraient dévorées.

Du coup, 27 postulantes abandonnèrent la partie, 9, ayant entendu rugir un lion, filèrent sans rien réclamer, mais 31, bravement, pénétrèrent dans une cage vide. On introduisit une lionne. Son apparition causa,



E. A. Bushnell (*Cincinnati Post*).

Pourquoi Santa Claus n'est pas venu !

Le caricaturiste explique aux enfants oubliés par le bonhomme Noël, qu'il s'est modernisé en voyageant en auto et qu'il a eu une panne.

parmi les apprenties dompteuses, un désarroi terrible ; la plupart se précipitèrent vers la sortie en poussant des cris de terreur ; plusieurs s'évanouirent et 4, ayant été légèrement égratignées par la bête, il n'en resta que 3 solides au poste, qui furent qualifiées pour l'épreuve finale.

Le télégraphe nous a apporté le nom de ces trois vaillantes. Ce sont : miss Keller, miss Armstrong et miss

Breen, toutes trois fort gentilles, assure-t-on, et toutes originaires de New-York. Le directeur de la ménagerie leur annonça que, dans une semaîne, il les soumettrait à de nouvelles épreuves et fixerait alors son choix. Miss Breen répondit : « Tant qu'il n'y aura pas de morsure, ça va ! » Mais, plus brave, une de ses compagnes fit cette déclaration : « Moi, pour 500 francs, je mettrai ma tête dans la gueule d'un des lions. » La troisième répliqua : « Quand mademoiselle aura laissé sa tête dans la gueule d'un des fauves, j'y mettrai la mienne. » Le directeur est fort embarrassé.

*
* *

Fatigués de la pièce, trois messieurs en habit de soirée qui occupaient une loge au *South Broad Street Theater* de Philadelphie, tournèrent le dos à la scène et commencèrent à jouer aux cartes. Les titis du poulailler les blaguèrent tant que les acteurs,ne pouvant arriver à se faire entendre,durent quitter la scène ; les joueurs furent obligés de partir.

*
* *

Dans un journal, nous vîmes un jour en première page et en gros caractères cette rubrique : *Une femme qui tue un orchestre entier*. Quand nous eûmes lu le journal, nous vîmes que l'orchestre se composait de *deux* musiciens !

*
* *

Dans le « Pittsburg Sun » Irène Gardner déclare que, si les femmes proposaient le mariage, il y en aurait beaucoup de moins malheureuses, « car les femmes sont

meilleurs juges des hommes, ajoute-t-elle, que les hommes des femmes ».

*
* *

Le rentier d'Europe est inconnu ici. M. Russell Sage, le grand financier américain dont la fortune a été évaluée à 100.000.000 de dollars, alla à son bureau jusqu'à la dernière minute et... il mourut à l'âge de 90 ans !

*
* *

La presse des Etats-Unis reçoit de nombreuses communications plaidant en faveur de la création d'une langue américaine, compagne digne du drapeau américain, comme l'a dit un journaliste dans un élan de patriotisme.

A ce sujet le *New-York Sun* déclare d'un ton moitié sérieux, moitié railleur que, par les nombreuses déviations de la langue mère, dans la prononciation autant que dans l'orthographe, par les provincialismes et les idiotismes, et enfin par l'*argot* industriel et politique qui, partout, fait autorité, ce qu'on demande, c'est-à-dire l'*Américain*, est un fait accompli depuis longtemps. Reste à savoir si on l'appellera de son nom.

*
* *

Lu sur l'enseigne d'un restaurant à 15 sous le repas : « Vous apportez l'appétit ; nous fournissons le reste ».

*
* *

Les Américains critiquent les rince-bouche des Français. Ils disent que c'est dégoûtant. Mais ce que l'on voit en

Amérique n'est pas du tout tentant. Dans un hôtel, grand ou petit, dans une pension bourgeoise, chacun sort avec un cure-dent entre deux dents et continue la petite perfomance dans le hall, dans l'ascenseur, ou selon, voire même dans les tramways !

*
* *

Lu dans les annonces :

Réclame d'un tailleur :

« Pantalon — 98 sous la jambe » — naturellement « la jambe » était écrit en toutes petites lettres.

Une autre :

Un magasin de Blanc annonce l'ouverture d'un nouveau rayon. La traduction mot à mot en français est : « Grande ouverture de pantalons de Dames ! » (shocking !)

En voici encore trois autres ;

« Si vous achetez une paire de pantalons de D..., vous n'en acheterez jamais plus d'autres ».

« On demande un jeune homme pour prendre soin d'une paire de mulets de disposition chrétienne. »

« On demande ! Deux hommes laborieux pour prendre soin de 3.000 moutons qui peuvent parler allemand. »

*
* *

En Amérique, il faut voir ce qui s'y trouve et non pas chercher ce qu'il n'y a pas ; mais ce qu'il n'y a pas arrive tôt ou tard inévitablement, avec l'exagération qu'on trouve dans tout ce que copient les Américains.

*
* *

Les femmes s'invitent à des lunchs, où il n'y a que des

femmes ; l'élément masculin en est exclus, du moins il n'y est représenté que par les domestiques qui servent.

*
* *

La « Nervous prostration », c'est la maladie à la mode, des gens qui ne sont pas malades.

*
* *

Notre confrère, M. Jean de Bonnefon, rappelant qu'un rédacteur du *Catholic World* terminait ainsi un article : « L'augmentation du nombre des catholiques aux Etats-Unis est due principalement à l'immigration », ajoutait ceci : « De plus, les familles catholiques se livrent à une multiplication plus considérable que les familles protestantes. Ajoutons à notre tour : « Il n'est pas rare de voir une famille catholique de 8, 9 ou 10 enfants. »

*
* *

Un juge appartenant au barreau du comté de Franklin (Ohio) a décidé que l'âge d'une femme est une affaire privée quand elle est engagée dans des poursuites judiciaires, excepté quand son âge est important dans un témoignage.

Ce juge est marié et surtout un galant homme.

Miss Termie Tristol, apparemment, n'a aucune raison de cacher son âge et cependant elle a refusé de le déclarer devant la cour. Elle poursuivait quelqu'un pour une somme d'argent prêtée. Lorsqu'elle commença à faire sa déposition, on lui demanda son âge. « — Je ne répondrai pas à cette question », dit-elle. — « Vous répondrez ou vous irez en prison », répliqua le ministère public. Son avocat lui conseilla de dire son âge, elle ne voulut pas

l'écouter et refusa, disant qu'elle préférait aller en prison. Le juge prit alors fait et cause pour elle et le procès continua tranquillement son cours.



R. D. Handy (*Duluth News Tribune*).

La commission du canal de Panama et le Congrès, ont discuté longtemps « comment creuser le canal » ; pendant ce temps, la pelle et la pioche restent inoccupées.

On se souvient que le président Roosevelt dut intervenir dans la question et qu'aussitôt les travaux commencèrent.

*
* *

Le docteur F.-E. Daniel de Austin (Texas), dans un speech qu'il fit à l'ouverture du Congrès International sur la Tuberculose, déclara que l'objet de la réunion de ce Congrès était d'obtenir l'empêchement de la Tuberculose par une législation. Il a rappelé le succès du gouvernement en extirpant la fièvre jaune et a demandé pour-

quoi un peu d'attention n'était pas donnée au désastre de la Tuberculose qui cause un septième de la mortalité en Amérique.

« La manière de vivre, manière qui n'est pas naturelle, est une cause productive du désastre,a-t-il dit. Whiskey et Phtisie suivent le Drapeau et la Bible dans la marche de la civilisation. Les places publiques ne sont pas sanitairement soignées, car elles sont des places où se développent les germes. Les églises sont de véritables « cachots de Calcutta » parmi les plus vivantes places où le désastre trouve à se développer. J'ai célébré l'office dans une église où, suivant mes calculs, le même air était respiré et « re-respiré » par chacun des 500 membres de la Congrégation, chaque 12 minutes ou 17 fois pendant la durée du service ».

*
* *

Dans *Appleton's Booklovers' Magazine*, M. Julian Hauwthorne dit que les livres sont écrits maintenant de la même manière qu'ils sont imprimés et reliés, à la machine. La plupart des écrivains d'aujourd'hui, déclarent-ils, ne recherchent pas l'inspiration, ne consultent pas leur cœur,ils regardent dans les autres livres. L'inspiration est chippée à droite ou à gauche. Un homme qui décide de devenir auteur s'occupe de la manière à la mode pour écrire ce que le public aime. Une certaine classe de sujets, un certain style de présentation sont-ils en vogue, il s'applique à ce style, à cette classe, sans réfléchir à sa propre prédilection. On peut prendre une vingtaine de livres sur un sujet similaire, ou une centaine d'articles ou histoires de magazines, et on trouvera que style, phrases, sens, objet, tout cela peut être le travail d'une seule individualité. Ils sont produits suivant une formule, faits mécani-

quement, à la machine ; ils manquent de la précieuse individualité humaine qui nous fait aimer un livre, même dans ses irrégularités et ses imperfections.



Maybell (*Brooktyn Eagle*).

De récents mariages prouvent que celui qui cultive l'arbre du travail, n'est pas celui qui en récolte le fruit.

A propos de mariages sensationnels, de veuves et de divorcées millionnaires avec des coureurs de dot.

*
* *

Le jouet à la mode, actuellement, c'est l'*ours* qu'on appelle « Teddy », parce que le président Théodore Roosevelt chasse toujours les ours.

Les enfants abandonnent les poupées, les polichinelles, les bateaux, les trains de chemins de fer, pour avoir des ours.

*
* *

Les livres les plus lus en Amérique, sont ceux de Balzac, d'Alexandre Dumas père et de Guy de Maupassant.

*
* *

Voici un curieux testament : Une femme a laissé 200.000 dollars de fortune qui appartiendront au parent qui ne vivrait plus avec la femme qu'il aurait épousée en 1899, ou d'avec laquelle il serait divorcé. A ce sujet, on a vu des scènes de ce genre au Tribunal :

— Etes-vous divorcé ?

— Non.

— Comptez-vous divorcer ?

— Non.

— Votre femme vit-elle ?

— Oui, heureusement !

Et le tribunal rayait impitoyablement les héritiers faisant de telles réponses.

*
* *

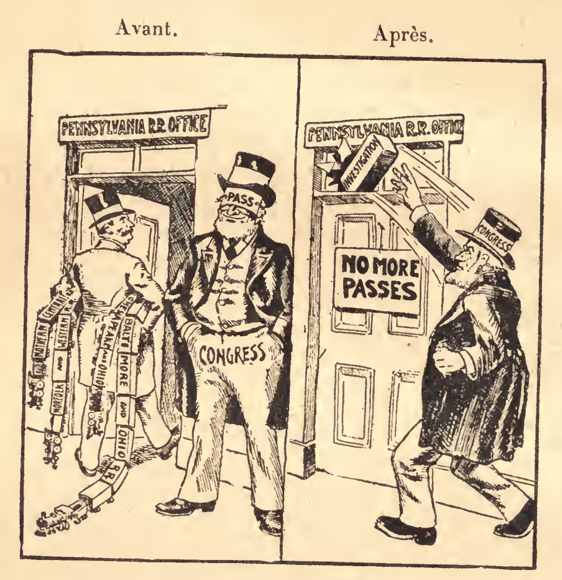
Amusante annonce trouvée dans un journal de Novembre 1906. « Notice : Femme habillée de soie noire, manteau court, étoffe claire, boulotte, répondant au nom de Flossie, est venue ici dimanche. Récompense à celui qui indiquera où elle demeure. Information désirée de suite. »

Cette annonce naturellement payée au journal venait du mari que la femme avait quitté un jour après le mariage, subjuguée par les sourires de l'hôtelier avec lequel elle s'était enfuie.

*
* *

Savez-vous où les femmes américaines, même les plus honnêtes,cachent leur argent ? Dans leurs bas. La raison : Aucun des vêtements de femme n'a de poches !

Avant. Après.



J. L. Demar (*Philadelphia Record*).

Histoire bien humaine ! — Le Congrès est montré fermant les yeux sur les agissements de la Compagnie des chemins de fer de Pensylvanie ; quand la « passe » lui est supprimée, il lance la « brique d'investigation » (*d'enquête*).

*
* *

Une anecdote sur M. Cambon, alors ambassadeur de France à Washington.

Les Américains n'aimaient pas beaucoup les Français pendant la guerre avec l'Espagne.

A une réception, on demanda, après-dîner, à M. Cambon :

— De quel côté êtes-vous ? Pour les Espagnols ou pour nous ?

— Non, merci, répondit-il, ni thé, ni chocolat...

Il s'est ainsi tiré d'une question indiscrète de la meilleure manière du monde.

Les journaux américains ont beaucoup ri de la chose.

*
* *

On sait que des fêtes furent données à Pittsburg à l'Institut Carnegie, une des curiosités de la cité du fer.

A ce propos, racontons l'incident suivant qui a été publié par *The Pittsburg Leader* :

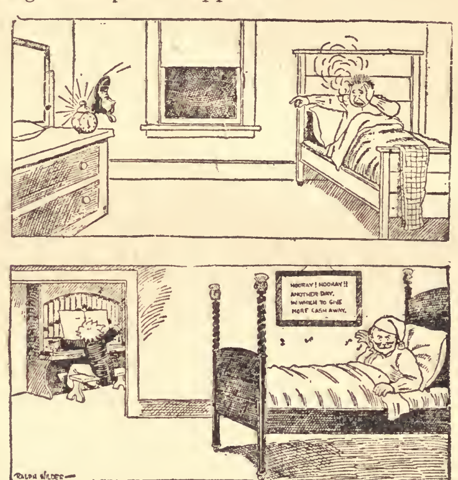
« On dit que M. Paul Doumer, l'une des célébrités étrangères invitées aux fêtes de l'Institut Carnegie de Pittsburg, ancien président de la Chambre des Députés de France, descendit à l'Hôtel Schenley.

« Il était réellement affamé, mais comme un véritable gentleman, — même ayant l'estomac vide — ne peut aller s'asseoir à table sans être habillé à la dernière mode, M. Doumer monta à l'appartement qui lui avait été réservé.

« Comme le valet de chambre de M. Doumer était parti à la recherche d'un fer chaud pour repasser le pantalon de son maître, un homme de haute taille, employé du téléphone, entra dans la chambre sans frapper pour réparer l'appareil détraqué.

« L'ancien président était en caleçon ; ses nombreuses décorations se trouvaient sur la table ; en voyant entrer un homme de haute stature, les mains pleines d'outils et de fils, il pensa de suite qu'il avait devant lui un cambrioleur. Il l'empoigna au collet et bientôt tous deux roulèrent sur le plancher. Le bruit de la lutte, l'appel à

l'aide en français, firent accourir les employés. Le téléphoniste était à demi-étranglé ; sa face était bleue. Il fallut un peu de temps pour expliquer à M. Doumer que l'homme n'était pas un vulgaire voleur mais un téléphoniste chargé de réparer l'appareil.



Ralph Wilder (*Chicago Record*).

Au lieu de vous lever grincheux et de se venger sur le réveil.

Achetez un orgue et levez-vous gaiement vers 8 heures du matin comme Carnegie qui, avec sa maxime accrochée au mur, s'écrie :

« Hurrah ! Hurrah ! Encore un autre jour pour jeter l'argent par la fenêtre. »

« Sans prendre l'apéritif, M. Doumer s'habilla et se rendit alors à la salle à manger. »

*
* *

Parmi les délégués de la Conférence de la Paix, venus

aussi à Pittsburg pour « l'Institut Carnegie », se trouvait le Baron d'Estournelles de Constant. Voici à son sujet un autre incident amusant qui peut faire suite au précédent. Les journaux de l'époque ont raconté ceci :

« Washington était envahie par les étrangers depuis plusieurs mois. D'amusantes choses s'y sont passées qui rempliraient un livre, mais aucune n'est plus amusante que la présence du Baron Constant, le « Frenchman », à un dîner donné en son honneur par le président Roosevelt. Le dîner, comme d'habitude, était pour 8 heures. Le « much-chronicled » Baron arriva tard dans l'après-midi, sans bagages. Ses malles et ses caisses devaient le suivre, mais il n'avait pu mettre la main dessus. Le Baron était descendu à la Maison-Blanche. Quand 7 heures 45 sonnèrent, le Baron, très excité, *comme il est naturel pour un Français*, fit téléphoner à la gare de Pensylvanie pour demander ses bagages : on répondit qu'ils arriveraient à 8 heures 15, juste 15 minutes après le commencement du dîner dont il était l'invité d'honneur !

« Alors « l'air devint bleu » et le Baron eut des épithètes françaises que personne ne pouvait comprendre à la Maison-Blanche. Finalement, un homme d'une intelligence extraordinaire apparut et suggéra d'aller à la chasse de quelques vêtements de soirée pour le Baron, afin qu'il puisse apparaître comme « l'étoile » de la cérémonie, suivant le programme. Il était 8 heures moins 10, quand cette chasse bizarre commença à travers la Maison-Blanche pour un pantalon, un gilet, un habit, une chemise et une cravate.

« L'habit, le gilet et la cravate étaient facilement trouvables, mais il n'en était pas de même pour la chemise et le pantalon, le Baron étant plutôt un homme gras.

« Finalement, on fit appel au président ; il fournit la chemise et le gilet. A la dernière minute, un laquais se

trouvait sans culotte quelque part dans la Maison-Blanche et son pantalon était placé hâtivement sur les membres inférieurs du Français, et on assure que le malheureux laquais passa deux mortelles heures derrière un paravent, écoutant tous les bruits du dîner. Les autres invités avaient du « good time » mais le Baron ne perdit pas de vue une minute que les habits qui décoraient sa Baronnerie étaient ceux d'un autre, et il partit plutôt sans façon de bonne heure le matin suivant. Il fut assez généreux, toutefois, envers le laquais qui passa les deux heures derrière le paravent. Il ne revit ses malles qu'à son arrivée à Pittsburg où il devait apparaître dans une autre fonction beaucoup moins importante ».



INDUSTRIE ET COMMERCE

SOMMAIRE. — L'industrie du fer et de l'acier. — Le premier rang dans le monde. — L'Amérique produit 40 % de l'acier du monde entier. — Le développement des forges. — Mines. — Grands bassins houillers. — Les trois grandes sociétés. — Carnegie Stell C° et Carnegie C°. — National Steel C°. — Federal Steel C°. — Le trust de l'acier. — Pierpont Morgan. — *United States Steel Corporation.* — 6 milliards de francs ! — Les mines de fer. — Concurrence à l'Europe. — Les chemins de fer. — Ce que dit le *Harper's Weekly.* — Une note sur les voies ferrées. — Dans *Leslie's Weekly.* — Locomotives. — Le mouvement des ports. — Un critérium. — La Compagnie générale transatlantique. — La perte *de la Bourgogne.* — L'agriculture. — Une statistique. — Quelques chiffres. — Brevets et patentes. — Les *Watchmakers.* — Ecoles de commerce. — La fermeture des magasins. — La machinerie et la main-d'œuvre. — Les femmes employées dans le commerce et l'industrie. — Ce que disait le R. W. H. Carwadine. — L'opinion de Margaret E. Sangster. — Un article du *The Detroit Free Press.* — La grande réclame. — Les annonces. — Réclame et lutte contre les voleurs ! — La police et les cambrioleurs. — L'annonce et Victor Hugo. — Le Paysan. — Le Fermier. — L'invasion de l'Europe par l'Amérique.

L'industrie du fer et de l'acier aux Etats-Unis a conquis le premier rang dans le monde ; sa production s'élève à 14 millions de tonnes par an, dépassant celle de l'Angle-

terre de 5 millions ; encore, les Américains transforment-ils les trois quarts de la fonte en acier alors que les Anglais, respectueux de la vieille méthode, se servent du fer dans une plus grande proportion. En réalité, l'Amérique produit 40 % *de l'acier du monde entier,* autant qu'en produisent l'Angleterre et l'Allemagne réunies. Aujourd'hui, l'industrie américaine ne fournit pas seulement son marché intérieur, mais toutes les parties du monde, expédiant partout depuis sa fonte brute jusqu'à ses machines, même dans la Grande-Bretagne.



Hauts-fourneaux. Usine E

Le développement des forges américaines s'est « fait dans des conditions assez particulières. Protégées contre la concurrence étrangère par un tarif élevé, l'industrie nationale s'est rapidement outillée pour se rendre maîtresse du marché intérieur ; puis, profitant de ce que des cours très rémunérateurs lui étaient assurés sur ce marché par les droits de douane, elle a pu, lorsque sa production a dépassé les besoins de la consommation indigène, réduire de beaucoup ses prix d'exportation pour se créer des débouchés au dehors. Elle a aussi réussi à avoir des prix de revient plus bas que ceux des industries similaires dans tous les pays du monde, bien qu'elle dût payer sa main-d'œuvre plus cher que nulle part ailleurs.

Cet abaissement du prix de revient est l'effet, d'abord, de circonstances naturelles très favorables ; sur 26 millions de tonnes de minerai de fer extrait aux Etats-Unis, 19 millions proviennent de mines situées tout près des bords du lac Supérieur ; des bateaux transportent ces minerais jusqu'aux lacs Michigan et Erié, tout près desquels se trouvent les grands bassins houillers de l'Illinois, de l'Ohio et de la Pensylvanie. Le prix du transport est infime. En outre, tout l'outillage des forges américaines est sans cesse modifié de façon à se tenir à la hauteur des



son de la Compagnie Carnegie.

plus récents progrès ; les hauts-fourneaux, notamment, sont beaucoup plus vastes que ceux de l'ancien monde, et l'énorme échelle sur laquelle se fait la production, la très grande concentration de l'industrie permet de réduire au minimum les frais généraux et les faux frais de diverses sortes (1). »

En 1899, trois grandes Sociétés : Carnegie Steel C° (2) et Carnegie C°, National Steel C°, Federal Steel C°, en fusionnant étaient parvenues à concentrer presque toute la production de l'acier et une très grande partie des aciers ouvrés et des machines de toute espèce ; mais elles se trou

(1) Le *Courrier des Etats-Unis*.

(2) Carnegie Steel et Cie occupe à elle seule 45.000 hommes.

vaient encore en concurrence avec un certain nombre de sociétés considérables.

Un des plus grands financiers de New-York, M. Pierpont Morgan, qui rêvait de constituer un « trust » de l'acier, s'aboucha avec M. Carnegie, créateur de la compagnie qui porte son nom. Ils furent bientôt d'accord et la légende rapporte qu'ils s'entendirent sans signatures confiant l'un et l'autre dans leurs promesses.

M. Carnegie consentit à se défaire de ses actions à des conditions les plus avantageuses qui en firent l'homme le plus riche des Deux-Mondes et aussitôt fut fondée la *United States Steel Corporation*, englobant les deux Carnegie C°, Federal Steel C°, American Steel and Wire C°, American Tin Plate, American Steel Sheet C°, National Tube C° et trois ou quatre autres. Le capital de cette nouvelle société s'élève au chiffre incroyable (il n'y a qu'en Amérique qu'on peut voir cela !) de *un milliard cent millions de dollars*, c'est-à-dire de *six milliards de francs* ! C'est la domination la plus puissante et la plus prospère de toutes les industries des Etats-Unis (1) !

La grande majorité des mines de fer, des hauts fourneaux, des forges, des usines de toute sorte où l'on fabrique et transforme l'acier, que ce soit pour en faire des fils, des clous, des rails, des plaques de blindage ou des machines de toute espèce se trouve entre ses mains ; elle dispose des bateaux et des chemins de fer nécessaires au transport de ses matières premières et de ses articles manufacturés ; c'est presque le monopole de l'acier.

Les Etats-Unis, à l'abri de leurs barrières fiscales, vont faire une concurrence désastreuse aux propres industries de

(1) On dit que le Trust du fer représentant 1 Billion, s'il était divisé en parties égales suivant le chiffre de la population, chaque habitant des Etats-Unis recevrait 12 dollars 82.

l'Europe ; l'issue de la lutte ne peut laisser aucun doute.

Grands producteurs, grands exportateurs, négociants accomplis, les *Américains envahiront tous les marchés du monde* ; l'Angleterre et l'Allemagne seront les premières à en souffrir, puisqu'en France la production est inférieure à la consommation, à moins que l'on protège l'entrée des ports par des droits draconiens ; mais, alors, les Etats-Unis répondront par des tarifs élevés sur les exportations.

On ne peut envisager sans quelques alarmes la situation créée à l'industrie européenne de l'acier par la *United States Steel Corporation* (1).

Pittsburg est l'un des grands centres pour l'industrie du fer. Sarah Bernhardt disait : « Pittsburg, je me souviens, une forêt de tuyaux qui se dressent en l'air et qui s'allument la nuit. Pas autre chose ! Ce sont les cheminées des usines ! C'est effrayant de mélancolie (2). »

(1) En se basant sur les opérations que la « *United States Steel Corporation* » fait depuis le commencement de l'année, le total des affaires de la Compagnie en 1907 atteindra vraisemblablement le chiffre de 700.000.000 de dollars, le plus beau dans l'histoire, car il présente un excédent de 115.000.000 de dollars.

(2) « J'avais vu le Creusot, Saint-Chamond, Rive-de-Gier, j'avais vu les usines Krupp à Essen. J'avais vu Dusseldorf. Et je savais que j'allais trouver ici la *ville du Fer*, démesurée et fantastique. On ne m'avait pas trompé. Si on les compare à l'enfer effrayant que je viens de visiter, Dusseldorf, Essen, le Creusot, Rive-de-Gier, Saint-Chamond sont des campagnes tranquilles et parfumées, des séjours frais et paisibles où fument dans l'air bleu quelques longues pipes paresseuses. Puissiez-vous même les réunir ensemble en y ajoutant l'humble Manchester que vous n'arriverez pas encore à produire l'impression écrasante qui m'a saisi quand, par un matin gris d'hiver, je montai au vingt et unième étage de la plus haute maison de la ville, le Frick Building, et que je regardai devant moi. » Jules Huret.

(De New-York-la Nouvelle-Orléans, p. 273-274.)

*
* *

Le fer, l'acier, touchent intimement à l'exploitation des chemins de fer.

Relativement à la prospérité de ces chemins de fer américains nous avons trouvé d'intéressants renseignements dans le *Harper's Weekly* (1905) (1).

Ces renseignements sont à reproduire et à méditer :

En 1900, l'Europe entière possédait 175.000 milles de voies ferrées. Les marchandises transportées en une année se chiffraient par 1.145.000.000 tonnes ; le nombre des voyageurs par 2.700.000.000. Les recettes étaient de 1.800.000.000 dollars et les dépenses de 1.040.000.000 dollars.

En Asie, en Australie et en Afrique on comptait 65.000 milles pour la longueur des voies ferrées ; pour les marchandises tronsportées, 66.500.000 tonnes ; pour les passagers, 346.000.000. Les recettes étaient de 240.000.000 de dollars et les dépenses de 127.500.000 de dollars.

Suivant la statistique donnée par M. Edward A. Moseley, secrétaire de *Interstate Commerce Commission* en 1905, il y avait en Amérique 215.000 milles de rails, non compris les voies de garage dont 80 % avaient été construits depuis la fin de la guerre civile. Si l'on compte tous les genres de tractions diverses, il y a 300.000 milles de rails. 65 % sont compris dans 7 grands systèmes : *The Vanderbilt System, The Pennsylvania System, The Gould System, The Harriman System, The Hill System, The Rock Island*

(1) On assure que l'Angleterre et la France ont distancé les Etats-Unis dans la vitesse des trains mais que l'Amérique est à la tête du record pour les transports par trolleys.

System, The Southern Railway System, ce dernier servant à presque toutes les importantes lignes du Sud.

En 1894, le nombre de tonnes transportées par tous les chemins de fer de la République américaine était de 638.000.000. En 1904, dix ans plus tard seulement, il avait presque doublé et était de 1.309.000.000 ; en 1905, il s'est accru encore dans une proportion vraiment formidable.

A fin juin 1905, les recettes se chiffraient par 2.100.000.000 dollars ; le nombre des voyageurs par 715.419.000. Peu de personnes peuvent se rendre compte du nombre d'hommes qu'il faut pour assurer cette colossale traction. Les chemins de fer des Etats-Unis ont besoin de 1.250.000 employés. Dans cette multitude d'employés on trouve 52.451 mécaniciens, 55.000 chauffeurs environ et 40.000 conducteurs de trains.

Le nombre de locomotives en usage est de 47.000 et celui des wagons de voyageurs de 40.000. Quant au chiffre respectable des wagons de marchandises, il est de 1.760.000.

Si ces locomotives et ces wagons se trouvaient placés en ligne, à la suite les uns des autres, ils entoureraient le globe terrestre !

Le *Leslie's Weekly* de From a publié aussi cette note intéressante relativement aux voies ferrées (1906) :

« Les 222.000 milles de lignes principales à travers les Etats-Unis représentent une valeur en propriété de 16.000.000.000 de dollars, ou la valeur totale de toute la propriété en 1860, l'année de l'élection du Président Lincoln. Leur revenu annuel d'un peu plus de 2.000.000.000 de dollars est à peu près quatre fois le revenu annuel du gouvernement des Etats-Unis. Le nombre d'hommes inscrits comme salariés est de 1.500.000, soit une armée aussi grande que les forces combinées que Oyama et Linevitch avaient en Mandchourie au moment de la paix de Portsmouth. Les chemins de fer représentent de gigantesques

intérêts. Tout ce qui viendrait à les embarrasser dans leur activité légitime serait un rude coup pour chaque importante industrie du pays. »

En Angleterre, la durée d'une locomotive est d'environ vingt-cinq ans pour une machine d'express, de vingt-six ans pour une machine à marchandises et de vingt-sept ans pour une machine de manœuvres.

En Amérique, les mêmes durées sont représentées respectivement par les chiffres de dix-huit, seize et vingt-deux ans. Mais, en dix-huit années de durée, la locomotive américaine a parcouru au moins 2 millions de milles, c'est-à-dire plus du double de la locomotive d'origine anglaise.

*
* *

On peut dire avec certitude que le mouvement des ports est un critérium de la véritable activité commerciale d'un pays. A ce sujet, il est intéressant de constater l'importance respective des divers ports de l'Union américaine. Nous avons sous les yeux les chiffres officiels publiés par *Trade of the Consular District* de la ville de Boston pour l'année 1906. Voici ces chiffres :

En millions de francs

	Import.	Export.	Total
New-York	3 674	2882	6 556
Boston	546	479	1 025
La Nouvelle-Orléans . . .	113	744	857
Galveston	31	773	804
Philadelphie	365	350	715
Baltimore	127	534	661
San-Francisco.	228	246	474
Pouget-Sound.	54,9	290	344,9

Ce qui frappe tout d'abord, dans ce tableau, c'est *l'importance énorme du port de New-York*, avec lequel — tout à l'opposé de ce qui se passe dans la vieille Europe — aucun autre ne peut rivaliser. Il semble que toute l'activité commerciale se soit spécialement, surtout concentrée dans cette gigantesque métropole, qui est très réellement la grande porte d'entrée et de sortie des Etats-Unis.

Son trafic dépasse 6 milliards et demi, alors que celui de Boston, qui se classe au second rang, atteint à peine le sixième de ce chiffre. Une remarque intéressante concerne les ports de la Nouvelle-Orléans et de Galveston, qui ont un commerce d'exportation considérable. C'est par ces deux ports, d'ailleurs, que s'effectue principalement l'exportation des grains des Etats-Unis.

Puisque nous venons de parler de New-York, disons que le budget de cette ville s'élève à 116.805.490 dollars 37 cents. Ce chiffre représente le cinquième des dépenses totales des 151 villes des Etats-Unis ayant une population de plus de 30.000 habitants, dit le *New-York World*. New-York dépense davantage que les six plus grandes villes : Chicago, Philadelphie, Cleveland, Boston, Saint-Louis et Baltimore. Bien que sa population soit deux fois seulement plus grande que celle de Chicago, son administration coûte quatre fois autant ; sa dette est plus grande que celle de la nation tout entière. Les dépenses de New-York excèdent celles de n'importe quelle ville étrangère. New-York est la ville la plus grande aussi avec une contenance de plus de 300 milles carrés ; New-Orléans est la seconde et Chicago la troisième.

Les services internationaux de transports sont assurés avec les Etats-Unis par de nombreuses et grandes compagnies parmi lesquelles il faut mentionner la *Compagnie*

générale transatlantique française (1), ligne *Cunard*, *Red Star*, etc., etc.

*
* *

De même que le Commerce et l'Industrie, l'*Agriculture* est prospère aux Etats-Unis malgré ce qu'ont écrit beaucoup d'écrivains qui ont assuré que la terre américaine perdait de sa fertilité.

Le journal *The national Stockman and Farmer*, prouve le contraire par une statistique vraiment convaincante.

D'après cette statistique, les terres cultivées ont donné une augmentation appréciable.

	Blé	Avoine	
1875	11,92	28,14	par acre
1885	12,32	27,58	
1895	12,66	25,59	
1905	13,51	29,59	

D'un autre côté, la dernière statistique faite par les consulats des Etats-Unis en France et revisée avec soin par le Consulat Général à Paris, établit que les exportations françaises aux Etats-Unis pour l'année finissant le 30 juin, ont atteint 107.240.547 dollars en augmentation de 18.823.473 dollars, soit 17 % sur l'année précédente.

Tous les grands centres commerciaux, à l'exception de

(1) Depuis la perte du grand paquebot *la Bourgogne*, cette ligne française a souffert longtemps du manque de confiance des Américains, confiance qui revient peu à peu grâce à ses nouveaux et superbes navires.

Lyon, du Havre et de Calais, ont augmenté le chiffre de leurs affaires avec les Etats-Unis. Pour la ville de Lyon, la raison principale de la diminution de ses affaires avec l'Amérique est due surtout au développement extraordinaire et vraiment rapide de l'industrie de la soie aux Etats-Unis.

*
* *

Quelques chiffres peuvent montrer encore le grand développement du Commerce et de l'Industrie (1).

Pendant le XIXe siècle, 623.535 patentes ont été demandées.

Dans le même laps de temps il a été pris aussi 20.000 brevets d'inventions pour wagons et toute autre moyen de transport.

D'autre part, plus de 10.000 brevets ont été demandés aux Etats-Unis pour des machines à coudre. Ces dernières sont, d'ailleurs, employées à toutes sortes de travaux : bottines, souliers, stores, ventes, voiles, tapis, corsets, valises, chapeaux, gants, mitaines, porte-monnaie, selles, harnais, etc.

En parlant du grand développement industriel, des fabriques, des usines gigantesques, rappelons un fait curieux et typique.

A New-York, il y a actuellement environ 900 enseignes qui portent le nom de « fabricants de montres » (*Watchmaker*) et pas une seule de ces maisons n'appartient à un

(1) « L'histoire de l'Amérique donne comme un éblouissement. Peuplé de sauvages, chasseurs ou n'ayant qu'une agriculture rudimentaire ce pays n'était pas même compté comme appartenant au domaine du monde civilisé, et voici qu'en l'espace de quelques générations, la contrée *a pris le premier rang pour l'accroissement de la population et de l'industrie, pour l'énergie* et *l'intensité du progrès matériel.* »

(Elisée Reclus, *Puissance des Etats Unis*)

véritable horloger. En effet, peu d'entre eux pourraient faire une montre et s'ils voulaient en faire une elle leur coûterait au moins 100 dollars, alors qu'ils peuvent facilement en vendre au prix de 20 dollars et meilleures, venant des grandes fabriques.

Le même fait se reproduit d'ailleurs pour quelques autres industries et commerces.

*
* *

On peut se montrer surpris qu'il y ait peu d'Ecoles de commerce en Amérique. La plupart de celles qui existent sont *privées et payantes* ; les Chambres de commerce semblent se désintéresser de la question.

Par contre, le Département d'agriculture à Washington publie quantité de fascicules qui sont délivrés *gratuitement ;* même mieux encore il donne des graines de plantes, de fleurs ; indique le moyen de les cultiver et prie seulement de lui faire connaître si les semis ont réussi, ce que l'on a remarqué d'intéressant, etc.

Il y a là vraiment une *utilité pratique* dont on pourrait faire son profit en France, par exemple, où l'agriculture aurait tant besoin d'être relevée !

Puisque nous venons de parler industrie et commerce, rappelons aussi que les magasins — grands et petits — sont tous fermés les dimanches.

Tous, sans exception, ferment dans la semaine à 5 heures et demie ou 6 heures au plus tard.

De juillet à septembre, à midi le samedi.

Les employés du gouvernement, comme les employés de commerce d'ailleurs, ont deux semaines de vacances pendant lesquelles leurs appointements ordinaires leur sont entièrement payés.

Rappelons aussi ici qu'on est généralement d'une

grande politesse envers les clients dans les différents genres de commerce.

On ne donne pas de reçus dans les magasins ; vous pouvez acheter pour dix sous comme pour cinquante francs, le paquet vous sera délivré sans que vous ayez en main un ticket d'achat.

*
* *

« Il n'y a pas de pays au monde où la machinerie a remplacé la main-d'œuvre comme en Amérique (1).

« Depuis un demi-siècle, le pays a révolutionné les industries par des inventions extraordinaires. Qu'est devenu l'homme de peine américain, le journalier ? Y en á-t-il encore seulement ? Voyez, écrivait un de nos confrères de Pittsburg (2), voyez ceux qui pavent, dépavent nos rues ;

(1) Du *Pittsburg Sun.*

(2) Au sujet de ces tentatives, de ces applications scientifiques américaines, il nous paraît intéressant de reproduire ces lignes ; « Fantaisies vécues ».

« Tout a été dit sur l'Amérique, et, sans crainte de se répéter, on peut toujours écrire, car on y voit sans cesse des horizons nouveaux.

« En six mois, bien des changements s'y opèrent et ce qui se faisait d'une manière se continue tout différemment. L'électricité y prédomine et marche à pas de géants. C'est merveilleux d'en voir les applications rendues de plus en plus pratiques. Chacun, théoriquement, sait qu'un accumulateur électrique unique peut à la fois transporter, chauffer et éclairer. Mais en Europe peu l'ont vu en œuvre. Eh bien, ici c'est constant et fort apprécié. Les omnibus ou *cars* ont absolument l'air de fonctionner magiquement. Rien d'apparent. Un simple frein pour 'arrêt afin de permettre aux voyageurs de monter ou de descendre – Dans quelques mois, le chemin de fer élevé *Elevated car* n'aura plus de locomotive. Les essais faits ont pleinement réussi. L'électricité seule fournira mouvement, lumière et chaleur. Et ce n'est pas tout, dit-on. A New-York, où plus que partout les changements météorologiques sont très brusques, il n'y a pas que le froid à combattre, la chaleur y est in-

pouvez-vous comprendre leur langage ? Pas un n'est américain. Dans les mines, dans les usines, dans beaucoup de magasins ils s'entretiennent dans une autre langue que l'anglais. Voyez aussi ceux qui font le ballaste, posent les rails, l'installation des conduites d'eau, de gaz, le journalier né en Amérique en est absent ou dans une minorité telle qu'il ne compte pas.

« Ne cherchez pas dans la ferme, dans la forêt, sur les lacs, les rivières du commerce intérieur, vous ne le trouverez pas. Les fils des naturalisés n'ont pas suivi la profession de leurs pères ; ils sont dans les bureaux, les magasins où la paie est petite mais où la vie est taxée à un fixe, souvent misérable ; quelques-uns sont contremaîtres... ils ne sont jamais satisfaits parce qu'ils ont appris à ne jamais rien faire de bien et c'est parmi eux que se recrutent les criminels. Ils veulent être servis et non servir. Il est temps de s'occuper à nouveau de ce vieux problème... »

tolérable. Alors, devinez ? — Eh bien, il y aura un réfrigérant électrique pour assurer un air frais dans les voitures.

« N'est-ce pas le comble du progrès ? Et tout cela pour 5 cents ou 26 centimes, quelle que soit la durée du parcours. Croyez-vous que la Compagnie soit obérée par ces améliorations onéreuses. Non, certes, les Elevated ont monté de 40 francs en deux mois. Ce confort relatif dans les moyens de locomotion amène les voyageurs par milliers, *jour et nuit*, car le service n'a aucune interruption.

« Tous les degrés de l'échelle financière sociale s'y coudoient et, chose remarquable, sans trop se coudoyer. Chacun, pacifiquement, lit le journal assis, s'il trouve un siège vacant ; debout, la main en l'air tenant une lanière de cuir pour ne pas tomber sur ses voisins si tous sont occupés. A New-York un train, un « car » n'est jamais complet, le nombre des places étant illimité. Chacun s'y prête à peu près pour ne jamais attendre et, malgré cet encombrement, bousculades et disputes sont rares.

« C'est qu'il faut reconnaître que le niveau général d'éducation des masses est assez élevé. »

(Bertie Shaw.)

*
* *

Le gouvernement a publié à la fin de 1906 une statistique intéressante sur la richesse du pays en 1904. En voici quelques extraits :

Le total de la richesse des Etats-Unis était en 1904 de 106.881.415.009 dollars, soit une augmentation de la richesse de 1900 de 21 % ou 64 % l'estimation de 1890, alors que la richesse totale s'élevait à 65.037.091.197 dollars.

Ces 106.881.415.009 dollars convertis en billets de banque de un dollar, placés bout à bout, donnerait l'équivalent de 30 fois (aller et retour) la longueur d'une ligne allant de la terre à la lune ! (1)

*
* *

En nombre d'endroits, les *femmes sont employées* dans le Commerce et l'Industrie. A ce propos, le Rév. H. Carwadine, dans un sermon, à Chicago, a déclaré que les *femmes prenaient une trop grande place dans le Commerce et l'Industrie*. Dans l'Etat de Massachusets, par exemple, elles sont devenues associées ou porteurs d'actions dans les affaires dans une proportion qui, en dix ans, a augmenté de 47 %, tandis que la part des hommes n'a augmenté que de 4 %. Pourtant, a-t-il ajouté, il y a assez d'hommes dans ce pays pour supplanter toutes les femmes s'ils le voulaient. Il y a plus de 4.000.000 de places dans les bureaux, magasins, boutiques, fabriques tenues par des femmes et qui pourraient être occupées par des hommes

(1) Les dépenses annuelles pour le service de la Poste sont d'environ 58 millions de dollars, dont 2 millions pour le service de l'Etranger. Près de 15 millions de lettres et d'imprimés ne sont pas distribués en raison d'adresses insuffisantes.

ou des jeunes gens, d'autant plus que souvent elles remplissent des emplois pour lesquelles elles ne sont pas faites ; en certains cas, *leur présence est un écueil* pour le travail industriel. »

« Ce n'est pas l'avantage d'une société que les femmes gagnent un salaire. *C'est au détriment du « Home »*. La vie commerciale détruit l'amour domestique parmi les femmes et les filles. La femme n'a pas le droit de devenir la concurrente de son frère l'homme, dans le marché du travailleur, ni de chercher à devenir son égal. »

Puis, le Rév. M. H. Carwadine continua en disant que c'était l'amour-propre, la fierté, la coquetterie qui leur faisait chercher des emplois. Comptables, commis de magasins, employés de fabriques, sont renvoyés pour être remplacés par des femmes, qu'on paie naturellement meilleur marché ; la femme fait diminuer les gages, les honoraires ; et ceux qu'elle obtient ne lui suffisent pas pour vivre. En travaillant dans les fabriques, dans les usines, les femmes perdent leur santé et leur moralité, surtout les jeunes dans les grandes villes. Suivant l'avis du Rév. W. H. Carwadine, il faudrait qu'une loi réglemente le travail des enfants.

Mentionnons maintenant ici cette opinion de Margaret E. Sangster dans *The Detroit Free Press* : parlant ainsi des femmes qui travaillent. « Les femmes composent aussi, lisent les épreuves, sont reporters, recueillent les nouvelles et vendent les journaux dans la rue. Dans certains cas — peu nombreux — les femmes occupent des situations d'éditeurs, mais alors, très souvent, elles sont « managers » (1) de la section des modes. Elles sont inspectrices de prisons, surveillantes dans les dépôts de police. L'infirmière est une figure familière. Une armée de sténographes

(1) Directrices.

et de dactylographes font leur chemin dans les bureaux des banques ou des maisons de commerce. On peut dire que l'opportunité d'une femme de gagner est limitée seulement par son ambition, son habileté, son industrie et ses besoins. L'Américaine a abandonné le service de la domesticité qui, d'abord monopolisé par l'Irlandaise, est maintenant partagé entre Allemandes, Norvégiennes, Danoises, Suédoises, Polonaises, Slaves, sans compter les négresses qui volontiers se font cuisinières. . . . . .

. . . .

« Les femmes ont des professions où il y a moins de responsabilités que pour les hommes, mais il faut admettre, aussi, qu'elles n'ont pas la même fidélité à tenir un contrat. » . . . .

. . . .

*
* *

L'Amérique est surtout le pays de la *grande Réclame* commerciale. C'est là que fleurit l'*annonce sous toutes ses formes*.

Les industries, les grandes comme les petites, les annonces de tous genres se servent de la réclame d'une façon inconnue aux pays de la vieille Europe.

On la trouve sur les murs, sur les arbres même, dans les journaux, dans les revues, partout, en un mot.

*
* *

Tout sert aux Américains pour faire de la réclame ; ils profitent de tout et ne ratent nulle occasion. Tout est prétexte à annonces, même la lutte contre les voleurs !

Le fait suivant en est une preuve curieuse. — A New-York, les femmes demeurant dans le haut de la ville,

principalement dans la West End avenue, la Riverside Drive et aussi le haut de la 5e avenue, ont trouvé un nouveau système pour empêcher les cambrioleurs de pénétrer dans leurs maisons, tandis qu'elles sont à la campagne.

C'est ainsi qu'aux fenêtres de bien des maisons on peut lire des avis prévenant charitablement messieurs les voleurs qu'aucun objet de valeur ne se trouve dans la maison, les bijoux, objets d'art, etc., étant déposés dans tel coffre-fort à telle adresse. Ces avis, s'ils ont l'avantage de prévenir les voleurs, ont également celui de faire une bonne réclame pour la compagnie ou la banque dans le coffre-fort de laquelle les bijoux et objets précieux sont déposés.

Ci-dessous, nous donnons quelques-uns des avis que tout le monde peut lire en se promenant dans les quartiers en question :

« Voleurs et cambrioleurs, vous êtes prévenus que mes bijoux et mon argenterie sont déposés dans l'un des coffres-forts de telle Safe Deposit Company »...

« Messieurs, vous apprendrez avec plaisir que nous sommes à la campagne pour l'été. Si vous avez besoin de quelque chose, adressez-vous au « caretaker ».

« Nos bijoux se trouvent dans le coffre-fort de la...... et notre argent dans nos poches ».

« Une honnête personne n'attaque jamais une autre par derrière. Nous sommes partis pour l'été ».

La police interrogée a déclaré que ces avis avaient du bon, car jusqu'à présent aucune des maisons où il s'en trouve n'avait reçu la visite de cambrioleurs. La police a ajouté que les vols de ce genre étaient bien moindres cette année avec ces annonces que les années précédentes où elles n'avaient pas été faites !

*
* *

Parmi les annonces curieuses, en voici une parue au moment de Noël pour les grands magasins de MM. Kaufmann, frères, et où Victor Hugo est mis en cause !

WHAT VICTOR HUGO SAID ABOUT DOLLS

Ce que Victor Hugo a dit à propos des poupées.

« Dans son admirable chef-d'œuvre, *Les Misérables* — Victor Hugo, un des plus grands auteurs du monde — parlant de « Cosette et de sa poupée » a dit : — « La poupée est un des plus impérieux besoins et en même temps un des plus charmants instincts de l'enfance féminine. La poupée prépare le caractère et la patience de la future mère. »

« Aussi n'oubliez pas de donner à votre petite fille, ou à une autre, une poupée pour Noël. Notre village de poupées dans le pays des joujoux, comprend toutes sortes de genres, etc., etc. ».

*
* *

En Amérique, le paysan comme nous le connaissons et le voyons en France n'existe pas. Il y a des fermiers intelligents, alertes qui connaissant bien leur profession et qui sont beaucoup mieux informés des prix courants, du développement du commerce, des besoins commerciaux et industriels de la Ville que leurs voisins les citadins.

Le fermier, — le paysan — ne connaît pas les scandales de la société, et les potins de Club, mais il est abonné aux magazines et revues qui lui donnent des renseignements utiles et de solides informations en même temps. Il est

un gentleman capable de prendre soin de lui-même, montrant qu'il n'est plus du temps de Millet et des poètes, mais bien de celui d'Edison ; il connaît l'automobilisme, l'électricité, la vapeur et il les emploie habilement au service de dame Nature.

*
* *

Le *World* de New-York a très bien montré ces temps derniers ce qu'étaient et ce que devenaient les immigrants :

« Que sont les immigrants qui nous arrivent aujourd'hui ? Des fermiers ou des citadins ? Vont-ils à la campagne comme ceux d'antan, ou peuplent-ils nos villes ? Il y a quelques années, la grande majorité des immigrants étaient fermiers et s'en allaient vers le Far West. Aujourd'hui, ils se répandent presque entièrement dans les villes, spécialement dans les grandes villes manufacturières. Entre 1830 et 1900, 10.000.000 des 13.000.000 d'immigrants qui débarquèrent aux Etats-Unis venaient de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et de la Scandinavie. Ils furent presque tous des fermiers.

« En 1900, il y eut 475.000 immigrants de débarqués ; dans ce nombre, environ 100.000 venant d'Autriche-Hongrie, 100.000 d'Italie, 100.000 de Russie et des Provinces polonaises allemandes, alors que la Grande-Bretagne n'était représentée que par 50.000 immigrants dont plus de 50.000 étaient Irlandais. Dans ce chiffre on ne trouve qu'un faible pourcentage de fermiers.

« Les différences, les changements dans la nature de l'immigration sont dûs, croit-on, à la prospérité industrielle du pays et aussi aux nouvelles annonces par la presse relativement aux gros gages et aux grandes fortunes qui se font aux Etats-Unis et qui ont pénétré jusque dans les villages les plus perdus de l'Europe ».

CHEZ VULCAIN !

A HOMESTEAD

SOMMAIRE. — Une visite à Homestead.— L'ancienne petite bourgade. — L'immense usine de M. Carnegie. — Une grande ville. — L'aspect de Homestead. — La bibliothèque. — Maison du peuple. — Les aciéries. — Une merveille. — Un aspect féérique. — La nuit. — Le travail. — Impression extraordinaire. — Une vision de l'enfer. — Les forces motrices. — La Reine des énergies. — Les « Fours Martin ». — La gueule de la fournaise. — Le « Boss ». — La « turbine ». — Le « Pitman ». — Le métal. — Les *saints dévouements du travail*. — Les « Dinkeys ». — Une opération de six minutes. — Cela tient du prodige. — Les wagonnets. — Le laminoir. — Le machinisme. — Les foyers. — Le « Sizeman ». — Le bloc coupé en morceaux. — Les grues électriques. — Destination des wagons. — En Angleterre. — L'Angleterre tributaire de Carnegie. — La paie. — 950.000 francs donnés aux ouvriers ! — 45.000 ouvriers. — 180.000 hommes. — Un maître métallurgiste. — M. Schwab. — Au premier rang. — L'influence de la femme. — Une belle figure.

Pour nous rendre compte de la grande industrie américaine, faisons une visite à Homestead. Cette petite bourgade qui comptait, il y a à peine vingt ans, quelques centaines d'habitants, a, à l'heure actuelle, une population de 15.000 âmes. Son accroissement est dû entièrement à

l'immense usine installée par M. Carnegie. L'aspect n'a rien de particulier : c'est une ville simple, ouvrière, dont la monotonie n'est relevée que par une magnifique bibliothèque, véritable maison du peuple où, avec de nombreux livres mis gratuitement à sa disposition, l'ouvrier trouve un gymnase, une école de natation, des salles de billards et de jeux de boules ainsi qu'un petit théâtre pour ses sociétés privées. Il n'est pas besoin d'ajouter que ce splendide monument qui a coûté 400.000 dollars est dû à la libérale générosité du grand maître de Forges.

Les *aciéries d'Homestead* sont une merveille du travail et du génie américains.

Bordées par la rivière Monongahela, traversées par trois lignes de chemins de fer, elles ont une étendue de plus de deux milles. La nuit, le spectacle en est féerique, l'épaisse fumée qui sort en spirales des hautes cheminées, la vapeur qui s'élance en jets réguliers et saccadés, les longues langues de feu s'échappant des fournaises, les étincelles du Bessemer, majestueuses et retombant en pluie d'or, le sifflet strident des machines, le fracas des laminoirs, le bruit aigu et criard des scieries, la cohue des trains, le gémissement assourdissant des sirènes, dégagent de cet ensemble une impression d'effort extraordinaire et continu, superbe et effrayant de vitalité, d'emploi raisonné du mouvement avec une vision de l'enfer.

Toutes les forces motrices y sont représentées : le gaz naturel capté à quelques kilomètres de là, transforme sous son calorique intense le minerai en fonte ; l'eau alimente de puissants engins, la vapeur envoie son impulsion à de nombreux moteurs et l'électricité, la Reine de toutes ces énergies, ajoute avec sa lumière, son pouvoir surnaturel auquel rien ne résiste.

Au milieu de toute cette animation, on se montre surpris de n'apercevoir que peu de monde et on se

demande quelles mains invisibles animent cette activité. Pourtant l'usine emploie 7.700 hommes travaillant de jour et de nuit. « Mais, nous disait l'aimable ingénieur qui nous accompagnait dans notre visite, nous manquons de bras et nous sommes obligés de trouver ou d'inventer des machines pour les remplacer. »

Devant un des « Fours Martin » deux hommes seulement sont occupés à régler la chaleur produite par le gaz naturel ; ils remuent la masse liquide pour en mélanger toutes les molécules ; déjà, le *Boss*, les yeux protégés par de fortes lunettes bleues, s'avance à la gueule de la fournaise, son regard fouille la mer de feu et attend de voir la couleur qui lui indiquera que la fusion est à point; tout à coup, il étend le bras ; alors l'aide, armé d'une petite pelle profonde arrondie au bec et à long manche, court à l'arrière et tente de pratiquer un trou ; le torse à moitié nu, ruisselant de sueur, il lutte contre la masse rougie qui s'agglomère au contact de l'air et ne veut pas céder.

Subitement vaincu, un flot de fonte en ébullition se précipite avec violence dans la turbine ; la galerie resplendit, illuminée de lueurs blafardes pareilles à celles d'un vaste incendie. Bientôt, la turbine pleine va se déverser dans de longs moules, qui, refroidis, transformeront le fer en d'immenses lingots.

Puis le *Pitman*, jette brusquement un lourd couvercle sur la tête des moules et la recouvre de terre. L'un d'eux s'obstine ; le métal bout à gros bouillons, soulève son chapeau et s'élance en gerbes ; furieux, le *Pitman* saute sur les bords du moule, saisit à pleines mains le couvercle et le remet en place sous une pluie de grêlons brûlants ! oh ! les *saints dévouements du travail*, qui donc les célébrera dignement ? Et, ce n'est pas sans une poignante émotion que l'on regarde avec admiration ces hommes

qui semblent jouer leur vie avec la sénérité la plus parfaite au milieu d'un danger terrible et permanent !

Mais il faut se ranger pour laisser passer un « Dinkey », sorte de coucou qui amène du minerai et du vieux fer. Une chargeuse électrique, suspendue à des rails aériens, s'empare du contenu d'un wagonnet, l'entre dans le four, le renverse à travers les flammes, le remet sur le chariot, le repousse et continue du même mouvement automatique avec les suivants ; *l'opération n'a duré que 6 minutes* et nécessite seulement l'emploi d'un homme. *Cela paraît tenir du prodige !*

Dans la cour, des coucous, des wagonnets vont et viennent en tous sens ; un sifflement impérieux retentit ; chacun d'eux se gare tandis qu'une minuscule locomotive court de toute la vitesse de ses petites roues, entraînant vers le laminoir des blocs de fer rougeoyants.

Le *laminoir*, c'est la dévorante activité de l'usine, l'œuvre unique, puissamment originale, attrayante malgré son austérité ; *là le machinisme règne en maître.*

Les foyers des énormes générateurs fournissent la vapeur aux moteurs, à ces moteurs américains si curieux dans leur rustique forme. Une masse d'acier, pesante et formidable, surchauffée à blanc, passe à travers les cylindres ; le monstre se défend, oscille ; la géante machine gémit et enfin triomphe ; le colosse, sous la tension résistante s'anime, s'allonge et devient une plaque de blindage aux dimensions formidables ou une simple feuille de métal !

Cette perfection technique évoque le souvenir des Titans plutôt qu'elle ne fait penser à un ouvrage sorti de la main de l'homme. Mais, un autre bloc a suivi, le *Sizeman*, le visage en feu, les bras retroussés, grave, d'un rapide coup d'œil aperçoit au cœur du fer quelques taches noires, imperceptibles pour une vue moins bien exercée ;

il pousse un juron, mécontent de l'argent gâché, et, sur un signe de lui, le bloc est coupé en morceaux. Le chauffeur est un maître dont les arrêts impitoyables sont obéis, sans réplique.

Sur l'ossature de la galerie roulent des grues électriques dociles et laissant à l'ouvrier le seul soin de les diriger pour enlever et porter plus loin les lourdes plaques qu'elles soulèvent comme un fétu de paille et les plaques s'accumulent en une montagne d'acier.

Une énorme locomotive souffle, patine et semble impuissante à tirer son chargement ; elle crache un flot de fumée et le train se met en route ; les wagons défilent et nous pouvons lire leur destination : Acier pour le gouvernement, marine impériale russe, Japon, société métallurgique des ponts, Angleterre, etc.

— Comment ! vous expédiez aussi en Angleterre ?

— Nous expédions dans toutes les parties du monde, même au Transvaal.

— Oui, mais en Angleterre ? L'Angleterre est si fière de ses usines.

— Ça n'empêche pas ! malgré le transport et le fret, nous livrons à meilleur compte en Angleterre que les Anglais eux-mêmes ; nos clients réalisent bien une économie de 10 schellings par tonne ; notre mérite consiste spécialement dans la « solution du grand problème industriel moderne, la production à bon marché, sans pour cela abaisser le prix de la main-d'œuvre ».

Le jour de notre visite à Homestead était justement jour de paie ; les ouvriers débouchaient de tous côtés ; c'est par centaines qu'ils se présentaient à la caisse ; dans l'immensité de l'usine, ils passaient inaperçus ; un chauffeur emportait les 750 francs de sa quinzaine, derrière lui un *roller* (1) comptait 500 francs ; l'homme de peine rece-

(1) Lamineur.

vait ses 7 fr. 50 journaliers et le « *boy* » d'une office était heureux de toucher sa semaine de 70 francs. Dans cette seule journée, on paya la fabuleuse somme de 950.000 francs, presque le million !

L'usine marche avec une précision mathématique ; point d'inutiles rouages ; on écrit peu, mais on agit beaucoup ; jamais de discussions qui font perdre un temps précieux ; en revanche, on ne ménage rien pour avoir de bons ouvriers qu'on paie en conséquence ou d'excellentes machines auxquelles on fait rendre le plus possible, quitte à les remplacer plus tôt. Les Schwab, les Corey, les Wood,



Vue des aciérie

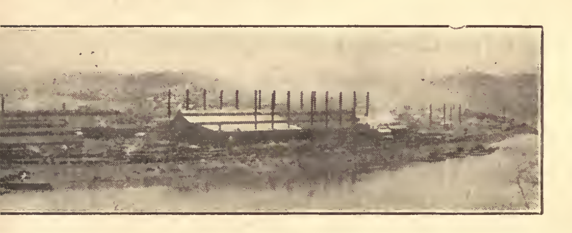
les Berg, les Dinkey et les Hunt, conduisent cette petite armée au succès !

Notons en terminant, que la compagnie Carnegie emploie 45.000 hommes dans toutes ses usines et que le grand Trust « United Steel C° » emploie en tout 180.000 hommes (1).

(1) Carnegie s'est révélé en quelques années le maître de la métallurgie. Il a tout concilié, et s'est tout assimilé ; l'audace, la pratique, le sang-froid méthodique et le goût de l'ingénieur américain. Nulle part ailleurs, on n'a fait plus grand sans effort apparent, sans incertitude, *sans hésitation*. C'est par millions qu'il gagne de l'argent, c'est par millions qu'il donne. Il a fondé des bibliothèques *qui portent son nom*, des collèges ; il a doté des universités ; il a donné des orgues aux églises de toutes religions. Il a aussi encouragé, la musique, les beaux-arts ; la création de l'*Institut Carnegie* de Pittsburg est une de ses plus belles

Nous avons cité plus haut le nom de M. Schwab. Disons à son sujet quelques mots.

Nous ne savons rien de plus ennuyeux, rien de plus difficile à écrire qu'une biographie où on loue trop ou pas assez ; l'écrivain reste toujours inférieur à son sujet, particulièrement quand il s'agit de parler d'un homme comme M. C. M. Schwab. Il a tenu, dès la retraite de M. Carnegie (1), le premier rang dans la grande profession métallurgique ; il a surtout, ce que ne donnent pas les triomphes d'un autre ordre, le respect de ses émules et celui de ses concurrents.



e à Homestead.

M. Schwab est le fils de ses œuvres ; il a un peu plus de 40 ans ; il passe pour gagner la fabuleuse somme de 800.000 dollars par an, dix fois plus que le Président des Etats-Unis ; cinquante francs la minute ! C'est là un joli denier. Notre admiration est cependant pour l'homme et non pour l'argent, accessoire en Amérique et seulement preuve de travail et de génie.

œuvres. Rappelons sa maxime : *To die rich is to die disgraced...* (Nous reviendrons plus longuement sur ce sujet dans notre livre, *Millionnaires et milliardaires américains)*.

(1) Quand M. Carnegie se retira définitivement des affaires métallurgiques, c'est-à-dire, quand le grand « Trust de l'acier » fut formé, il reçut 25.500.000 dollars comptants et aussi des actions à 5 0/0 d'une valeur de près de 200.000.000 de dollars. M. Morgan, en remettant

Tout jeune, son ambition était celle de devenir ingénieur ; mais, demandez à n'importe quel Américain d'où provient ce géant, il vous sera invariablement répondu qu'il a débuté dans une épicerie ; il n'y serait resté que six semaines ; sa popularité ainsi établie, il devra traîner ce souvenir toute sa vie. Nous aimons mieux voir le jeune garçon Schwab commençant à travailler à l'usine de Braddock où il étudie beaucoup, travaille beaucoup et essaie de comprendre. M. Carnegie le devine, le nomme directeur de Homestead, puis chef de la compagnie.

La Compagnie Carnegie est la grande fabrique américaine de millionnaires ; on s'endort un beau soir modeste employé pour se réveiller au matin Supérintendant !

Modeste, M. Schwab prétend qu'il n'a aucun talent, seulement un amour excessif du travail ; il a cherché et réussi à se rendre indispensable ; et il ajoute que son meilleur auxiliaire a été sa femme : « Sans elle, je ne sais pas ce que j'aurais pu faire. Voyez-vous, *l'aide d'une femme fait la supériorité d'un homme* ; elle compte toujours de moitié dans la destinée ».

M. Schwab aime la musique, mais n'a pas le temps de l'entendre : il affectionne les chiens, les chevaux, mais il n'a pas le temps de les voir ; le théâtre l'intéresse, mais il n'a pas le temps d'y aller : la lecture le passionne, mais il n'a pas le temps de lire ; il n'a le temps de rien ; tout son « lui » est dévoué au fer ; il connaît l'occupation de chaque ouvrier.

M. Schwab se repose en voyageant et ses visites favorites sont pour la France et l'Italie, quelquefois l'Allemagne et là quand il veut apprendre quelque chose.

En parlant de l'Industrie métallurgique, cette grande figure américaine méritait bien d'être signalée et mise en lumière.

cette fortune au roi de l'acier, lui déclara *qu'il était l'homme le plus riche du monde*.

LA RELIGION

SOMMAIRE. — La Religion aux Etats-Unis. — L'Etat n'est pas neutre. — Une page d'Elisée Reclus. — Dieu inséré dans la constitution. — Ce que fait le gouvernement. — Une étude de James Bryce. — Le Christianisme. — La Religion nationale. — Les articles additionnels. — La Constitution. — La tolérance. — Le Président Roosevelt. — Chez les catholiques et chez les protestants. — Le respect profond des croyances religieuses. — Esprit de tolérance réelle. — Ce que dit notre confrère André Chéradame. — Une note du *Catholic Directory*. — Les églises catholiques aux Etats-Unis. — Le prêtre catholique américain. — Son caractère. — L'entr'aide entre catholiques. — Un exemple. — La majorité. — Les protestants aux Etats-Unis. — Plus de 200 sectes. — Dans les temples. — Les Pasteurs. — La chasse aux dollars. — « Welcome ». — Remerciements. — L'armée du Salut et les Salutistes. — Adresse au Peuple. — Singulier boniment. — Les glaces. — Les quêtes. — Un budget. — La condition religieuse des nègres. — *The negro Church*. — Les Juifs. — A New-York. — Curieuse statistique. — Une note du *Temps*. — Chez les protestants. — Etrangetés. — Originalités. — Mme Edison. — Singularités. — Les dangereux. — Une accusation. — *L'arche de Noé moderne*. — Une curiosité. — Les Juifs. — Plus tard ils seront partout.

L'Etat n'est pas absolument *neutre aux Etats-Unis* comme on pourrait le croire. Nons en trouvons une preuve dans cette page d'Elisée Reclus, le savant géographe, un

écrivain que l'on ne pourra certes pas accuser de cléricalisme.

« ...Après la guerre de l'Indépendance, dit-il, les lois de haine confessionnelle furent presque toutes abolies, et l'on vit même la sévère cité protestante de Boston convoquer précipitamment ses délégués pour proclamer la liberté de conscience et recevoir en libérateurs les soldats catholiques envoyés par la France alliée... Cependant, il subsiste encore en divers Etats des traces nombreuses de l'ancien régime. Le Vermont déclare que chaque secte doit se manifester par une forme extérieure du culte et s'abstenir de travail au « jour du sabbat » ; dans le Connecticut, dans le Tennessee, des « violateurs du sabbat » ont été condamnés à la prison. D'après les lois de Pensylvanie, du Tennessee, de la Caroline du nord et de plusieurs autres Etats méridionaux : « Quiconque niera l'existence de Dieu, la vérité de la religion chrétienne, « ou la divinité de l'Ancien et du Nouveau Testament, ou professera des principes religieux incompatibles avec la liberté et la sécurité de l'Etat, est déclaré incapable d'occuper aucun emploi de confiance ou de profit dans l'administration civile de cet Etat ».

Dans l'Arkansas et le Maryland, l'interdit porte même sur les fonctions de juré et sur la validité du témoignage. *On ne saurait donc maintenir cette affirmation, si souvent répétée, que dans la République nord-américaine, l'Etat est absolument neutre entre l'Eglise èt les individus.*

Les membres des sectes les plus rigides, les baptistes et les méthodistes, insistent pour que le nom de Dieu soit inséré dans la *constitution* et lui donne *ainsi un caractère plus sacré...* (1).

(1) Elisée Reclus, *L'Eglise et l'Etat dans l'Union Nord-Américaine*, p. 774, 775.

Et plus loin, Elisée Reclus ajoute : « Le gouvernement veille à la régularité des cérémonies du culte dans les casernes, les forts et sur les navires de guerre. Même les diverses législatures et les deux Chambres du Congrès ont leur chapelain ; les séances commencent officiellement par une prière. et des proclamations solennelles désignent des jours de jeûnes et de pénitence. Ainsi, tout en tenant la balance égale entre les divers cultes, le gouvernement fédéral, de même que la plupart des électeurs auxquels il doit son origine, *admet tacitement que le christianisme*, sous une forme ou sous une autre, *doit être la religion de tous*. Loin d'être « Athée », suivant une expression employée par les gouvernements parlementaires d'Europe, l'Etat américain est « Chrétien », mais sans qualification spéciale, et sa protection s'étend sur l'ensemble des cultes, du catholicisme aux adventistes et aux unitariens.... »

Dans ses admirables études sur la *République Américaine*, M. James Bryce donne ces conclusions : « La matière, déclare-t-il, peut se résumer en disant que le *Christianisme est, en fait, considéré comme étant, sinon la religion légalement établie, du moins la religion nationale*. Loin de regarder leur République comme impie, les Américains pensent que l'acceptation générale du Christianisme est l'une des principales sources de leur prospérité nationale, et que leur nation est l'objet tout spécial d'une façon divine... » (1).

Et plus loin il ajoute : « Six Etats du Sud excluent de toute fonction publique quiconque nie l'existence d'un Etre suprême. Outre ces six, la Pensylvanie et le Tennessee déclarent inéligible tout homme qui ne croit pas en Dieu et à une vie future de récompenses ou de peines.

(1) Tome IV, p. 264. Armand Colin, éditeur.

Le Maryland et l'Arkansas, même, déclarent une telle personne incapable d'être juré ou témoin (1)... »

L'attitude de l'Etat américain en matière religieuse, la tolérance, sont inscrites dans des articles additionnels qui font partie de la constitution : *Congress shall make no law respecting an establishment of religion, or prohibiting the free exercise thereof.* Le Congrès lui-même ne peut ni faire de loi relative à un établissement de religion, ni non plus empêcher le libre exercice d'aucun culte (2).

(1) *Ibid.*, p. 456.

(2) LA SÉPARATION AUX ÉTATS-UNIS

On rencontre des gens qui, pour s'accommoder de la Séparation en France, croient pouvoir invoquer l'exemple des Etats-Unis.

Dans la grande République américaine, l'Eglise est, en effet, séparée de l'Etat.

Mais cette séparation ne saurait être comparée à celle de France.

Aux Etats-Unis, la Constitution débute par une affirmation de la foi chrétienne.

Le blasphème public est puni comme un désordre social.

En cas de péril national, le président prescrit un jour de jeûne.

Chaque année, un jour est solennellement consacré aux actions de grâces.

Le repos du dimanche est affirmé par la loi.

Les membres du clergé sont exempts de la milice.

Les outrages à leur caractère sont sévèrement réprimés.

Les juridictions ecclésiastiques sont reconnues ; les excommuniés sont sans action en justice contre les autorités religieuses.

Les paroisses, hospices, collèges, établissements religieux, congrégations, obtiennent aisément et souvent la personnalité civile.

Les églises catholiques possèdent des biens considérables.

S'il y a des limites pour les immeubles, il n'y en a pas pour la fortune mobilière.

Souvent les églises, hospices et asiles sont exempts d'impôts.

La liberté de la parole est aussi entière dans la chaire que sur la place publique.

Le droit de se grouper subsiste intégralement pour les fidèles, les prêtres séculiers, les religieux.

Le Président Roosevelt met cette tolérance, qui est d'ailleurs un point essentiel du caractère national, au nombre des dispositions que doivent accepter les immigrants qui veulent entrer dans la grande famille américaine.

« Nous devons, dit-il, les *américaniser* de toutes manières, en paroles, en principes, en idées politiques et dans leur façon de considérer les rapports de l'Eglise et de l'Etat... Quels que soient sa religion ou son lieu de naissance, nous accueillons sincèrement et en camarade, celui qui vient ici décidé à devenir un bon citoyen des Etat-Unis. Nous avons en revanche, le droit d'exiger qu'il n'embrouille pas les questions qui nous occupent, en introduisant parmi nous les querelles et les préjugés du vieux monde. Il y a certaines idées qu'il doit abandonner. Par exemple, il apprendra que la vie américaine est incompatible avec une forme quelconque d'anarchie, de société secrète ayant le meurtre pour but ici ou à l'étranger ; *il apprendra aussi que nous exigeons une tolérance religieuse absolue et la séparation de l'Eglise et de l'Etat...* La leçon est la même pour tous les peuples qui sont venus ici, quelle que soit leur race. Elle est la même pour toutes les Eglises. Une Eglise qui demeure étrangère, de langage ou d'esprit, est destinée à disparaître... »

Donc, les Américains tiennent à l'indépendance du domaine civil et du domaine religieux mais cela ne veut pas dire que ces deux forces soient en antagonisme. L'Etat est neutre mais pas indifférent à la religion elle-même.

Aucun obstacle enfin ne s'oppose aux assemblées d'évêques, ni à leur rapports avec le Pape.

Cette nomenclature, dont l'exactitude défie d'ailleurs toute contestation, ne suffit-elle pas à démontrer que la loi du 9 décembre 1905 établit en France un *régime foncièrement différent* de celui qu'on observe aux Etats-Unis?

L'Etat, tout en n'étant lié à aucune Eglise, est religieux ; « il y a plus, l'Etat, pratiquement, est chrétien. »

Ecoutons encore à ce sujet le langage du président Roosevelt fixant le jeudi 26 novembre 1903 comme *fête nationale d'actions de grâces :*

« Conformément à la coutume annuelle de notre peuple, il incombe au Président, à cette saison, de déterminer un jour de fête et d'actions de grâces à Dieu.

« Au cours de l'année qui vient de s'écouler depuis la célébration de cette fête, Dieu nous a comblés de ses bienfaits, nous donnant la paix à l'intérieur et aussi la paix avec l'extérieur, pemettant ainsi à nos citoyens de travailler à leur bonheur sans être dérangés par la guerre, la famine ou les épidémies. Nous devons non seulement nous beaucoup réjouir de ce qui nous a été donné par lui, mais aussi accepter ses bienfaits avec le sentiment de notre responsabilité, comprenant que c'est à nous-mêmes de montrer que nous méritons de jouir avec sagesse du bien-être qui nous est accordé.

« En remerciant Dieu pour les bienfaits dont il nous a comblés dans le passé, nous devons lui demander de les continuer dans l'avenir, et lui demander aussi que nos esprits ne soient pas portés vers la guerre, mais vers le bien public et contre le mal. Nous devons prier pour qu'il nous donne la force et qu'il nous éclaire, afin que dans les années à venir, avec confiance, sans peur et avec le plus grand zèle, nous remplissions sur cette terre le rôle qu'il nous a confié, prouvant ainsi que nous ne sommes pas indignes de ses bénédictions.

« Et, c'est pourquoi, moi, Théodore Roosevelt, fixe par la présente, comme un jour d'actions de grâces générales, le jeudi 26 novembre prochain, et recommande que, dans tout le pays, les gens s'abstiennent de vaquer à leurs occupations habituelles, et que, dans leurs foyers ou dans

les églises, ils rendent grâce au Dieu tout-puissant pour les bénédictions nombreuses qu'il nous a accordées l'année dernière (1). »

Et, en 1907 encore, le 22 octobre, le président Roosevelt, selon l'usage, a lancé une proclamation nouvelle désignant le jeudi 29 novembre comme le *Thanksgiving Day*, c'est-à-dire le jour d'actions de grâces. Voici le texte de cette proclamation :

« Le moment de l'année est venu où, selon la sage coutume de nos pères, cela est devenu mon devoir de désigner un jour spécial d'actions de grâces pour remercier Dieu des bienfaits que nous avons reçus de lui et aussi pour prier qu'il les continue. Une nouvelle année de grande prospérité vient de s'écouler. Jamais encore dans notre histoire, ni dans celle des autres nations, un peuple n'a été plus prospère que le nôtre au cours de cette année. Cette prospérité est si grande qu'elle ne doit pas nous pousser à un orgueil téméraire et encore moins à un esprit d'étourderie, sans tenir compte de notre responsabilité. Tout au contraire, nous devons avoir des sentiments sobres et être reconnaissants, sans fierté, de toutes nos bénédictions et aussi avoir l'intention résolue, avec l'aide de la Providence, de ne faire aucune action qui puisse nous être reprochée.

« Le bien-être, quoiqu'il soit indispensable, ne peut être autre chose que la fondation de la grandeur véritable d'une nation et de son bonheur. Si nous ne construisons rien sur cette fondation, notre vie nationale n'aura pas raison d'exister et elle sera aussi vide qu'une maison dont

(1) A la fin d'une cérémonie, un évêque anglican des Indes, le Rév. Nuttal, parlant au nom de ses concitoyens anglais, saluait dans le président Théodore Roosevelt « un chrétien militant » et cet éloge soulevait d'unanimes et spontanés applaudissements.

on a seulement construit les fondations. Sur notre bien-être doit être construit un édifice de notre vie nationale et individuelle en accord avec les lois de la plus haute moralité. Différemment notre prospérité, après un certain temps, disparaîtra et nous aurons des malédictions au lieu de bénédictions.

« Nous devons être tous respectueusement reconnaissants de ce que nous avons reçu et absolument décidés à observer une ligne de conduite qui nous conduira à la grâce et non à la destruction.

« Et c'est pourquoi, moi, Théodore Roosevelt, fixe par la présente, comme un jour d'actions de grâces générales, le jeudi 29 novembre et recommande que dans tout le pays les gens s'abstiennent de vaquer à leurs occupations habituelles et que, dans leurs foyers ou dans leurs églises, ils rendent grâce au Dieu tout-puissant pour les bénédictions nombreuses qu'il nous a accordées l'année dernière.

« En fait de quoi, j'ai signé de ma main la présente et y ai fait apposer le sceau des Etats-Unis.

« Fait dans la cité de Washington, ce 22 octobre, en l'an de Notre-Seigneur 1906 et de l'Indépendance des Etats-Unis le cent trente et unième.

« Théodore Roosevelt. »

Il y avait eu, en octobre 1903, à Washington, une sorte de concile des *Evêques anglicans* de tous les Etats-Unis. Un service religieux avait été célébré en plein air devant plus de 8.000 citoyens ; la musique de la marine américaine marchait en tête de la procession et le président Roosevelt avait pris place sur l'estrade au milieu des évêques anglicans.

Après une allocution de l'évêque Satterle de Washington, le Président prenant la parole dit entre autres choses :

. . . .

« Evêque Satterle, et vous, représentants de l'Eglise des Etats-Unis et de l'étranger, et vous tous, mes amis et chers concitoyens, je vous salue ; et, en votre nom, je souhaite la bienvenue à ceux qui sont aujourd'hui les hôtes de la nation. Dans ce que je vais vous dire, je voudrais insister sur les pensées qui me sont suggérées par trois différents textes. En premier lieu : « Vous servirez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. » En second lieu : « Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes. » Enfin, c'est le texte que vous avez lu dans la collecte, évêque Doane : « Seigneur, préparez nos cœurs et nos âmes à accomplir ce que vous commandez. »

Voyons maintenant, le président Roosevelt, parler chez les catholiques. En 1903, le 16 août, les membres d'une société catholique du *Saint Nom* (1) s'étaient assemblés à Oyster Bay (2), là où se trouve précisément la maison de campagne de Théodore Roosevelt. Ce dernier, invité à la réunion, prit place sur l'estrade au milieu des prêtres catholiques. Après avoir déclaré combien il était heureux de se trouver à cette fête et rappelé qu'il avait été un des premiers souscripteurs pour la construction d'une église catholique à Oyster Bay, il improvisa une belle allocution de laquelle nous reproduisons les passages suivants :

« ...Ce matin, à un service auquel j'assistais sur le champ de bataille de Kearsage, j'entendais développer, devant les officiers et les soldats de notre marine, *qu'il n'y a pas de bons citoyens sans les vertus de l'homme privé.* Et le prédicateur insistait sur ce fait, qu'un homme doit être irréprochable dans ses paroles comme il doit l'être dans sa vie, que son langage comme sa conduite doit at-

(1) Ayant pour but la suppression du blasphème.

(2) Etat de Long-Island.

tester sa loyauté envers Dieu et le Sauveur, s'il veut remplir les conditions que nous avons droit d'attendre de ceux qui portent l'uniforme national. Et n'est-ce pas l'autorité même de l'Ecriture qui nous a dit que ce qui importe, ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme, mais les paroles qui en sortent ?

« Il y a toujours une tendance chez les très jeunes gens, chez les garçons à peine adolescents, à croire qu'un peu de vice est nécessaire pour paraître distingué et pour montrer qu'on est homme. Combien souvent n'avez-vous pas entendu un bon petit jeune homme se vanter d'apprendre la vie alors qu'il allait seulement apprendre ces côtés de la vie qu'il vaut mille fois mieux complètement ignorer ! Je vous adjure sincèrement de vous faire tous les gardiens de vos jeunes frères et de les arracher de tout votre pouvoir à une aussi fausse conception de la vie.

« Il n'y a rien de puissant comme l'exemple. Si l'un de vous se conduisait mal devant des enfants plus jeunes, et spécialement dans sa famille, s'il osait prononcer des grossièretés ou des blasphèmes, vous pouvez bien être sûrs qu'on suivrait son exemple plutôt que ses conseils... Je vous ai recommandé la force aussi bien que la décence. Les enfants qu'il s'agit pour vous de porter au bien n'admirent pas une vertu d'anémiques. Si vous voulez avoir une salutaire influence comme bons chrétiens, soyez forts et courageux, ou votre exemple ne comptera guère... Nous attendons de vous, mes amis, que vous manifestiez dans les actes et dans la pratique la foi qui se trouve en vous... »

Les Américains ont le respect très profond des croyances religieuses, ainsi que nous venons de le voir.

Partout existe la possibilité de manifester ses sentiments et la certitude absolue d'être écouté en silence et avec respect.

« La liberté religieuse, a écrit notre confrère André Chéradame (1), est aux Etats-Unis si absolue et si réelle qu'elle a engendré une abondance prodigieuse d'églises et de sectes.

« Il y a aux Etats-Unis des adventistes, des baptistes, des catholiques romains, grecs, arméniens, réformés, des vieux catholiques, des bouddhistes, des philadelphiens, des shakers, des altruistes, des congrégationalistes, des évangélistes de toute variété, des mormons, des juifs orthodoxes et réformés, des mennonites, des méthodistes, des presbytériens, des épiscopaliens, des salutistes, des unitariens, des universalistes.

« Je ne cite ici que les principaux groupes, sans parler de leurs subdivisions. Eh bien, toutes ces croyances si prodigieusement variées, qui propagandent par tous les moyens pour faire des prosélytes, ne causent aucun trouble dans le pays, et ceci surtout à cause de cet *esprit de tolérance réelle*, de respect sincère des convictions d'autrui qui existe, sans conteste, aux Etats-Unis. »

Et notre confrère donne des preuves vécues de ce qu'il avance ci-dessus : « A New-York, dit-il, je passais un soir vers 8 heures dans la vingt-troisième rue qui, à ce moment, est parmi les plus fréquentées.

« A vingt mètres de la station du chemin de fer élevé, sur la chaussée, sous la lumière crue d'une haute lampe électrique, à quelques centimètres des tramways qui passaient incessamment, des soldats de l'armée du Salut « manœuvraient ». Ils étaient là 14 ou 15 « salutistes » formant cercle. Au centre, un tabouret de bois servait de chaire.

« Au moment où j'arrivai, les salutistes, en uniforme bleu, au gilet rouge, chantaient une sorte de cantique.

(1) *Courrier des Etats-Unis.*

Leur physionomie était celle d'illuminés. Tout à coup l'un d'eux se détacha, monta sur le tabouret et fit sa confession publique. Il déclara qu'il avait longtemps vécu dans l'erreur, qu'il avait enfin trouvé Jésus-Christ et que, maintenant, il était heureux. Cette déclaration, faite avec une ardeur passionnée, fut scandée par les « alleluia » et les « yes » confirmateurs des camarades salutistes. Le public, attroupé, écouta, silencieux et respectueux. Et cette scène, qui aide à se figurer la prédication des premiers chrétiens dans les rues de la Rome impériale, se passait en 1903 à New-York, au milieu de la ville d'affaires la plus réaliste qui soit au monde, tout près du célèbre « Flat Iron », construction formidable, d'un modernisme outrancier.

« Or, sous le rapport de la liberté religieuse (1) ou de l'opinion politique, il en est de même, dans toute l'étendue des Etats-Unis, qu'à New-York ou à Washington.

« C'était hier dimanche ; j'ai visité les églises des confessions les plus diverses. Qu'elles soient fréquentées par des nègres ou par des blancs, qu'on y invoque telle ou telle doctrine, peu importe : l'accès en est complètement libre. C'est ici que celui qui voudrait contester à un orateur le droit d'exposer son opinion et sa foi, qui viendrait lui demander, comme cela vient d'avoir lieu chez nous, « s'il est autorisé » à parler en chaire, celui-là serait mal reçu, je l'assure.

« Les Américains ont un respect trop profond des croyances religieuses d'autrui pour que le cas se soit encore produit, mais s'il se présentait, je me demande dans

(1) Les juifs jouissent comme tous les étrangers des mêmes droits ; naturalisés, il sont Américains sans aucune différence. Ils se fréquentent entre eux mais ne sont pas reçus dans la haute société.

quel état rentrerait chez lui le malheureux assez mal avisé pour avoir voulu contrôler les croyances des autres. »

*
* *

D'après le *Catholic Directory*, il y a aux Etats-Unis 11.289.710 personnes appartenant à la religion catholique, soit 1/7 de la population. Si on ajoute à ce nombre celui des catholiques, sujets américains, qui se trouvent dans les différentes colonies, le chiffre atteint est de 18.853.951.

La population catholique des colonies est la suivante : Philippines, 6.565.998 ; Hawaï, 33.000 ; Iles Samoa, 3.000 ; Iles de Guam, 9.000, et Porto-Rico 953.243.

La population des Etats-Unis et de ses colonies étant de 84.233.069 et le nombre des catholiques de 18.853.951, il en résulte que près d'un quart de cette population appartient à la religion catholique. Il y a aux Etats-Unis :

1 cardinal ;

13 archevêques ;

86 évêques.

Les *églises catholiques* aux Etats-Unis, *appliquent la doctrine*, aussi vieille que l'Eglise elle-même, *de la soumission aux autorités publiques pour le bien public ;* leurs prêtres, qui, dans la rue, ne peuvent porter l'habit ecclésiastique, ne s'occupent que de leurs fidèles, restant étrangers aux agitations de la foule ; ils appliquent strictement le canon romain. Le *prêtre catholique américain est simple*, dépourvu de bigoterie, *naturel en tout.*

L'un d'eux nous amusa beaucoup un jour, en nous parlant des curés français : « Tous vos prêtres, nous disait-il, portent la tête sur le côté, et je n'en ai jamais vu un seul regarder en face. Je pense que l'éducation qui leur est donnée au séminaire est remplie de mysticisme ;

quand ils commencent à exercer leur ministère, ils n'ont pas d'expérience : *ils ne connaissent rien de la vie pratique.* On les tient trop enfermés et cependant le monde dont ils sont appelés à diriger les consciences ne peut être connu sagement qu'en le fréquentant ».

Combien les catholiques de la libre Amérique savent s'entendre et s'entr'aider lorsqu'il s'agit d'affaires religieuses. Voici un fait raconté par le *Courrier quotidien* au sujet de l'élévation d'une *Cathédrale* à Brooklyn. Il est à méditer par les catholiques de France surtout à l'heure actuelle.

« Mgr Charles E. Mac Donnel, évêque de Brooklyn, vient d'acheter, pour le prix de 251.175, les terrains situés entre les avenues Nostrand et Rogers, et les rues Carroll et Crown, à Brooklyn. Cet emplacement est actuellement occupé par les bâtiments de la prison de Kings County, qui seront prochainement démolis.

« Sur l'emplacement de l'ancienne prison s'élèvera, dans quelque temps, une cathédrale majestueuse dont la construction ne coûtera pas moins de $5.000.000. La nouvelle cathédrale sera copiée, dans la mesure du possible, sur la basilique de Notre-Dame de Rouen.

« Le projet de la construction, à Brooklyn, d'une cathédrale catholique, date déjà d'il y a environ cinquante ans. Un terrain fut acheté à cette époque, entre les avenues Green, Clermont, Vanderbilt et Lafayette, où les travaux des fondations ont déjà été effectués. Ce terrain sera, dit-on, vendu aux jésuites, qui y construiront un collège.

« La population catholique de Brooklyn atteint maintenant le chiffre de 500.000 (1). »

(1) En 1891, Elisée Reclus écrivait ceci : « Les écrivains religieux parlent souvent, les uns avec enthousiasme, les autres avec effroi, des progrès accomplis par l'Eglise catholique aux Etats-Unis. Ces progrès sont réels, puisque le nombre des catholiques s'élève à plus de six millions... »

Ces chiffres et cette solidarité des personnes appartenant à la même religion rendront rêveur plus d'un catholique de France !

*
* *

Parmi ces représentants de l'Eglise catholique aux Etats-Unis, il faut mettre en première ligne le cardinal Gibbons (James), archevêque de Baltimore. En décernant la pourpre cardinalice à James Gibbons, prélat résolu, aux yeux de tous, à s'occuper principalement *du sort des classes ouvrières*, le Pape Léon XIII donnait alors un témoignage de sa propre sollicitude pour les *questions sociales*. « L'*Eglise*, avait dit hautement le cardinal Gibbons, est l'*Amie du peuple*. »

De son côté, M. Ferdinand Brunetière avait pris plaisir dans son *Etude sur le catholicisme aux Etats-Unis* à citer ces paroles du même Cardinal : «... Les *grandes questions de l'avenir* ne seront plus des questions de guerre, de commerce ou de finances, mais des *questions sociales*, concernant l'amélioration du sort des grandes multitudes populaires, et en particulier des classes ouvrières ».

Et ceci :

«... Il est d'une importance capitale pour l'Eglise de se ranger constamment et avec fermeté du côté de l'humanité et de la justice à l'égard des masses qui composent la famille humaine. »

« Le cardinal Gibbons, a dit M. Gaston Deschamps, est un homme grand, mince à la mine d'ascète, aux gestes discrets et doucement décidés. Un bel air d'autorité, répandu sur la personne, s'accorde harmonieusement avec la simplicité affable de son accueil. Les Français qui l'ont vu à Baltimore admirent la modestie de sa demeure, l'absence de luxe, l'idéalisme vraiment élégant que dénote

ce logis archiépiscopal. Ce prince de l'Eglise d'Amérique est installé sans faste, dans une maison tout bonnement bourgeoise, à peu près pareille aux presbytères de nos curés de bourgades. Rien qui rappelle les allures aristocratiques, distantes, presque dédaigneuses qu'affectaient en maint chef-lieu de diocèse nos palais concordataires. En Amérique, au pays des dollars, cette austérité de *Clergyman*, unie à une dignité très haute et à une influence purement spirituelle, est un spectacle saisissant. On a la même impression — avec les différences que comporte un autre tempérament d'apôtre — lorsqu'on voit pour la première fois l'*archevêque Ireland*, le pasteur démocrate du Minnesota, qui ne fait que des sermons de morale pratique et qui *insurge allègrement ses ouailles contre tous les fléaux publics, notamment contre la pornographie et l'alcoolisme* ».

Nous avons trouvé à ce sujet, dans les *Questions actuelles* de M. Brunetière, une curieuse citation empruntée aux savoureux propos dont l'archevêque Ireland est coutumier lorsqu'il revient dans son diocèse après un voyage en Europe :

« Jusqu'ici, lorsque je venais en Europe, je m'entendais qualifier d'évêque tant soit peu dangereux, parce que j'étais un *évêque démocrate*, un évêque républicain; on me prenait presque pour un hérétique. On me disait : « Peut-être ces idées vont bien là-bas, parce que les Américains ne sont pas encore bien civilisés. » Cette fois-ci, en arrivant à Rome, j'entendis dire du sommet du Vatican : « De toutes les formes de gouvernement que l'Eglise a reconnues et dont elle a fait l'essai, elle ne saurait dire jusqu'ici celle dont elle a reçu le plus de mal ou le plus de bien. Maintenant elle fera l'*essai sérieux de la forme républicaine*. » Et moi, *comme Américain*, je répondis : « Vous réussirez! »

On voit par ces simples extraits, quelle sont les idées

de l'épiscopat américain. Il plaît aux chefs du clergé que *tes catholiques se mêlent à la vie nationale et fassent en toutes circonstances acte de bons citoyens.*

Dans les cérémonies publiques, le cardinal Gibbons a une place réservée après le chef de l'Etat et il « ne néglige aucune occasion de s'associer aux événements qui intéressent la patrie ».

Un jour, il parlait ainsi à un de nos confrères : « Les excellentes relations avec le pouvoir et avec l'opinion, disait-il, sont favorisées, ainsi que la tranquillité intérieure de l'Eglise, par l'absence de journaux religieux quotidiens. Nous avons une presse hebdomadaire qui nous rend de très utiles services ; et cela nous suffit. Pour le reste, il *vaut mieux que nous restions en bons termes avec les journaux de toute nuance.* »

*
* *

Il y a deux partis parmi les catholiques ainsi que le constatait, le 12 août 1905, le *New-York Times* sous le titre *Notre Cardinal Américain.* On y lisait : « Ce n'est pas manquer de respect au Président des Etats-Unis que de dire que le plus important discours prononcé à Wilkes-barre jeudi fut celui du cardinal Gibbons... Il y a encore, malheureusement, beaucoup de « bons Américains » qui ne peuvent concevoir qu'un « bon catholique » peut être aussi un « bon Américain ». Ceci n'est pas entièrement un préjugé, ni encore entièrement sans justification rationnelle. Il y a, en effet, une faction dans l'église catholique romaine des Etats-Unis qui chérit et cherche à propager l'idéal étranger et que de bons Américains regardent à bon droit avec soupçon, mais, heureusement, il y a aussi dans l'Eglise catholique un parti dont l'idéal et les aspirations sont essentiellement américains et patriotiques.

Et, à présent, et depuis quelque temps, c'est celui qui semble avoir été le parti prédominant dans l'Eglise catholique. »

*
* *

Chose digne de remarque, si les Protestants forment la majorité aux Etats-Unis, les catholiques ne sont pas laissés pour cela officiellement de côté. C'est ainsi que le cardinal Gibbons avait été chargé officiellement, lors de l'inauguration de la grande exposition de Saint-Louis, d'appeler la bénédiction divine sur la *Vorld's fair* et sur le peuple américain, « car, a écrit M. Anatole Leroy-Beaulieu, le célèbre économiste, dans toutes les cérémonies et les faits civiques, Dieu est toujours le premier invité ; et c'est souvent aux Prélats catholiques, à un Gibbons, à un Ireland, à un Spalding (1), que le gouvernement américain confie le soin d'invoquer les grâces du Très-Haut sur les descendants des puritains de la *May Flower* ». Et M. Leroy-Beaulieu ajoute :

« L'estime aussi hautement témoignée à ces grands évêques s'étend non seulement à leurs prêtres, mais aussi aux religieux qui, en Amérique, plus peut-être que partout ailleurs, constituent une notable portion du Clergé catholique.

« ... Beaucoup de maisons religieuses catholiques des Etats-Unis, de leurs collèges, de leurs séminaires, de leurs couvents ont été fondés par des Français et des congrégations françaises. De l'Atlantique au Pacifique, on rencontre presque dans tous les Etats, des établissements de ces congrégations dont la maison-mère était jadis en

(1) Auteur d'un beau livre : *Opportunité*, fort bien traduit en français par l'abbé Félix Klein.

France... L'élite du Clergé américain a été élevée par les Sulpiciens... »

*
* *

Définir la religion des citoyens des Etats-Unis est presque impossible : la *majorité des Américains est protestante* et répartie en plus de 100 sectes !

On paie son temple et son pasteur comme on paie son loyer ; l'Etat n'intervient en rien ; tous les frais du culte sont supportés par des contributions volontaires. Etre pasteur, c'est exercer une profession comme une autre ; il n'est pas besoin d'avoir de vocation religieuse, mais il faut avoir du talent, être orateur, savoir intéresser les fidèles, sans quoi le comité qui régit les finances du temple invite le Révérend à chercher fortune ailleurs.

Les offices du dimanche sont suivis ; on y trouve autant d'hommes que de femmes et pourtant, c'est en Amérique que l'on rencontre le plus de libres-penseurs.

Chœur, musique, concert spirituel, tel est, chaque samedi dans les journaux, le programme annoncé pour le lendemain ; rien de mystique, le sermon traite généralement d'un sujet biblique approprié aux événements de l'actualité. A vrai dire, beaucoup de pasteurs américains sont de grands philosophes, de profonds moralistes. Nous avons entendu souvent des discussions qui, en France, auraient pu avoir aussi leur place au Collège de France.

Un théologien habile qui veut se créer une position, peut inventer facilement une religion ; les adeptes arrivent en masse... et les dollars aussi et on compte alors une « church » de plus.

A ce sujet nous avons lu dans le *World* de New-York l'intéressant récit suivant : «A la suite d'une mission baptiste, un curieux enthousiasme religieux s'est emparé des habi-

tants de Tuvin, village situé dans le nord de l'Etat de New-York. Les habitants se sont presque tous convertis et ont embrassé les croyances de cette secte.

« Par malheur, le temple est très petit, il n'y a pas de baptistère, et, d'ordinaire, on baptisait les néophytes dans un ruisseau voisin. Or, à cette époque de l'année, tous les ruisseaux du pays étaient déjà gelés. Cependant, on ne pouvait remettre au printemps prochain le baptême de tant de nouveaux convertis.

« Alors le ministre du temple décida d'administrer le baptême aux néophytes dans une fromagerie voisine et de plonger ses fidèles dans une cuve où l'on fait bouillir le lait. Au jour fixé pour la cérémonie, tous les membres du temple baptiste, réunis dans la fromagerie, ont été baptisés selon le rite religieux ; mais au lieu d'être plongés dans l'eau claire du ruisseau, ils l'ont été dans une immense cuve de lait. »

L'Américain est généreux pour son église ; les pièces blanches comme les billets de banque affluent dans l'aumônière qui lui est tendue ; sa charité peut être discrète ; une petite enveloppe posée devant son siège lui permettra d'y glisser son humble obole, voire même un chèque !

Oh ! ces dollars ! Nous n'avons jamais pu entrer dans une église sans entendre le Révérend faire appel à la caisse ; il lui suffit de parler de Missions pour faire ouvrir les porte-monnaie les plus rebelles ; et, pour obéir à l'esprit pratique américain, la quête est faite après le premier chant ; pensez donc, on pourrait l'esquiver en partant avant la fin de la cérémonie.

Dans certains temples, il y a toujours quelqu'un pour souhaiter le « welcome » et conduire à une place ; quelquefois, à la sortie, le pasteur vient en personne vous serrer la main et vous remercier de votre présence. On n'est pas plus mondain !

Les protestants seraient peut-être un danger ou une force pour le gouvernement s'ils n'étaient si divisés ; les sectes diverses ne sont pas ennemies au sens propre du mot, mais sûrement pas amies ; c'est une concurrence perpétuelle et il n'est pas rare de trouver des personnes qui ont changé, dans le cours de leur existence, trois ou quatre fois de religion.

*
* *

Cent mille pasteurs ont formé une vaste association, suivant la pensée de M. Dwight L. Moody, dans le but d'étendre le mouvement évangélique dans tous les Etats-Unis, marquant pour l'histoire, dès le début du xxe siècle, une nouvelle croisade au cri de guerre de *Christ et Bible.* Ce retour à la lutte des anciens chrétiens réussira pleinement parce qu'il est dirigé par des hommes influents ; autrement il pourrait susciter de violentes discussions religieuses.

Les *Associations chrétiennes* s'adressent spécialement à la jeunesse ; on lui offre là, pour une rétribution insignifiante à la portée du plus pauvre d'ailleurs, des leçons de français, d'allemand, d'espagnol ; des cours de littérature, de gymnastique, de sciences domestiques (cuisine, emploi de la machine à coudre, couture, etc.). Ces associations donnent aux riches l'opportunité de rencontrer des personnes qui ne sont pas comme elles, comblées des richesses de ce monde ; elles apportent leur temps, leur argent, leur influence pour améliorer l'état matériel et moral de leurs frères ou de leurs sœurs inférieurs. Cette générosité, presque anonyme, est encore *une des charités discrètes de l'Américain.*

Le Révérend D. Merle d'Aubigné, l'un des ministres les plus connus de l'Eglise Réformée française, fit, il y a

quelque temps, une série de conférences dans toute l'Amérique ; nous assistâmes à l'une d'elles et voici ce que nous entendîmes sortir des lèvres de M. d'Aubigné : « L'Eglise catholique en France n'est pas l'Eglise du peuple ; ses édifices en beaucoup d'endroits tombent en ruines ; dans nombre de communes il n'y a pas de maison de Dieu (*sic*) ; je connais un prêtre qui ne peut se procurer un enfant ou un homme pour répondre la messe et il est obligé d'employer sa femme de chambre ! Sur 38.000.000 de catholiques, 4 millions seulement fréquentent les Eglises...

« Ce ne sont pas les pays latins qui viennent, mais les contrées catholiques. Les Espagnols furent défaits par les Etats-Unis à cause de l'influence affaiblie du Clergé espagnol (1). Au contraire, le protestantisme donne à la France une littérature saine ; il a entrepris une croisade en faveur du repos du dimanche et le mouvement pour la tempérance vient de lui. Ce sont aussi les protestants qui ont poussé à la revision du procès Dreyfus. Journellement les hommes viennent à nous parce qu'ils sont fatigués de la religion catholique... »

A la sortie de la réunion où le pasteur d'Aubigné tint ces étonnants propos, nous rencontrâmes deux Américains de nos amis ; le premier nous dit avec le plus grand sérieux : « Encore cinquante ans et vous serez protestants ! »

— « Détrompez-vous, riposta le second Américain, *l'orateur M. d'Aubigné a profondément altéré la vérité* ; j'ai vécu deux années dans plusieurs provinces de France ; j'ai toujours vu, le dimanche, les églises catholiques pleines de fidèles : *il est aussi difficile de protestantiser les Français que catholiciser les Américains* ! Le Révérend d'Aubigné ne

(1) Alors à quoi ont servi les travaux de l'amiral Dewey ?

parlerait pas ainsi dans son propre pays ; il ne nous a cité que des exceptions. »

*
* *

L'Armée du Salut est très prospère aux Etats-Unis ; elle rend beaucoup de services à la classe pauvre qui ne fréquente pas l'église ou plutôt qui n'en a pas. La Bible est prêchée en pleine rue avec accompagnement de cymbales et de grosse caisse. Mais nous n'avons jamais compris pourquoi, dans un pays où *le repos hebdomadaire, le repos du dimanche* est poussé jusqu'à l'exagération, pourquoi on laisse les Salutistes faire tant de bruit ! (1).

Leur adresse au peuple est simple ; c'est un entretien calme, presque confidentiel, comme s'il s'agissait d'une conversation entre amis :

« Vous admettrez, mes chers, que le bonheur de l'homme est le problème de la vie humaine : le bonheur ne peut être assuré par les voies ordinaires, mais seule-

(1) En plein milieu de la rue, les soldats de l'armée du Salut tiennent une réunion. Les hommes, jeunes et solides, avec leur casquette à bande rouge, semblent des palefreniers de nos haras officiels. Des femmes, que n'avantage pas le chapeau dont nous connaissons la forme, les accompagnent. Elles font leur partie dans un effroyable orchestre composé d'une grosse caisse, de guitares et de tambours de basque.

Lorsque, après une série de speeches bien sentis, l'un des gaillards à casquette récita une prière et avec des gestes bénissants appela les grâces divines sur toute l'assistance, il était impossible à l'habitant de Paris de n'être point quelque peu surpris. Je le fus bien plus encore lorsque je constatai que dans la foule attroupée, il était impossible de relever la plus petite marque d'irrespect, d'ironie ou de légère désapprobation.

Notez bien que ceci se passe à peu près tous les soirs au centre de la ville de Washington et que cette forme de liberté d'opinion politique ou religieuse se trouve exposée non point aux entraves de la police mais assurée de sa protection.

Chéradame (André) *Courrier des Etats-Unis.*

ment et directement à travers l'étroit sentier que le Maître nous a tracé. »

Et, la péroraison est une prière touchante appropriée aux besoins du moment ; suit une petite quête par de gentilles filles, tandis que d'autres vont vendre — même dans les cafés — le journal de la « bonne parole ».

La petite troupe — satisfaite de la recette — se dirige alors vers un autre coin de rue, très passager, au pas rhytmé d'une musique énervante et monotone. Un soir que les pièces de nickel ne tombaient point dans l'escarcelle, l' « officier » promit de chanter un nouveau chant, mais il désirait pour son œuvre un dollar ! Et il employa le *truc* des saltimbanques des boulevards extérieurs de Paris : « Plus que quatre-vingt ? Encore soixante-quinze ! cinquante seulement ! Allons, une personne de bonne volonté mettra bien dix sous ! pas de fausse honte, la main à la poche, mes amis... » Et, tenace, il obtint — et au-delà — la somme tant désirée ! (1).



Eva Booth de l'Armée du Salut.

(1) *Le Courrier des Etats-Unis* du 25 février dernier publiait l'article suivant :

CHARMANTE PERSPECTIVE !

Boston (Massachusetts), 25 février. — Le général William Booth, fondateur de l'armée du Salut, trouve que l'argent ne tombe pas dans ses coffres assez abondamment et que le public n'y met vraiment pas de bonne volonté.

Cet état de chose ne peut évidemment pas durer, et si, dorénavant, le public, sur toute la surface de la terre, ne met pas plus d'empressement à verser son obole dans les tambourins, sébiles, casseroles et marmites de toutes les charmantes quêteuses de l'armée du Salut, le géné-

L'*Armée du Salut* a pas mal d'importance dans certaines contrées des Etats-Unis (1). Elle met des troncs partout ; dans les cabarets, restaurants, magasins, et près de la caisse pour avoir ainsi plus de chance de récolter de l'argent. Fait original, chaque tronc est orné d'une petite glace à côté d'une vignette montrant une pauvre femme abandonnée avec des enfants.

D'un *salvationiste* (2) auquel nous demandions pourquoi on mettait cette glace, nous eûmes cette singulière réponse, dite le plus sérieusemennt du monde : « Pour que l'homme bon puisse se voir quand il fait la charité ! »

ral Booth se propose de prendre une revanche éclatante, et voici comment :

« Nous avons parmi nos membres, a déclaré publiquement le général Booth, plus de 13 000 criminels de tous genres. Eh bien, si les riches ne nous donnent pas suffisamment d'argent pour nous permettre de continuer notre œuvre, nous rendrons la liberté à ces 13.000 criminels et nous leur donnerons les adresses des riches. »

Voilà qui n'est pas mal ! Boileau, s'il revenait sur la terre, pourrait rééditer son vers célèbre :

« Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots? »

Mais ce n'est pas tout. Les affaires sont les affaires, et le général Booth, qui ne perd pas le nord, suggère un petit plan qui, selon lui, donnerait les meilleurs résultats :

« Le tort des ministres des différentes églises, dit le général Booth, est de ne pas parler assez du ciel et de l'enfer. Ils devraient prêcher sur l'armée du Salut, en exposer les principes larges, la politique tolérante et, surtout, ouvrir des souscriptions et nous envoyer de l'argent.

Ce serait évidemment d'une simplicité enfantine. Et, moyennant cette petite réclame et ces petits subsides, le général Booth consentirait peut-être, par pure magnanimité, à garder dans le sein de son armée les 13.000 criminels qu'il menace de lancer sur le monde comme autant d'anges exterminateurs.

(1) A Chicago, les salutistes ont 6 hôtels pour ouvriers et 1 pour ouvrières ; 1 hôpital de maternité ; 1 maison pour filles tombées, 1 crèche 5 magasins de subsistances, 2 écoles et 1 bureau de renseignements.

(2) Expression américaine remplaçant le mot commun ici de *Salutiste*.

D'un autre côté, il y avait jadis des troncs de fer. Depuis longtemps, c'était la coutume de l'armée du Salut de solliciter des aumônes dans les rues pour offrir des dîners aux pauvres, des pic-nicks, etc. Les contributions étaient recueillies dans des troncs de fer tenus, aux coins des rues, par des officiers, femmes et hommes, de l'armée du Salut, pour rappeler aux passants l'objet de leur quête. Des gens qui ne vont pas, ou qui n'ont peut-être jamais été au temple donnaient.

A Cincinnati (Ohio), la police a ordonné aux officiers portant des troncs de disparaître des rues. Le maire Dempsey a soutenu la police en donnant les raisons suivantes : « Je n'ai pas pu me convaincre moi-même de l'absolu désintéressement de ceux qui sont derrière l'armée du Salut. Je n'adresse aucune critique aux bonnes femmes en chapeau, et aux braves hommes en uniforme qui, je le crois,font de la bonne besogne ; mais, il y en a, j'en suis persuadé, qui vivent très bien de cela et je comprends « l'homme de l'autre côté de l'eau ». Le major qui est à la tête de l'armée du Salut d'ici, ne m'a jamais présenté un état financier quelconque et je ne sais pas ce qui va de ces quêtes aux pauvres et ce qui va à un autre usage. Si nous permettons à l'armée du Salut de quêter dans les rues, de demander partout, nous ne pouvons pas refuser à d'autres de faire de même. Cela va de soi. Un homme quelconque pourra placer ostensiblement des troncs pour la charité, pour les pauvres ou non, ou même pour son usage personnel ! »

*
* *

Comment se marier et vivre convenablement avec une dépense de 4 dollars 58, soit 24 fr. 40 ? Telle est l'annonce que l'armée du Salut a fait insérer dans les journaux de New-York.

Voici comment cela est compris.

Pour la fiancée :

Jupon	1,50
Corset	1,25
Chapeau	0,75
Chaussures	0,50
Lingerie, etc.	0,70
Total	4,70

Pour le fiancé :

Chapeau Derby	0,25
Linge de toile, etc	0,60
Linge de dessous	0,60
Chaussures	0,50
Complet	2,75
Total	4,70
Total pour les deux	9,40
Ameublement de 3 chambres	15
Total	24,40

L'armée du Salut à New-York a ainsi entrepris de venir au secours de chaque jeune homme soupirant et de chaque jeune fille soupirante.

Elle croit qu'elle a ainsi résolu le problème du « mariage rendu facile ». La cérémonie est faite d'ailleurs gratuitement.

Bien entendu, ces prix, il n'y a pas besoin de le dire. ne comprennent ni piano, ni objets de luxe, mais seulement des meubles absolument nécessaires et utiles, propres, bien vernis.

L'armée du Salut reçoit de tous côtés quantité de vieux

meubles, qu'elle fait réparer aussitôt ; ils deviennent alors capables de plaire aux amoureux (1).

*
* *

Au sujet de la condition religieuse des nègres, nous avons pu trouver des renseignements intéressants dans des documents publiés en 1903 par l'Université d'Atlanta sous le titre : *The Negro Church.*

On y voit que l'Eglise Baptiste est celle qui domine chez les nègres.

Sur 2.673.977 nègres recensés on ne trouve que 14.517 appartenant à la religion catholique.

La ville de Baltimore possède un séminaire pour les missions nègres.

Voici des déclarations intéressantes dues à un pasteur compétent en la matière : le Rév. Atticus C. Haygood ;

« J'ai vu, dit-il, les nègres dans toutes leurs émotions religieuses, dans leurs transes semblables à la mort et dans leurs excitations les plus sauvages... j'ai absolument confiance dans le sérieux de leur religion ; je n'en mets pas en doute la réalité. Leurs notions peuvent être souvent grossières, leurs idées de la vérité trop matérielles, et cela parfois jusqu'au navrant et au grotesque ; ils peuvent donner plus à la vie des sens qu'à la vie morale et montrer nombre d'imperfections en leur

(1) « La veille du dernier Noël, écrivait Jules Huret en 1905, les soldats et les soldates (armée du Salut) se rendirent dans les quartiers pauvres de Chicago et donnèrent à deux mille familles préalablement choisies un panier de victuailles complet pour cinq personnes. Chaque panier contenait de la viande, du pain, des conserves, des gâteaux et des fruits.

« L'hiver précédent, l'armée du Salut avait fourni du charbon à 20.000 pauvres. »

développement religieux : la religion n'en est pas moins chez eux le trait principal et le plus frappant. Ils y sont plus remarquables que nulle part ailleurs ; et il n'est pas d'influence, en ce pays, qui ait autant contribué à l'amélioration de leur caractère, ou qui puisse agir davantage sur leur développement à venir... »

Nous pouvons ici reproduire ce jugement de Booker T. Washington (1): « Il faut n'avoir pas été en contact avec les nègres pendant vingt ans comme je l'ai été, dans le cœur même du Sud, pour ne pas s'apercevoir qu'ils sont, en dépit de tout ce qu'on peut dire, *en bonne voie*, se développent sûrement, au point de vue matériel, moral et intellectuel ».

On raconte qu'au dernier voyage du Président Mac Kinley dans le Sud des Etats-Unis, M. Andrew Carnegie était de la partie.

Un jour, chaque membre de la suite du Président reçut une invitation d'aller à l'Eglise des nègres à Thomasville (Géorgie) où un ministre très fervent desservait. Au moment de la quête, on évita de passer devant les visiteurs invités.

Le vieux pasteur fit un discours à la fois éloquent, sérieux et ridicule, prêchant directement aux hommes blancs.

La description de la pauvreté de son église fut si émouvante que lorsqu'on passa pour la troisième fois pour la quête, M. Andrew Carnegie arrêta d'un geste un des quêteurs et lui remit 50 dollars comme offrande. Le vieux pasteur compta le contenu : « Mes frères, dit-il, nous avons été grandement bénis dans cette quête, nous avons

(1) Ce grand éducateur nègre dirige l'Institut de Tuskegee. Il a publié l'*Autobiographie d'un nègre* (chez Plon) et *Working with the Hand* où il rend compte des industries développées à Tuskegee (1904).

reçu 4 dollars et 40 sous, et si le billet de banque de 50 dollars donné par le monsieur à barbe blanche est aussi bon, nous sommes bénis davantage. » Et il regarda d'un air suspect le donneur de bibliothèques. Le malheureux n'avait jamais vu un billet de 50 dollars !

*
* *

Parlons maintenant un peu des juifs.

Le public ignore généralement que la plus considérable agglomération des Juifs est celle qui existe à New-York. « Certaines statistiques ne l'évaluent pas à moins de 350.000 Israélites pour tout New-York et la banlieue. Ce qui est bien certain, c'est que dans le *ghetto* ou quartier juif de New-York, vivent au moins 150.000 Juifs pour la plupart dans une condition misérable ».

Dans ce quartier des Juifs, les avis au public sont faits en anglais, en allemand ou en hébreu. Les facteurs qui y distribuent les lettres savent tous déchiffrer une adresse hébraïque. On y fait paraître trois journaux rédigés dans ce jargon spécial qui est le *Volapuck* des Juifs, un mélange de bohémien, d'allemand et d'hébreu. Enfin, trois théâtres y donnent des représentations dans la même langue.

Tout ce monde vit de trafic et de spéculations petites ou grandes (1).

(1) Fin octobre 1906 le journal le *Temps* de Paris publiait la note suivante de son correspondant américain :

LE CABINET AMÉRICAIN

Par suite de la retraite annoncée de M. Moody, attorney général, et de M. Shaw, secrétaire du Trésor, le cabinet américain sera prochainement reconstitué de la façon suivante : MM. Elihu Root, secrétaire d'Etat ; Georges-B. Cortelosu, secrétaire du Trésor ; William-A. Taft,

*
* *

Les sectes protestantes sont si nombreuses, si diverses aux Etats-Unis, qu'on y voit souvent se produire des choses étonnantes, curieuses, étranges même qui sont bien capables de tenter la plume de chroniqueurs à la recherche de nouveautés ou d'excentricités.

Citons quelques faits pris au hasard que nous donnons à titre de curiosités :

Les pasteurs américains sacrifient trop, parfois, à la manie d'étrangeté, d'originalité, qui hante les curieuses cervelles transatlantiques.

Voici maintenant que les chœurs, la musique instrumentale ne leur suffisent plus.

Un jour de cette année, un dimanche, un pasteur de la Trinité, à Atlanta, s'est fait apporter un millier de

ministre de la guerre ; Charles Bonaparte, attorney général ; L. Meyer, ministre des postes ; Victor-H. Metcalf, ministre de la marine : Allen Hitchcock, ministre de l'intérieur ; James Wilson, ministre de l'agriculture ; Oscar Strauss, ministre du commerce et du travail.

M. L. Meyer, le futur postmaster, est actuellement ambassadeur en Russie.

La désignation de M. Oscar Strauss pour le ministère du commerce et du travail est particulièrement remarquée. M. Strauss est un notable commerçant et philanthrope israélite de New-York. Par son choix, le président Roosevelt a voulu non seulement reconnaître les mérites d'un citoyen israélite, mais encore assurer au parti républicain dans les élections de novembre les votes des électeurs juifs de New-York.

On sait que cet élément est fortement travaillé par le candidat millionnaire et démagogue au gouvernement de l'Etat de New-York, M. Hearst, qui a fondé dans le quartier juif de New-York un journal quotidien imprimé en hébreu.

On croit que la présence de M. Strauss dans le cabinet républicain contrebalancera les effets de cette campagne et entraînera le vote de ses coreligionnaires en faveur du candidat républicain M. Hughes. Il y a six cent mille israélites à New-York.

canaris, et a fait accrocher les cages aux murs de l'église pendant le service divin.

Le canari, on le sait, aime beaucoup le bruit, et il ne chante jamais si fort qu'au milieu d'un beau vacarme. On voit d'ici le résultat. Dès les premières mesures attaquées par les chanteurs, les serins se mirent à piailler terriblement, à la grande joie des fidèles, nous allions dire des spectateurs !

A New-York, depuis quelques mois, il existe à la *Grace Church*, un chœur de bébés de moins de trois ans, qui cacophonisent tous les dimanches après-midi, servant de prétexte, d'ailleurs, à une véritable exhibition de dentelles et langes luxueux, comme les canaris servaient d'ailleurs à développer le commerce des cages élégantes !

Enfin, un troisième original, le pasteur de Campton, dans le Kentucky, a voulu, lui à son tour, avoir un chœur de siffleurs et de siffleuses.

Voulez-vous maintenant voir un pasteur à la Jaurès, lisez ceci que publiait un journal de Cincinnati.

« Dimanche dernier, un prédicant d'un village voisin de Cincinnati a causé une profonde sensation parmi les fidèles de son temple. Il a parlé du ciel et de ceux qui y vont. D'après lui, les femmes, en général, vont au ciel, tandis qu'il y a très peu d'hommes qui y aillent ; ils vont dans un autre endroit. A la suite de ce sermon, plusieurs fidèles sont allés demander à leur ministre des explications à ce sujet : « Vous venez me demander, leur a-t-il dit, pourquoi j'ai exprimé la crainte de ne pas rencontrer d'hommes au ciel et de m'y trouver bien isolé. Vous savez bien que je dis la vérité. J'ai fait une série de sermons à un campement de mes fidèles à Desplaines. J'ai remarqué que les hommes restaient couchés sous les arbres à fumer des cigares, tandis que les femmes s'empressaient de venir écouter mes sermons. »

« Les politiciens, a-t-il ajouté, n'iront jamais au ciel, c'est une bien triste classe de la société. Pourquoi les hommes ne vont-ils pas à l'église et ne deviennent-ils pas chrétiens ? Parce qu'ils ne peuvent pas suivre la pure doctrine du Christ sans être obligés de renoncer à leur dérèglement infernal, aux vols qu'ils commettent dans les affaires et à leur habitude déplorable d'exploiter leurs employés en les faisant travailler comme des mercenaires tout en leur donnant des salaires insignifiants ».

Le pasteur d'une église presbytérienne de San-Jose était d'avis qu'il fallait remplir son église, disait le *San Francisco Bulletin*, Dans les journaux de San-Jose, une ou deux fois par semaine, il insérait une petite note dans le genre de la suivante :

Trouvé endormi. Ainsi, vous dormiez dans l'Eglise hier, n'est-ce pas ? Vraiment le temps était lourd, mais si vous étiez allé à la *Leoni Presbyterian Church*, vous ne vous seriez pas assoupi. Le pasteur a prêché un sermon sérieux et enthousiaste et la musique était à la fois pleine d'animation et « inspiratrice ». Mme H. S. a chanté le vieil air favori *The Holy City* (la ville sainte), à la grande joie de tous les assistants, et les chœurs ont chanté deux hymnes. La foule était aussi grande que l'Eglise elle-même. »

Dans la salle de lecture de « Young Men's Christian association » de Hudson City, un phonographe conduit les services religieux de l'après-midi du Dimanche.

Une grande congrégation a pris plaisir à cette nouveauté, à cette curieuse innovation.

Voici ce que nous vîmes un dimanche. A 4 heures, Dr Henry A. Heath mit la machine en marche et une voix cria : « Nous chanterons : « Wonderful Words of Life », Il y eut une légère pause et du phonographe sortit une voix chantant l'hymne bien connu, suivi bientôt de « Some Time We'll Understand ».

« Quel est votre hymne favori ? » ,demanda ensuite la machine.

« Saved by Grace », répliqua un jeune homme de la compagnie et alors toutes les mains se levèrent en signe d'assentiment. « Mr. Lewis Steck », dit le phonographe aussitôt que le dernier refrain fut chanté, « commencera la prière ». Alors un nouveau rouleau fut placé et les mots de la prière qui avait été prononcée par M. Steck pendant la semaine précédente furent entendus par toutes les oreilles de la congrégation, chaque tête étant inclinée révérencieusement.

Ensuite, agissant pour Willian A. Klœpping, le secrétaire général, la machine annonça les services pour la semaine suivante et ajouta : « Nous ne ferons pas de quête aujourd'hui, mais votre offrande sera la bienvenue. » — L'offrande fut généreuse.

Des versets de l'Ecriture furent récités par le phonographe et plusieurs hymnes par M. S. Weedon, un évangéliste, furent entendues. Plusieurs hymnes de l'Evangile qui avaient été chantées sur les rouleaux par John R. Sweeny, décédé sept années auparavant, furent de nouveau chantées.

Le phonographe posa aussi trois questions auxquelles répondaient des personnes de l'assistance et il entonna « My Faith Looks up to Thee », clôturant la réunion par une bénédiction.

Certains pasteurs s'élèvent contre les familles fortunées ; ils fulminent sur l'état d'âme de leurs membres. Ecoutez parler le Révérend Charles A. Eaton, pasteur de *Rockefeller's Euclid Avenue Baptist Church* à la réunion d'hommes tenue au « Lyceum Theater » (environ 1.500 personnes entendirent ses paroles) : « La partie du peuple la plus désespérante de Cleveland est composée des millionnaires ; ils envoient leurs fils et leurs filles en

Enfer. Ils élèvent un garçon, l'envoient à un maître de danse ; il apprend comment il doit entrer dans un salon convenablement et comment il doit dire des riens avec art — et il est perdu. C'est le spectacle le plus épouvantable de l'univers . . . . »

Et le pasteur continua ainsi :

« Si les parents ont des moyens aisés, la mère va aux parties de cartes dans l'après-midi, le père au théâtre, et au matin le père s'éveille avec un nouveau plan pour tricher son voisin. La gouvernante prend soin des enfants toute la journée...

« Le fils de parents modernes riche est un imbécile. Vous pouvez donner à un homme un million et une automobile et il reste encore un imbécile. Avec 10.000.000 de dollars, il est un imbécile consommé ; avec 50.000.000 de dollars, il est un imbécile décrit par un adjectif que je ne puis employer (le Pasteur voulait dire « Damn fool, sacré fou » !)... Dans tout Cleveland, il y a des maisons avec des serviteurs aux belles manières, de magnifiques ameublements et boxes, y compris les membres de la famille qui sont habillés de beaux vêtements — *mais il n'y a pas d'âmes !* — père, mère, fils et filles sont sans âmes. Il n'y a rien dans ces maisons-là, ils travaillent tous à se crucifier eux-mêmes ».

Quelle sanglante critique de l'état moral de l'aristocratie d'argent par un pasteur !

Le pasteur J. Murdy, de Sedalia (dans le Missouri) n'aime pas le jeu, et il l'a bien prouvé.

Un jour de juillet dernier, le deputy-constable Wilkerson a fait une descente dans une maison de jeu de la ville et opéré même plusieurs arrestations. Cette mesure avait été prise à la requête et diligence — comme on dit en terme de loi — du révérend J. Murdy, pasteur de la première église chrétienne de Sedalia. Le matériel de jeu

qui avait été saisi a été apporté le lendemain sur une place publique, où il a été brûlé par Wilkerson, lui-même, en présence d'une foule immense de badauds. Le deputyconstable et le révérend Murdy ont prononcé des discours devant le brasier et ont promis de faire tout ce qui sera en leur pouvoir pour *supprimer* tous les jeux de hasard.

Parlant des *loisirs* de la *Religion*, la *Commercial Gazette* publiait un jour cette note : « Le Révérend Dr Minot J. Savage prit un jour comme sujet de son sermon : « Church of The Messiah » (L'Eglise du Messie). « Maintenant je n'ai rien à dire contre les amusements du dimanche. Toutefois il n'y a aucune raison dans la Bible, ou dans l'histoire ecclésiastique, ou nulle autre part pour l'existence de l'ordinaire ou Puritain Dimanche américain. Il est absurde et enfantin de penser qu'il y a quelqu'un au ciel qui deviendra fâché avec vous parce que vous faites le dimanche ce que vous faites tout autre jour de la semaine et qui paraît bien. Réservez une partie du dimanche pour la communion avec Dieu, pour commercer avec lui. Ensuite, employez le reste de la journée à la récréation : Promenades à pied ou à cheval, en voiture, canotage, jeu de golf ou tout ce qui vous rendra mieux physiquement. Ne vous dissipez pas toutefois, car alors ce ne serait plus une récréation ».

A Orange (Etat de New-Jersey), comme les hommes se plaignaient de ne pouvoir assister au service du dimanche, car ils étaient obligés de rester à la maison pour garder les bébés pendant que leurs femmes chantaient des hymnes et recueillaient la force spirituelle pour la semaine suivante, mistress Thomas A. Edison (la femme du célèbre inventeur Edison) présenta la proposition suivante au Révérend Frank Mac Daniel, pasteur de l'Eglise méthodiste de cette ville, qui l'accepta avec enthousiasme : Les

jeunes femmes, disait la proposition, pourront amener leurs bébés. On achètera des jeux de toutes sortes, des livres amusants, en un mot tout ce qui peut intéresser l'esprit enfantin. Une salle sera préparée à cet effet : trois jeunes femmes pendant le service s'occuperont des « gosses ». Ainsi les hommes n'auront plus d'excuses pour ne pas venir...

On n'a pas dit si les maris ont été transportés de joie à l'annonce de ce nouvel arrangement.

S'il y a des pasteurs excentriques, il y en a aussi de dangereux, ainsi que le montre le fait suivant qui s'est passé à Marion (Indiana).

« Une scène de pugilat, disait un journal de la localité, s'est déroulée dans une église de la ville, où le Révérend Joseph Best a exercé ses muscles sur un de ses fidèles, lequel s'était permis une remarque qui n'avait pas eu le don de plaire au pasteur.

« Lorsque le Révérend Best entendit la remarque, il s'arrêta dans son sermon pour crier à l'interrupteur : « Vous êtes un menteur ». — « Vous en êtes un autre », répondit du tic au tac l'homme, et cette réponse irrita si fort le pasteur qu'il descendit de sa chaire et porta à son adversaire un coup de poing en plein visage.

« Une lutte corps à corps s'ensuivit entre les deux hommes, qui s'administrèrent mutuellement une magistrale correction. Le pasteur remonta ensuite dans sa chaire et continua son sermon *tranquillement*, comme si rien d'anormal ne s'était passé ».

Ecoutez maintenant l'étonnante déclaration du Révérend H. W. Turner, évêque nègre de l'Eglise méthodiste Episcopale africaine de Chicago : « Dieu, a-t-il dit, n'a jamais fait un homme blanc. Au commencement tous les hommes étaient noirs, mais dans leurs pérégrinations beaucoup d'entre eux se sont blanchis. Et dans leur

pâleur qui n'est pas naturelle, beaucoup de ces blanchis, qui tous étaient noirs au commencement, regardent maintenant avec mépris et indifférence — souvent avec préjugés et haine — leurs frères les nègres qui ont gardé la couleur que Dieu leur a donnée ».

La chapelle était bondée de nègres qui applaudissaient avec frénésie. Et au milieu de ces applaudissements le Révérend continuait : « Ce que nous autres nègres avons le plus besoin, c'est l'éducation. Nous avons besoin non seulement des diverses écoles sous le contrôle de notre église, mais encore une instruction appropriée : Nous devrions écrire des livres à nous, des poèmes à nous, des traités scientifiques à nous en harmonie avec notre couleur et notre race. Et n'allez pas apprendre des chants comme : « Lave-moi et je serai plus blanc que neige » (1), chant que je ne tolérerai pas s'il se chante en ma présence. Cependant, qu'on me comprenne bien, je veux ajouter en bonne justice que la race des Blancs est à la fois la plus mesquine et la meilleure que j'ai jamais vue, car partout où la nôtre tend à s'élever elle nous y aide. »

Une accusation de mercantisme assez grave a été portée sur des missionnaires de Boston par un sénateur du Kansas, M. Burton. De retour d'Hawaï où il faisait partie de la commission d'enquête du Sénat sur la situation de ce pays, il a fait la déclaration suivante : « Les indigènes d'Hawaï sont de très beaux types d'hommes ; malheureusement, la situation financière du pays laisse beaucoup à désirer, et cela est dû à ce que plusieurs missionnaires de Boston, venus aux îles Hawaï, ont vendu à leurs habitants trop crédules des billets d'admission au ciel et en ont reçu en échange de bonnes terres...

« Un grand nombre d'indigènes appartenant à la basse

(1) « Wash Me and I shall Be Whiter Than Snow. »

classe, ont été volés de cette façon, et il est tout naturel que ceux qui ont été les victimes de ces missionnaires se méfient des Américains ».

Fort heureusement ce fait n'est qu'une exception.

Par une belle matinée de 1901, arriva dans le port de Saint-Louis, une *arche de Noé moderne* portant 96 membres d'une secte de religion nouvelle, qui se propose de naviguer sur le Mississipi jusqu'au règne millénaire qui commencera — croient-ils — dans quarante ans.

L'étude de l'astronomie est l'une des principales occupations de l'*Association of Christian Brethren*. Le bâtiment — ou plutôt l'arche — occupé par les Frères s'appelle *The Megiddo*.

L'un des membres de la Secte nous fit un jour la déclaration suivante : « Nous croyons à la fin des 6.000 ans de l'existence terrestre de l'homme qui viendra en 1941. La terre deviendra Paradis et l'homme aura son corps terrestre restauré ; mais, avec de nouveaux pouvoirs et propriétés, il sera capable de s'élever jusqu'aux planètes les plus éloignées, jusqu'à ce que toute la création de Dieu ait été traversée. Le Soleil, Neptune (à 2.856.000.000 de milles du Soleil !) Jupiter, Saturne, les étoiles fixes, tout sera visité par l'homme dans ces jours. Tous nos membres font de l'astronomie leur principale étude, d'après les plus simples enseignements de l'Evangile. Au règne millénaire, les montagnes rocheuses s'enfonceront au milieu des plaines du Kansas, les Alpes descendront au niveau des terres qu'ils séparent, suivant les prophéties de la Bible ».

Et le Frère ajoutait en terminant : « Nous ne sommes point des chrétiens scientistes ou spiritualistes. Nous avons un docteur à bord. Nous enseignons à nos enfants les mêmes choses qu'ils apprendraient dans les écoles publiques de l'Amérique ».

*
* *

Nous avons dit quelques mots des Juifs. Ajoutons que les Américains ne les aiment pas — pourtant il n'y a pas d'anti-sémites et la théorie de l'anti-sémitisme chère à M. Edouard Drumont, le directeur de la *Libre Parole* n'a pas fait de véritables adeptes dans ce pays de Liberté.

Dans les réceptions, on ne les voit jamais ; cela n'empêche pas que les Israélites sont *partout où l'on paie — fêtes ou réceptions. Ils sont charitables, donnent beaucoup,* souvent d'une manière moins ostensible que les autres ! Ils occupent dans tous les commerces une position importante, sont considérés comme honnêtes « business-men ».

Quand les fils de millionnaires leur auront emprunté de l'argent — c'est l'affaire d'une ou deux générations — les Israélites seront partout !

*
* *

Autrefois, quand les Etats-Unis ne comprenaient que quelques Etats, un catholique ou tout autre membre d'une religion autre que le protestantisme ne pouvait vivre dans le pays, c'est ce qui a fait que beaucoup de catholiques se sont convertis.

Aujourd'hui, on peut se montrer surpris de voir catholiques et protestants s'attaquer les uns les autres, chercher à se convertir alors qu'il y a tant à faire, qu'il y a un champ si vaste à occuper parmi les païens, les immigrants pauvres qui ne suivent aucune religion. On fait surtout des convertis parmi les Chinois ; on prétend qu'ils se convertissent plutôt par intérêt, quand ils sont sous la protection d'un pasteur ; ils sont alors en sécurité. Les Italiens deviennent souvent épiscopaliens (dans la classe

pauvre). L'un d'eux auquel nous demandions pourquoi il avait changé de religion nous répondit : « C'est pour la « business » ; quand je retournerai au vieux pays, je redeviendrai catholique ». Notez que le pauvre diable était absolument sincère. A part cela, les protestants ne font guère de conversions sur le catholicisme.

*
* *

Un prélat hongrois, Mgr Vay de Vaya, vient de faire paraître, dans une revue allemande, la « Deutsche Rundschau », une étude très intéressante sur la vie religieuse aux Etats-Unis. Voici ce qu'il dit de l'Eglise catholique : « Le clergé des Etats-Unis est entretenu exclusivement par les offrandes libres des fidèles. Partout il trouve facilement toutes les sommes qui lui sont nécessaires : le fait est d'autant plus remarquable que les catholiques américains appartiennent généralement aux classes pauvres de la nation. Aucun prêtre ne reçoit des fidèles moins d'un millier de dollars par an. Les fidèles sont aussi d'une extrême générosité pour l'entretien de leurs églises ou de leurs écoles. « C'est l'ensemble des fidèles, la « paroisse », qui est propriétaire des biens ecclésiastiques et qui les administre. Les paroissiens élisent un conseil dont les membres ont le titre de « curateurs ». Le curé en est de droit le président, sous la haute autorité de l'évêque. Les travaux de ces conseils sont répartis en plusieurs catégories. La tâche la plus difficile est sans aucun doute la comptabilité et le contrôle des biens paroissiaux. Si, d'une part, on donne à pleines mains, il faut, d'autre part, que l'ordre le plus exact et le plus sévère corresponde à cette générosité. « La communauté des fidèles n'épargne jamais son argent, mais elle tient à savoir quel usage on en fait et à quel but aboutissent toutes les dé-

penses » ; et l'intérêt que chaqué membre prend aux affaires paroissiales contribue beaucoup à créer d'intimes relations entre le monde laïque et le monde ecclésiastique. »

Chaque prêtre connaît tous les fidèles de sa paroisse. Il prend part aux joies et aux douleurs qui surviennent dans chaque famille. Il prend part à l'organisation de toutes les fêtes et ventes de charité et même des représentations théâtrales au bénéfice des œuvres de la paroisse. Il dirige les cercles des jeunes gens et les confréries.



LES CHINOIS, LES JAPONAIS, LES NÈGRES

Sommaire. — Les nègres. — La question nègre va-t-elle recommencer ? — Comme jadis. — Symptômes peu rassurants.— A Trenton. — Une grève d'un nouveau genre. — Dans un prochain livre. — Déclaration d'un gréviste. — « Les blancs ne sont pas faits pour laver le linge des noirs ». — A Casey. — Plus un seul nègre. — Soldats nègres. — « Notre frère jaune ». — Ce que disait Dixon. — Dans les montagnes du Wyoming. — Hi-Li. — Les Chinois. — Parcimonieux.— Le Chinois journalier. — Il est joueur. — Les jardins chinois. — Les légumes. — Dans les bas quartiers. — « Chop Sooy ». — Le quartier juif. — A New-York. — Presque pas de femmes chinoises. — Le « Forum ». — Un multi-millionnaire. — Chin Tan Sun. — « Ranges ». — Passages de pont. — Un début. — Laveur de vaisselle. — Une blanche. — Un petit commerce.— A San-Francisco.— Rapide fortune. — *Un pouvoir.* — « *Big Joe* ». — 6 pieds. — L'*âme d'honneur.* — Une garde robe superbe. — Ce qui est nécessaire. — Les Japonais. — La question japonaise. — En Californie. — Envahissement. — La conquête du Pacifique.

La *question nègre* (1) va-t-elle devenir brûlante comme on serait tenté de le croire. De toutes parts se montrent des symptômes peu rassurants ; c'est ainsi que tout

(1) Nous parlerons plus spécialement et plus longuement de cette question dans un prochain livre.

récemment, en octobre 1906, on annonçait de Trenton (New-Jersey) qu'une grève d'un nouveau genre venait d'éclater dans une grande blanchisserie de cette ville où les ouvriers ont quitté leur travail parce qu'ils ne veulent pas laver le linge des nègres.



L'un des grévistes, interrogé par un journaliste, a fait la déclaration suivante (1) :

(1) *Courrier des Etats-Unis.*

« C'est honteux qu'on nous oblige à laver le linge des nègres, qui est presque toujours d'une saleté repoussante. Nous nous sommes plaints à maintes reprises, mais nous n'avons jamais obtenu satisfaction (1). Aussi nous sommes-nous mis en grève, et elle durera aussi longtemps que la blanchisserie acceptera le linge des noirs. Sans aucun doute, les employés des autres blanchisseries suivront notre exemple, *car les blancs ne sont pas faits pour laver le linge des noirs.* »

D'autre part, on annonçait à la même date de Casey (Illinois) que dans cette ville de 3.500 habitants il n'y avait plus maintenant un seul nègre.

Quelques jours auparavant, une jeune fille ayant été insultée par un nègre, un comité de citoyens s'occupa de l'affaire et décida que les nègres devraient, au cours de la semaine, quitter la ville ; différemment, ils s'exposeraient à être chassés de vive force et pendus s'ils résistaient. Ils étaient au nombre de 200 et se sont empressés d'obéir.

A l'avenir, les nègres ne seront autorisés qu'à passer quelques heures dans cette ville, lorsqu'ils y viendront pour faire des achats. Dans aucun cas il ne leur sera permis d'y passer la nuit.

(1) Henri Mc. Neil Turner, évêque de l'Eglise méthodiste africaine et un des caractères des plus éminents des églises nègres des Etats-Unis, prétend descendre d'un roi africain. Il raconte que son grand-père quand il était petit garçon, avait été volé et vendu comme esclave à Charleston, S. C. Quoique le roi africain eut envoyé beaucoup d'esclaves en remplacement, on ne lui rendit jamais son fils. Bien que le jeune prince ne fut jamais renvoyé dans son pays natif, il fut libre alors que ce pays était encore sous le joug anglais, « sang royal ne pouvait être esclave ». Ainsi l'histoire s'est suivie dans la famille. — L'évêque Turner est noté comme l'apôtre de la doctrine que le nègre doit retourner en Afrique. »

Voilà certes des symptômes populaires assez caractéristiques (1).

De graves désordres récents ont eu lieu dans nombre de villes et il y a eu des faits graves qui se sont passés au sujet de soldats nègres ! (2).

*
* *

Dans beaucoup de théâtres, les nègres ne sont pas admis. Sur la scène les nègres sont représentés par des blancs et cela généralement fort bien. Il y a aussi des troupes de vrais nègres. La plus célèbre est celle de la Black Patti (La Patti noire). La Black Patti (M[me] Sissieretta Jones, comme l'indique le programme), est une contralto ; elle chante ni plus ni moins les opéras et pas des moindres ; le ténor son partenaire est nègre, le baryton aussi ; les basses, les chœurs (hommes comme femmes) tous noirs !

(1) Le médecin en chef de l'armée a partagé l'avis du général Grant qui recommandait que John, J. S..., membre du service des Hôpitaux de l'armée des Etats-Unis, en garnison à Fort Wolt (New-Jersey), soit rayé du service parce qu'il s'est marié avec une négresse et cela, disait-il, « pour le bien du service ».

— La convention constituante de l'Oklahoma, réunie à Guthrie, a adopté un amendement interdisant les mariages entre Nègres et Blancs et entre Nègres et Indiens.

Il n'y a pas de loi fédérale qui interdit mariage entre blancs et noirs — certains Etats le défendent. — En tous cas, cette union est considérée comme une déchéance.

L'homme blanc qui épouse une négresse, doit vivre avec les noirs.

(2) Rappelons que le président Roosevelt a fait une place aux nègres dans l'administration, il a même invité des nègres à sa table, quand la race noire reste honnie et bafouée par les deux tiers des citoyens du Nouveau-Monde. Nous reviendrons sur cette *question nègre* dans une étude spéciale, dans un livre qui lui sera consacré.

Un soir, à Pittsburg, où la Black Patti était de passage, nous nous sommes amusés au possible. Les noirs donnaient un acte composé du chœur des *Conspirateurs* de Mme Angot et, par un petit truc facile au théâtre, on est passé au grand air du *Trouvère* : « Ma Léonore, adieu ! »

Les nègres applaudissaient avec fureur.

Vraiment, c'était typiquement...... noir ! (1)

W. R. Fedrick, dans une lettre au *North-American*, soutient avec beaucoup d'adresse et de logique que les antipathies des blancs du midi pour le nègre, et leur crainte de l'ascendant possible de celui-ci sur la race blanche, sont amplement justifiées et loin d'être fantastiques. Il montre que, en dépit de toutes les lois, le blanc en général, autant celui du nord que celui du midi, est scandalisé et dégoûté à l'idée que le nègre est son pair (2) ; que, en outre, il existe en réalité une grande différence entre les Américains du nord et ceux du midi des Etats-Unis, autant de race que d'aspirations politiques. Le méridional, dit-il, appartient à une race devenue homogène par une longue suite d'ancêtres américains, dont il s'énorgueillit

(1) « Si les étrangers, pris en masse, sont presque universellement admis en qualité de futurs concitoyens, la tolérance des motifs n'est pas universelle et l'on parle de choix à faire parmi les expatriés de l'Ancien monde ; des rencontres sanglantes ont fréquemmənt démontré que l'alliance des races n'est pas encore faite dans la commune patrie américaine. »

(Elisée Reclus, *Les Etats-Unis* (1892).

(2) A New-York le 6 juin 1907. Un policeman — Samuel Genet, voulut arrêter un nègre qui avait fait partir un pétard dans le quartier surnommé « La petite Afrique ». Une foule de nègres s'élança pour délivrer le prisonnier. deux policemens voulurent prêter main forte à leur collègue, mais il leur fut impossible de repousser les nègres. Genet mit le canon de son revolver sur la tête du prisonnier et menaça de lâcher la détente si les nègres ne se retiraient pas ; cent hommes blancs vinrent au secours des policemen ; les nègres continuèrent d'affluer et

et cherche à maintenir les traditions d'honneur. Son but politique est, avant tout, la suprématie du blanc et, ensuite, l'opposition à la politique de pillage achetée par les industriels du nord.

La population du nord, au contraire, hétérogène au point de vue de la race dont les éléments vont changeant sans cesse, n'aurait d'autre idéal ni d'autre lieu que la passion commune de la richesse, et sa politique ne serait, par conséquent, qu'une chasse aux emplois et au dollar tout-puissant ; les faveurs qu'elle prodigue aux nègres du midi ne seraient que le prix qu'elle paie le vote noir du nord.

Il est très curieux le nègre dans sa mentalité (1). Un jour, M. Shaw cherchant à connaître un peu la vie intime de ses centaines d'employés, avait fait envoyer par son secrétaire des formules en blanc. A tous, une ligne demandait (pour une statistique vitale) : « Souffrez-vous ou n'avez-vous aucune maladie ? » Quand les formules furent de retour, on trouva que l'une d'elles annonçait la Tuberculose. Le secrétaire fit appeler celui auquel elle appartenait : c'était un nègre énorme, ayant toutes les apparences d'une luxuriante santé :

— Alors, lui dit M. Shaw, vous avez la Tuberculose ?

— Est-ce que je ne l'ai pas ? répondit le nègre.

— Non, je ne le crois pas ; vous êtes en parfaite

barrèrent la route aux Blancs. Finalement, 40 réserves des forces de la police arrivèrent et à coups de bâton dispersèrent ce commencement d'émeute.

(1) N'oublions pas tout ce dont a été cause Mrs H. B. Stowe avec son admirable livre *La Case de l'oncle Tom*, qui a tant fait pour l'émancipation du nègre. Le livre mis en pièce de théâtre — pièce populaire — revient chaque année dans toutes les villes et chaque fois qu'elle se oue il y a toujours une grosse recette.

santé ! Pourquoi avez-vous écrit sur votre formule que vous avez la Tuberculose ?

— Eh ! bien, reprit le nègre,je ne sais pas, mais tout ce qui *est la mode je veux l'avoir !* (1) »

*
* *

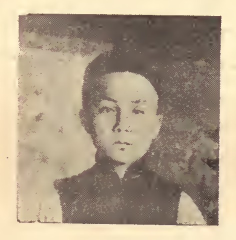
« C'est dans les montagnes du Wyoming, écrit Dixon, que je commence à rencontrer notre frère jaune ; ici domestique, là jardinier et terrassier, partout silencieux, docile, actif et dur au travail. Sam recule devant les brises alpestres et les stations hivernales. La haute paye l'attire : mais dès que se font sentir les frimas, il s'aperçoit qu'il préfère les courges et les cannes à sucre de la Caroline du sud aux élans et aux antilopes du Wyoming. Pour Hi-Li (le Chinois), au contraire, pays et climat, tout est indifférent ; il semble ne s'inquiéter en rien du chaud ou du froid, de la sécheresse ou de l'humidité, de la bonne nourriture ou de la mauvaise, de la bienveillance ou de la rudesse, pourvu qu'il gagne de l'argent et qu'il mette de côté.

(1) A Dover, capitale du Delaware, la liste des criminels et de leurs punitions mérite d'être étudiée. Pas mal d'hommes ont été condamnés à la prison et à recevoir des coups de fouet — (le maximum est de 45 coups —) pour vols et tentatives de vols. Un voleur qui avait volé 2 dollars a été condamné à 6 mois de prison et à 15 coups de fouet, à rendre l'argent « avant de retourner dans le monde » et à payer les frais. — Pour les grands vols, les 45 coups de fouet sont appliqués ainsi que quelques heures au Pilori. A n'importe quel degré, celui qui a été fouetté et mis au pilori ne peut plus exercer ses droits de citoyen ; ainsi un jeune homme qui a fauté est ruiné de réputation et pratiquement chassé de l'Etat. *On déclare généralement que la loi est juste parce qu'elle atteint et punit les nègres !* 70 0/0 de ces cas de condamnation sont appliqués aux nègres. C'est, paraît-il, le seul moyen d'en venir à bout.

(Ainslee's Magazine).

*
* *

Un diplomate français, M. P. de Lepeyrière, ancien attaché d'Ambassade qui avait résidé aux Etats-Unis, parlait ainsi des Chinois qu'il a trouvés nombreux dans certaine contrée.



Chinois.



Chinoise.

« Les Chinois, dit-il, trop nombreux chez eux, surtout dans le sud, ont toujours cherché fortune aux pays étrangers. Ce sont eux qui, installés à « Chou Leu », font la prospérité de la Cochinchine ; mais beaucoup ont depuis un certain temps émigré en Amérique. Comme les Français, les habitants du Céleste Empire adorent leur pays, auquel ils ne trouvent rien de comparable ; comme eux également, ils ne quittent jamais le sol natal sans espoir de retour.

« Des compagnies se sont formées qui les emmènent à l'étranger. Une fois le prix convenu, la seule condition que mette tout Chinois à son départ est que, s'il meurt en route, son corps sera rapporté près du tombeau de ses ancêtres. Le paquebot qui nous fit traverser l'Océan Pacifique en conduisait 1.077 à San-Francisco. Pendant la traversée, on vit un spectacle curieux. Un Européen étant

mort fut jeté à l'eau, tandis que trois Chinois décédés furent embaumés. Etrange résultat de la civilisation ! Et les Orienteux n'ont-ils pas raison de nous appeler des barbares, nous qui avons si peu le respect de nos morts ?

« En Amérique, loin de se répandre dans les différents Etats, ils restent presque tous en Californie.

« Sobres et laborieux, ils sont des travailleurs fort recherchés. Leur journée coûte un dollar, alors que n'importe quel Américain en demande deux. Au commencement de 1882, on en comptait environ 80.000 en Californie. Ce grand nombre ne tarda pas à inquiéter les travailleurs du pays, qui, dans des réunions, se plaignirent amèrement de cette invasion d'Orientaux.

« Leur grand argument, très juste d'ailleurs, était le suivant. Les Chinois, il est vrai, travaillent pour un dollar, et nous pour deux ; mais, tandis que nous dépensons le produit de notre journée ici même, le Chinois, économe et sobre à l'excès, met de côté les neuf dixièmes de son gain, puis, lorsque la somme est suffisamment ronde, il retourne dans son pays... » (1)

*
* *

Les Américains ont en général l'impression que les Chinois qui vivent en Amérique, et particulièrement aux Etats-Unis, sont parcimonieux, parcequ'ils s'habillent, se nourrissent à la manière de leur pays et que presque tout ce qui sert à leur usage est importé de Chine.

A vrai dire, si les Chinois gagnent de grosses sommes d'argent, ils les dépensent largement. On estime leur

(1) *Souvenirs et Episodes*, p. 150 153.

épargne à 10 $^0/_0$ de leurs gages, et depuis quelques années on peut voir qu'ils achètent des propriétés aux Etats-Unis et n'envoient presque rien en Chine.

Beaucoup s'habillent à l'américaine, coupent leur queue de cheveux ou la roulent sur la tête et la cachent sous un chapeau.



Le Chinois journalier, comme les autres journaliers étrangers d'ailleurs, ne fait pas d'économies. De tous les étrangers, le Chinois est celui qui paie le plus cher ce qu'il désire acheter ; le Chinois est un épicurien à sa manière ; il aime les habillements de soie, les belles chaussures.

Presque toujours il est joueur. Et puis, ses besoins en Amérique sont plus grands qu'en la terre natale ; ceux

qui viennent des provinces du *Kwang-tung*, alors que chez eux ils portent des vêtements de coton, sont obligés de porter des vêtements de laine. Les aliments achetés par les Chinois sont souvent aussi coûteux que ceux achetés par les Blancs. Au lieu de vivre de riz et de *chop sooy*, ils mangent aussi du porc, du bœuf et même des poulets. Aux environs des cités où les Chinois sont largement représentés on peut voir des jardins où des légumes sont spécialement cultivés pour eux ; la graine en est venue de Chine.

Un peu partout, il y a des restaurants chinois ouverts toute la nuit, fréquentés par toutes les classes de la société — généralement mal tenus. — On se demande comment des gens qui ne souffriraient pas une cuillère en fer, un bol ou une assiette d'une propreté douteuse servis sur une toile cirée dans un restaurant de Blanc, consentent à patroniser des places d'une apparence si peu appétissante.

Les Chinois peuvent mettre rats et souris dans les « chop sooy », on n'y voit jamais rien dans leur cuisine et pourtant à San-Francisco (1), New-York, Chicago et quelques autres grandes villes, il y a des restaurants chinois sérieux où l'ont sert des aliments très fins avec des vins de premier cru.

Le Chinois est obligé de vivre dans les bas-quartiers ;

(1) A San-Francisco, avant le tremblement de terre il y avait ce qu'on appelait *China Town*, la ville chinoise où se trouvaient près de 25.000 personnes. Le flot était monté croissant depuis cinquante ans. Il n'y avait en 1848 que trois Chinois à San-Francisco. Il y en avait 800 en 1850, 4.000 en 1851, 15.000 en 1852. C'était une véritable inondation.

Notre confrère, M. Jules Huret, qui avait visité *China Town*, en a laissé cette description :

« Nous descendîmes des escaliers de bois, en traversant des sous sols aux corridors étroits, des cuisines sans issue, sans air, un dédale effrayant

à New-York il vit à côté des quartiers juif et italien ; comme propreté, aspect des boutiques, habillements, tout est à son avantage auprès des habillements et des boutiques des Israélites et des Italiens.

Les Chinois journaliers sont surtout blanchisseurs ou domestiques ; comme ils conservent les habitudes de leur pays qui paraissent étranges aux Occidentaux, ils sont souvent un sujet de dérision.

Il n'y a presque pas de femmes chinoises aux Etats-Unis, excepté du côté de San-Francisco. Dans une ville de 130.000 habitants où il y a environ un millier de Chinois, il y a trois femmes chinoises.

Peu de Chinois se marient avec des Blancs. Le *Forum* dit qu'il n'y a pas beaucoup de riches Chinois en Amérique ; quelques-uns possèdent de 100.000 dollars à 500.000. Il y a un multi-millionnaire, Chin Tan Sun, qui est certainement le plus riche Chinois du pays. Il possède des villes entières et emploie des centaines d'hommes blancs et de femmes ; il est propriétaire de *ranges* (1), d'immenses terrains, de mines d'or et de diamants ; il a plusieurs magasins ; il est — comme on dit — le fils de ses œuvres. Il vint en Amérique comme *passager de pont* et débuta comme laveur de vaisselle dans un restaurant. Il épousa une Blanche ; avec leurs économies, ils commencèrent un petit commerce à San-Francisco. Maintenant, il

de couloirs bordés de soupentes infâmes, obscures, grillagées, par où s'apercevaient des apparences de lits superposés, comme dans des cabines de steamers. Des Chinois dormaient tout habillés, roulés en boules dans des couvertures, la tête tournée vers le mur sale, où pendaient des loques sans nom autour desquelles et sur lesquelles erraient des cancrelats et des punaises : c'était une maison de la ville chinoise.

Le peuple qui se résigne à vivre ainsi, est évidemment sans rival sur le terrain de la lutte économique.

(1) Terrains de pâturage.

est vraiment *un pouvoir* commercialement et politiquement. On l'appelle *Big Joe*, à cause de sa haute taille, — il a 6 pieds. — En affaires, on le surnomme l'*âme d'honneur*. Sa garde-robe contient des habits magnifiques et plusieurs valets sont nécessaires pour en avoir soin.



A côté de la question chinoise il y a la question japonaise qui inquiète fort les Américains.

Un Message de M. Roosevelt, en décembre 1906, nous a montré la ferme volonté du Président d'arrêter le conflit qui a surgi récemment entre Yankees et Japonais, à propos d'une question scolaire ; il a nettement désa-

voué l'attitude de la ville de San-Francisco voulant bannir de ses écoles publiques les élèves japonais. Dans ce message, M. Roosevelt a reconnu que, si l'administration scolaire de San-Francisco avait usé *des droits* que lui confère la législation de l'Etat californien, le gouvernement fédéral avait tout de même le droit de prendre les mesures né-



cessaires chaque fois que les bonnes relations de la République des Etats-Unis avec les pays étrangers sont menacées. Et, il nous paraît à peu près certain que le conflit de San-Francisco sera facilement arrangé ; car il est par lui-même assez insignifiant. En effet, en réalité, on ne saurait blâmer le conseil scolaire de cette ville de ne vouloir point admettre dans les écoles primaires, à côté de fillettes et de garçonnets de 8 à 15 ans — presque

toutes les écoles étant mixtes — de grands élèves japonais de 20 à 30 ans.

Il paraît probable que tout pourra s'arranger par la création d'écoles plus spécialement réservées aux asiatiques, *aux jaunes*, mais, il faut bien le dire, la question locale résolue, même à la satisfaction des deux pays, il n'en restera pas moins une question internationale beaucoup plus difficile à résoudre parce qu'elle est *basée sur une question de race*.

En effet, les Américains de *race blanche* établis sur les bord du Pacifique détestent les Chinois comme les Japonais, et ces derniers peut-être encore plus que les premiers, d'abord parce qu'ils sont plus hardis, plus entreprenants, puis, *surtout*, parce que *leur infiltration* n'est peut-être pas aussi pacifique que celle de leurs frères jaunes : cette infiltration est trop active et elle opère trop judicieusement pour ne pas *cacher une arrière-pensée*. C'est ainsi que, aux Iles Hawaï, c'est-à-dire réellement dans une des meilleures possessions stratégiques du Pacifique, on comptait, il y a à peine cinq ans, 61.000 Japonais contre 28.000 Américains, sur une population de 154.000 âmes. On estime avec documents à l'appui, que, depuis lors, 38.000 Japonais sont venus se joindre à leurs compatriotes dans l'archipel et on prévoit, pour 1907, une immigration de 20.000 nouveaux Nippons. Autrement dit, les îles Hawaï, sur lesquelles flotte le pavillon étoilé de la République Américaine et à la possession desquelles les Américains attachent le plus grand prix en raison de leur situation géographique, seraient, *en réalité*, une colonie japonaise. Si, par dessus cela, l'on tient compte des colonies similaires établies sur les bords du Pacifique et qui constituent une sorte de défi à la doctrine de Monroë, enfin si on veut bien se rappeler que les îles Philippines, sur lesquelles flotte également le pavillon des Etats-Unis, sont *depuis long-*

temps convoitées par les sujets jaunes du Mikado, on comprendra facilement que tôt ou tard, malgré toute sa volonté, sa diplomatie et toute son énergie, le président Théodore Roosevelt ne pourra faire qu'il n'existe une *grave question japonaise* et que les relations entre les deux capitales, entre Washington et Tokio, ne soient entièrement tendues.

*
* *

D'autre part, un de nos confrères, M. H. Baulig, écrivait de Cambridge (Massachusetts) à la date du 16 décembre 1906.



Japonais.



Japonaise

« On vient d'apprendre que les gouvernements de Tokio et de Washington préparent un arrangement pour arrêter l'importation de la main-d'œuvre japonaise aux Etats-Unis, Si l'on se rappelle que l'agitation au sujet des écoles à été provoquée par les *Labor Unions* et entretenue par les ouvriers et commerçants inquiets de la concurrence japonaise, on pensera sans doute que les Californiens obtiennent satisfaction sur le point le plus important. Une fois l'immigration arrêtée, la question des écoles perdra beau-

coup de son acuité. Les autorités locales pourront faire quelques concessions ; elles n'en auront pas moins réussi à faire éliminer le Japonais comme elles avaient réussi à faire exclure le Chinois. Ce sera là un résultat tout à fait inespéré qui ne fera pas regretter aux Californiens leur *Wicked absurdity* ».

Ajoutons, relativement à cette question japonaise, qu'un annuaire récent, publié par M. Ito Sukeyoski, établit qu'il y a plus de 18.000 Nippons dans l'Etat de Californie, dont plus de 5 000 à San-Francisco.

L'annuaire ajoute aussi que les Japonais sont au nombre de 67.000 à Hawaï qui paraît être leur terre d'élection.

Les Japonais sont d'ailleurs d'avis que leur droit sur ces îles est plus motivé que celui des Américains. Il est instructif de noter qu'une des Revues du Japon publie périodiquement une série de « Notes du Nouveau Japon (1) ».

(1) A propos des Japonais, le journal *Chicago Tribune* a publié de son correspondant de San-Francisco la note suivante : « La Californie est rebelle, sinon en état de rébellion. Elle ne veut pas la guerre avec le reste des Etats-Unis, mais elle demande un tournoi amical devant la cour suprême qui décidera si oui ou non la Californie a le droit de se gouverner comme elle l'entend dans des questions locales et de manier la question de « couleur » comme elle l'entend. La Californie ne cherche pas davantage une guerre avec le Japon. — « Le Conseil académique de San-Francisco ne changera jamais son attitude sur la question école », a déclaré le Recteur. — « Si la Californie doit rester une partie des Etats-Unis », a déclaré à son tour le commissaire du travail, « alors on doit arrêter cette invasion et terminer la question. Si la question japonaise n'est pas réglée, nos enfants la règleront ou essaieront de la régler. » — Les Japonais inondent la Californie ; ils débarquent à une moyenne de 1.000 par mois, plus arrogants, plus impudents que n'importe quel autre peuple. Ils ne demandent pas l'égalité, ils veulent qu'on reconnaisse leur supériorité. Oh ! personne n'a peur du Japonais en Californie, ni d'une guerre avec le Japon. Roosevelt paraît la craindre, mais il y a des milliers de Californiens qui la « welcome » !

*
* *

En novembre 1906, dans un entretien avec un journaliste, M. Grover, président de la Colt Patent Fire .



Toilette du matin : Le harnnohn.

(Reproduit avec l'autorisation courtoise de Sadakichi Hartmann. — M. Sadakichi Hartmann, moitié japonais, moitié allemand, venu aux Etats-Unis tout enfant, est un vrai américain. Il est aussi un critique d'art très distingué, un poète, et écrit dans les grands magazines américaines).

Arms Company, de Hartford, a dit que sa maison ne pouvait plus vendre d'armes en Extrême-Orient; les Japonais ayant copié toutes les armes du système Colt, sans se préoccuper des brevets.

« Lorsque la Compagnie Colt, a dit M. Grover, a découvert que les marchés de l'Extrême-Orient lui étaient fermés, elle a chargé un officier anglais de faire une enquête. Nous avons découvert dans la Chine méridionale une manufacture japonaise qui fabriquait des mitrailleuses Gatling, des canons automatiques, système Colt, et d'autres armes, grandes et petites. Le gouvernement chinois paraissait encourager l'entreprise. Les Japonais avaient démonté nos armes et copié chacune des parties, sans s'occuper de nos brevets et sans demander la permission à personne. »

D'autre part, un journal important de Londres disait à la même époque que le péril jaune, ce n'est pas le Japonais ou le Chinois envahissant l'Europe; ce péril réside dans la guerre industrielle que ces deux peuples ne tarderont pas à faire aux blancs.

Le Japon se prépare vigoureusement; on le rencontrera bientôt sur tous les marchés où, jusqu'à présent, Français, Anglais, Américains, Belges, Italiens, Allemands, écoulaient leurs produits naturels et manufacturés.

Les Japonais sillonnent leurs îles de chemins de fer et construisent partout des usines établies sur le dernier modèle avec tous les perfectionnements possibles.

D'après une statistique récente, il y avait 5.968.000 milles en exploitation avec un matériel roulant de 1.502 locomotives, 5.057 voitures à voyageurs, 19.618 wagons à marchandises, ayant transporté 114.868.551 voyageurs et 18.036.594 tonnes de marchandises. Ces chiffres ont une grande et significative importance.

« Le Petit Poucet, comme on voit, chausse les bottes de l'ogre. »

Notre ami Jean Bernard a fort bien montré en quelques lignes le caractère spécial de cette affaire japonaise : « C'est, a-t-il dit, une question d'étoffes non pas au figuré mais au réel qui provoque des conflits entre les Etats-Unis et le Japon. Cette question d'étoffes américaines boycottées par les Japonais engendre des incidents divers, dont un assez vif qui vient d'éclater entre le Japon et les Etats-Unis n'est que le premier d'une série que nous verrons inévitablement se produire entre ces deux nations qui ont commencé la lutte pour la conquête du Pacifique et des marchés chinois.

« Avant la guerre russo-japonaise, les Etats-Unis ont montré une sympathie agissante vis-à-vis du Japon. Tous les vœux des Américains étaient en faveur des Japonais, avec lesquels ils se trouvaient d'accord pour réclamer « la porte ouverte en Chine ».

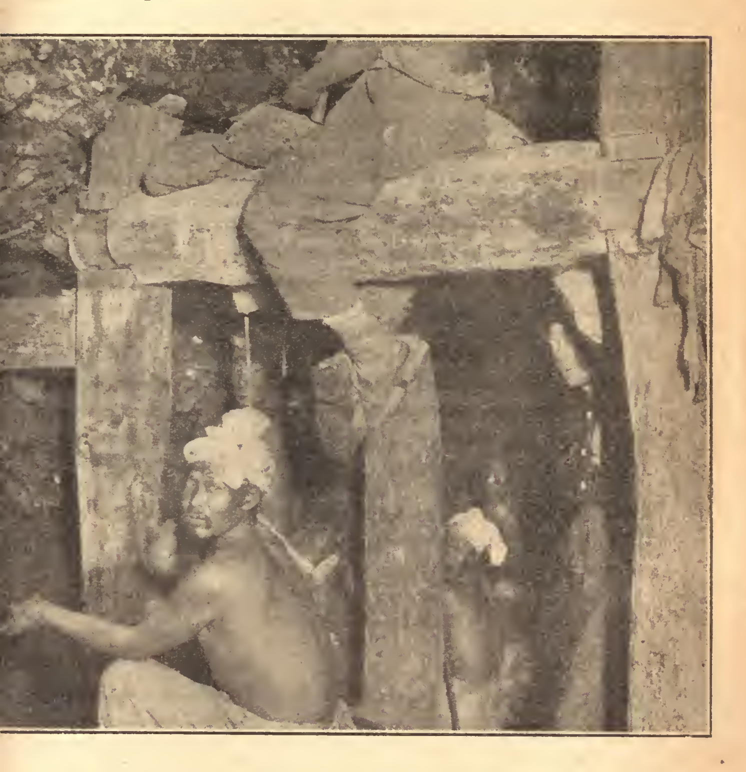
De nombreux Japonais étaient allés s'installer aux Etats-Unis, des centaines d'étudiants suivaientle cours des universités yankees ; leur colonie était suffisamment nombreuse pour avoir un journal spécial édité à New-York et dont la direction était confiée au fils d'un ancien ministre, M. Yayemé-Hosri, que nous nous souvenons d'avoir rencontré dans les congrès de presse.

« Pendant la guerre, les Etats-Unis ont rendu au Japon les plus grands services et le port de San-Francisco était en quelque sorte un port d'attache japonais.

« Quand les Américains s'emparèrent des *Iles Philippines, que les Nippons avaient toujours plus ou moins convoitées*, les yankees redoublèrent d'effort pour faire oublier à leurs amis cette prise de possession par anticipation, si on peut dire.

« Mais depuis les intérêts commerciaux se sont heurtés ; et plus nous irons, plus ils seront aux prises ; c'est là la vraie raison des difficultés qui ne font que commencer.

« Les germes du conflit vont grandir, et à mesure que le commerce augmentera, d'autres difficultés se produiront, qui provoqueront une situation difficile entre ces deux peuples qui ont les mêmes visées commerciales et un même champ d'action industriel. »



CHOSES FÉMININES

SOMMAIRE. — Ce que dit Sarah Bernhardt. — La beauté féminine américaine. — L'éducation au point de vue physique. — « Fabriquer de la beauté ». — Les universités de jeunes filles. — Le programme curieux de Wellesley. — Un phalanstère. — Programme intellectuel. — Le jeu du « Basket ball ». — La coquetterie féminine. — Une louange de Sarah Bernhardt. — La femme est intellectuelle, jolie et élégante. — Une grande liberté. — Pas d'abus. — Un grand respect pour la femme. — Facilité de se marier. — Exemples. — Les mariages excentriques. — Dans une cage aux bêtes féroces. — Une tentative. — A toute force. — Un ex-banquier. — Un singulier banquet. — *Plus de querelles dans le ménage*. — Un singulier exemple. — Une singulière *lune de miel.* — Peu banal. — L'inspectrice des chapeaux. — Une vaste blague. — Les femmes au théâtre. — La législation du divorce. — Un véritable chaos. — Les cas principaux. — L'ivresse. — L'abandon du toit conjugal. — Une manière de tourner la loi. — Dans les états voisins.

L'éducation de la jeune fille aux Etats-Unis (1) n'est pas comparable à celle de la jeune fille en Europe. En Amérique elle est élevée avec une grande liberté.

De retour de son avant-dernier voyage en Amérique, Mme Sarah Bernhardt, qui venait de jouer « l'Aiglon » au

(1) Voir notre livre : *L'oncle Sam chez lui*, (Michaud, éditeur) chapitres — « l'Américaine » « l'Éducation ».

Théâtre royal de la Monnaie à Bruxelles, fut interviewée par un de nos confrères belges auquel elle fit une louange du système d'éducation donnée aux jeunes filles américaines.

« J'ai trouvé, a dit l'actrice, l'*Américaine supérieure à la femme du vieux continent*. Elle mène une vie différente dont on n'a pas l'idée en France. En Amérique, le mari et la femme ont une vie spéciale et une existence distincte. *La femme est intellectuelle* dans le sens le plus large du mot et le mari travaille pour elle. La *jeune fille américaine est jolie et élégante*. Elle se marie le plus tard possible et cela se comprend, étant donnée la liberté dont elle jouit. En Europe, au contraire, la jeune fille n'a qu'un but, c'est de se marier, afin de se soustraire à l'esclavage de ses parents. D'un autre côté, l'Américaine retarde son mariage, parce que, pendant qu'elle est libre, elle évite le fardeau qui est inséparable du mariage ».

« — Mais, repartit l'interlocuteur, avec cette liberté dout jouit l'Américaine, n'arrive-t-il jamais rien ? »

« — Jamais, répondit Mme Sarah Bernhard, les lois et les coutumes la protègent et facilitent son émancipation. Ici nous ne pouvons comprendre cette émancipation, tant est grande la distance qui sépare les deux systèmes d'éducation. »

Après avoir parlé de l'enthousiasme de l'Américaine au théâtre et déclaré qu'il touche au délire à un degré inconnu même en Russie, la grande artiste a conclu en affirmant de nouveau, avec insistance, la supériorité de la jeune fille américaine.

Comme on a pu le voir précédemment, on a beaucoup de respect en Amérique pour les femmes. D'ailleurs, le jeune Américain apprend à respecter la femme — non pas, croyons-nous, parce que les lois la protègent — mais parce qu'il reçoit son instruction depuis l'école enfantine

jusqu'à l'Ecole Normale et même encore à l'Ecole Normale souvent par des femmes.

*
* *

Nul n'ignore qu'il est très facile de se marier aux Etats-Unis et qu'il n'est pas nécessaire que le mariage soit célébré par un officier de l'Etat civil ; un prêtre, un pasteur peuvent le célébrer et il se trouve être très valable. A ce sujet, voici un curieux exemple de la grande facilité de se marier.

A Wilkesbarre, Pa., Joseph G... et Rachel G... se présentèrent avec un permis devant un prêtre afin de contracter union. A leur grande stupéfaction, le prêtre leur dit qu'ils étaient mariés depuis huit jours. En effet, comme ils avaient pris ce permis dans un autre comté et que la loi y oblige le chargé de l'Etat civil à être témoin du mariage, et comme ils ne connaissaient pas l'anglais, tous deux se trouvaient mariés sans le savoir.

*
* *

Voici maintenant le procédé amusant employé par une fillette qui tenait absolument à convoler en justes noces et cela à tout prix. Comme elle n'avait que 16 ans et que l'employé de l'Etat civil lui refusait un permis pour se marier, miss Mary A. M*** se rendit dans un autre bureau avec son fiancé ; seulement, elle portait dans ses bras le bébé de sa tante.

Influencé par cette vue et heureux de voir la morale enfin satisfaite, l'employé délivra le permis.

Quand la mère, apprenant le fait, se présenta devant le juge de paix Spaulding qui avait officié et lui demanda de faire annuler le mariage, le juge lui répliqua qu'il ne pouvait rien faire du tout pour elle !

*
* *

Parmi les mariages excentriques — et il y en a de nombreux — on peut citer les mariages dans une cage à bêtes féroces.

Un grand dompteur avait résolu de prendre femme légitime et, en bon Américain, il avait fait publier dans les journaux une belle et très alléchante annonce et, racontait un de nos confrères, un choix ayant été fait par le dit dompteur, Miss Thérèse B*** et M. Harry H*** ont été mariés, en présence de 3.000 personnes, dans une cage où se trouvaient cinq lions.

Le révérend Hepburn n'avait pas attendu que le dompteur publiât une annonce dans les journaux pour demander un ministre désireux de marier un jeune couple dans une cage à lions, et, ayant entendu parler de la chose, avait offert ses services qui ont été acceptés. Il a aussi rapidement que possible prononcé les paroles sacramentelles couvertes par les rugissements des lions, et a immédiatement après pris congé du jeune couple et du dompteur ayant, a-t-il déclaré plus tard, à célébrer un autre mariage à une distance très éloignée de la ménagerie.

Les nouveaux mariés ont ensuite quitté la cage à lions au milieu des applaudissements des personnes présentes et paraissaient beaucoup plus rassurés lorsqu'ils en sont sortis que lorsqu'ils y sont rentrés.

*
* *

Les histoires drôles, curieuses, étonnantes, abondent d'ailleurs lorsqu'il s'agit du mariage.

En voici encore une qu'il nous faut mentionner et qui est toute récente.

Miss Edith W***, de Waukeska, a été mariée à son chat par un juge de paix provincial, près de Binghamton N.-Y.

Miss E. W***, qui croit en la métempsycose, est persuadée que son fiancé, qui mourut peu de jours avant la date fixée pour leur mariage, est revenu à elle sous la forme du félin maltais qui se présenta un jour à sa porte sans que personne ne sût d'où il venait.

Après plusieurs tentatives infructueuses auprès de différents pasteurs, la jeune femme eut enfin la joie de trouver un juge de paix qui consentit à la marier.

*
* *

On sait aussi combien les cas de divorces sont fréquents aux Etats-Unis. A ce sujet nous croyons intéressant de mentionner cette anecdote amusante racontée récemment par un de nos confrères de la presse américaine qui avait spirituellement intitulé son article : *Plus de querelles dans le ménage*. Voici le fait :

« Un fermier et sa femme, des environs d'Anderson, dans l'Indiana, sont mariés depuis nombre d'années ; mais, depuis sept ans, la brouille était dans le ménage et, à chaque instant, survenaient des querelles suivies, à la fin, d'une séparation. Cependant, à leur âge avancé, les deux vieillards n'ont pas jugé convenable de demander le divorce. Ils ont donc pris un autre moyen pour régler leur différend : ils ont signé un contrat en présence des autorités judiciaires, et en vertu duquel ils s'engagent à ne plus se quereller et à vivre heureux ensemble. Ce contrat porte en substance qu'à la suite de fréquentes querelles, ils ont failli se divorcer. Mais, arrivés à un âge où l'on réfléchit, ils s'engagent publiquement par le présent acte à ne plus s'exposer à rompre les liens du mariage par

leurs querelles, jusqu'à la fin de leurs jours. Ils le promettent sur leur honneur. En conséquence : Le mari, John, s'engage à ne plus sortir sans le consentement de sa femme Marguerite ; à ne pas fréquenter des femmes de mauvaise vie sans le consentement écrit de ladite Marguerite. John s'engage à se conduire à l'égard de Marguerite, sa femme, comme un bon et fidèle mari et à ne lui donner jamais le moindre motif de se plaindre ou de demander le divorce. De son côté, la femme, Marguerite, s'engage, en présence de ces promesses, à prendre John en affection, à remplir ses devoirs d'épouse et de ménagère, et à maintenir John dans le sentier de la paix et du bonheur.

« Le contrat, rédigé en bonne et due forme, a été signé par les deux conjoints devant le juge qui l'a revêtu de son sceau. »

Si beaucoup de ménages pouvaient suivre un tel exemple, les cas de divorce seraient bien moins fréquents.

L'Amérique est vraiment le pays de toutes les excentricités et le sol des Etats-Unis voit parfois se passer de bien extraordinaires choses.

Passer sa lune de miel au fond d'une mine de charbon n'a rien de banal, n'est-ce pas ? Le plus étrange peut-être de l'histoire est que ce voyage de noce a été accompli, tout récemment, à la demande d'une jeune mariée qui avait été très frappée de l'extraordinaire aventure arrivée aux « rescapés » de Courrières.

Voulant goûter des émotions du même genre, Mme M. S***, de Wilkesbarre, en Pensylvanie, avait supplié son mari de la conduire au fond de la mine d'anthracite dont il est ingénieur et cela le jour même de la cérémonie nuptiale, après le lunch...

Il paraît que cette visite avait si vivement intéressé les

nouveaux mariés qu'ils ont décidé de passer les trois semaines qui devaient être consacrées au voyage de noce à l'étage inférieur de la mine, dans une galerie abandonnée, à 340 mètres au-dessous du niveau du sol.

Sur les ordres de l'ingénieur de la mine, cette galerie éclairée et ventilée nuit et jour, fut transformée en appartement provisoire avec cuisine, chambre à coucher, cabinet de toilette et salon modern-style.

*
* *

LA LÉGISLATION DU DIVORCE

Pour se faire une idée du chaos qui règne en la matière aux Etats-Unis il faut passer en revue la législation des différents Etats. Auparavant, rappelons que dans 36 Etats le mariage est défendu entre blancs et nègres, dans 6 entre blancs et Chinois et dans 4 entre blancs et Indiens. Du côté du divorce, entre la Caroline du Sud qui n'admet pas le divorce, de l'Etat de Nebraska où il existe sept motifs de divorce plus baroques les uns que les autres, il y a place pour les interprétations légales les plus abracadabrantes. Dans quarante-trois Etats, la « Cruauté » est un motif de divorce. Mais il faut voir comment on interprète le terme de « cruauté ». Dans l'Alabama, il signifie « sévices avec danger pour la vie ou la santé ». En Californie, « souffrances corporelles ou intellectuelles ». Dans la Louisiane, « diffamation publique ». Dans l'Illinois, « attentat à la vie ». Dans l'Arkansas, le Missouri, la Pensylvanie et l'Utah, « incompatibilité d'humeur », la « vie à charge », « torture morale », et, comme on voit, c'est très élastique.

Dans quatre Etats, la condamnation à une peine infamante est un motif de divorce ; dans quatre, elle annule

le mariage. En Pensylvanie, le faux est un motif de divorce, à condition qu'il soit passible de deux ans de prison !

Dans tous les Etats, sauf deux, l'abandon du toit conjugal est un motif ; seulement, dans vingt et un Etats, il suffit d'un an d'absence ; dans douze, il en faut deux ; dans douze autres, trois, et dans deux, cinq ans.

L'ivresse invétérée est également un motif de divorce ; avec cette différence que dans douze Etats il suffit de se pocharder régulièrement pendant un an, tandis que dans un Etat il faut se piquer le nez pendant deux ans, et dans trois autres pendant trois ans.

Ajoutons à cela que les citoyens des différents Etats ont un moyen bien simple, s'ils veulent éluder les rares dispositions légales qui peuvent les gêner ; ils n'ont qu'à aller élire domicile pendant quelques mois dans un Etat voisin du leur pour arriver à leurs fins et l'on comprendra pourquoi le nombre des divorces ne fait qu'augmenter d'année en année aux Etats-Unis (1).

(1) Aux Etats-Unis on compte 84.000 hommes divorcés et 114.000 femmes divorcées, soit 30.000 femmes de plus que d'hommes. Les hommes se remarient donc plutôt que les femmes.



JOURNALISME ET LITTÉRATURE

Sommaire. — Le 25 septembre 1690. — Le premier journal américain. — *Public Occurrences.* — A Boston. — Programme audacieux. — Envoi des autorités anglaises. — En 1705. — *The Post.* — Le *New Letter.* — Sur les places publiques. — Ce que disait le gouverneur anglais. — Une parole de Napoléon Ier. — Une curiosité émotionnante. — Le *Boston Gazette.* — En 1721. — James Franklin. — Le défenseur de la vaccine. — Franklin et Pitt. — « Boutiquiers ! » — La loi du timbre. — Des torches et non des lampes ! — Menace de révolte. — Coup de revolver. — La *Centinel.* — Premier journal qui fait des affaires. — De 1810 à 1820.— Un triumvirat de presse. — Réformes dans le journalisme. — Les nouvelles. — Les auteurs américains contemporains. — Marc Twain. — Auteurs considérés comme classiques. — Littérature américaine. — Ecole littéraire. — Les humoristes. — Quelques noms. — Les célébrités. — Boston et New-York. — Une caractéristique commune. — La vitalité. — Décentralisation des lettres américaines. — L'adultère. — La morale en littérature.

Public Occurrences, tel fut le titre du premier journal américain publié à Boston le 25 septembre 1690.

Benjamin Harris, — l'éditeur — annonçait : « Mon intention est de faire connaître une fois par mois au public tout ce qui pourrait se passer d'important. Si — *par extraordinaire* — j'apprenais quelque nouvelle intéres-

sante, je donnerais un extrait. Je prie toutes les personnes honorables de Boston de me tenir au courant. Comme il importe surtout de combattre le mensonge, je n'imprimerai que ce que j'aurai contrôlé, et si, involontairement, je commets une erreur, je la rectifierai dans le numéro suivant. »

Ce programme parut audacieux aux autorités anglaises qui n'étaient pas du tout enclines aux idées de liberté ; dans les 24 heures, les numéros de *Public Occurrences* furent saisis et l'éditeur Harris fut prié de s'occuper d'autre chose. Découragé, Harris quitta Boston, alla à Londres où il fonda, en 1705, *The Post* qui est encore un des principaux journaux de la presse anglaise. Il faut faire ressortir que c'est une erreur souvent répétée de dire que le *News Letter* a été le premier journal américain. Il a *paru 14 ans plus tard*. Et pendant ces 14 ans, on ne recevait que rarement des feuilles imprimées à Londres qui étaient lues à haute voix sur les places publiques ou passaient de mains en mains et ensuite étaient achetées par un riche. La colonie anglaise n'avait qu'un million d'habitants — 8.000 à Boston — 8.000 à Philadelphie ; New-York n'en comptait que 6.000. En 1700, Berkeley — gouverneur anglais — mandait : « Je remercie Dieu de ce qu'il n'y a en Virginie ni écoles libres, ni imprimeries, et j'espère qu'il en sera de même pendant des siècles ». Napoléon I[er] disait un peu plus tard : « La presse est plus à redouter que des centaines de mille baïonnettes ». — C'est le 24 avril 1704 que John Campbell, directeur des postes à Boston, publia une feuille hebdomadaire qui ne contenait que des annonces de maisons à vendre, à louer, domestiques à la recherche d'emplois, navires en partance. Cette première feuille fut portée au président de l'Université d'Harvard comme une curiosité émotionnante. Ce fut un succès. Campbell ajouta quelques nou-

velles de la marine, du commerce, puis de la politique. Il reproduit des passages de *London Gazette* qu'il recevait peu souvent, car dans un numéro il s'excuse auprès de ses lecteurs de n'avoir pas publié pendant 13 mois des nouvelles d'Europe.

Quinze ans plus tard, il annonce 300 numéros (vente hebdomadaire), qu'il ne gagne pas d'argent et qu'il faut augmenter le prix de l'abonnement. Alors arrive la concurrence. Le 21 décembre 1719, paraît le *Boston Gazette*. Campbell est jaloux. « J'ai pitié des lecteurs de cette nouvelle feuille, écrit-il ; elle sent plus l'odeur de la bière que celle de la lampe. Le peuple lit une lecture malsaine. » En 1721 paraît *The Courant*, publié par le frère de Benjamin Franklin, — James Franklin. — Il attaque Campbell qui ne publie plus mais qui prédit de terribles catastrophes à ses concurrents.

Benjamin Franklin débute alors dans le journalisme ; il se fait le défenseur de la vaccine importée d'Angleterre par Lady Wortley Montague. Le clergé dénonce comme athées, diables, les Franklin. La liberté de langage ne connaît plus de limites. James Franklin, comme éditeur, est fourré en prison. En 1722, un pirate se montre près du *Block Head*. *The Courant* critique les autorités de leur lenteur à aller à sa poursuite. James Franklin retourne en prison. Et défense est faite de parler en n'importe quelle manière du gouvernement et du clergé. Benjamin Franklin avait alors 16 ans. Leur journal allait tomber quand les autorités anglaises furent maladroites ; elles voulurent décréter religion d'état l'église anglicane. La presse — si on peut employer ce mot — marcha contre les autorités dont les intentions étaient loin d'être populaires. Franklin venait d'installer la première fabrique de papier. Pitt déclare « que les colonies n'avaient pas le droit de fabriquer même un fer à cheval ». Les impôts

tombent dru sur la population travailleuse. « L'impôt sans le droit de représentation est une tyrannie », publie James Franklin.

Alors naissent des journaux à New-York, Annapolis, Charleston ; les lecteurs affluent. Samuel Adams appelle le premier l'Angleterre : *Nation of Shopkeepers* (*boutiquiers*) attribué à tort à Napoléon Ier. Hugh Gaine, Philip Freneau (poète de la révolution), James Otis, John Adams, Samuel Cooper, Joseph Warren, B. Austin prêchent la résistance. Benjamin Franklin menacé répond sans peur : « Celui qui peut comme moi vivre de pain et d'eau n'a besoin de personne et ne craint personne. »

L'Angleterre se sentit touchée ; des soldats arrivèrent dans la colonie. Les feuilles furent menacées, suspendues ; en cachette elles se publièrent quand même. Une loi imposa un timbre de 1 à 4 sous pour chaque numéro et 2 fr. 50 pour chaque annonce. C'était vouloir la ruine de la presse. « Le soleil de la liberté s'est couché, écrivait B. Franklin ; il faut que les Américains allument les lampes de l'industrie et de l'économie. » — « Soyez certain que nous allons allumer des torches et non des lampes », lui répondit le colonel Thompson. Le public saccagea le domicile des autorités anglaises en criant : « Pas de timbre ; vive la liberté. » Le Prés. J. Ashe dit au gouverneur Tyron à l'assemblée de la Caroline du Nord : « Jusqu'à la mort, nous résisterons à cette loi ». Quand le navire qui apportait les timbres d'Angleterre arriva, la population commanda au capitaine de partir sur l'heure ou alors que son chargement serait jeté à l'eau. Une enquête amena B. Franklin à défendre le droit de ses compatriotes ; il le fit si éloquemment que le ministère anglais, voyant que le timbre ne pourrait être perçu que par la force, le supprima. Ce fut un triomphe en Amérique ; les journaux prirent immédiatement plus d'importance et réclamèrent

le droit de représentation ou suppression de la taxe. « Join or die » — « Unissez-vous ou disparaissez », imprimaient-ils.

Puis vint la guerre ; finalement l'Angleterre est chassée d'Amérique ; la République Américaine est fondée — deux partis se forment : fédéralistes et démocrates. A ce moment on compte :

1704 — un journal ;
1725 — 4 (170.000 exempl. par an) ;
population 1 million.
1775 — 37 (1.200.000 exempl. par an) ;
population 2.800.000.
1800 — 359 (22.321.700 exempl. par an) ;
population 7.239.814.

De 1783 à 1790, période critique ; beaucoup de faillites. En 1790, avec Washington, la presse a des secours financiers. — Bursell crée *la Centinel*, dévouée au premier président, premier journal qui fit ses affaires. Bursell publie pour rien les actes du Congrès ; le département des finances demande combien ; Bursell envoie la flotte acquittée. Le Congrès répond : « Quand M. Bursell a offert de publier gratuitement les lois du Congrès, nous avons accepté, car nous étions pauvres ; aujourd'hui, il convient que nous payions une dette d'honneur ». Et on lui envoya 7.000 dollars.

Au moment où se publiait *la Centinel*, deux Français étaient à Boston : Louis-Philippe, duc d'Orléans et plus tard roi, et Talleyrand, plus tard ministre sous l'Empire. Venus en 1795 pour échapper à la fureur révolutionnaire, ils allaient souvent à la *Centinel* pour y lire les journaux français qui arrivaient bien rarement ; ils lisaient surtout le *Moniteur*.

Comme remerciement, Louis-Philippe fit cadeau au rédacteur en chef d'un atlas (— rare alors aux Etats-Unis —) ; grâce aux cartes, Bursell tint au courant ses lecteurs de la marche de l'armée française durant la guerre d'Italie ; cela fit la fortune de *La Centinel* qui précisait alors que les autres journaux supposaient. Bursell se retira très riche pour l'époque ; il céda son journal à Adam et Hudson.

A Boston, plusieurs journaux donnaient les nouvelles, le plus influent était la *Chronicle*(Benjamin Austin éditeur) qui se disputait avec la *Boston Gazette* ; il y eut un jour une discussion si vive que Selpidge tua à coups de revolver le fils d'Austin dans la rue. Ce fut le premier rôle du revolver dans la presse américaine ; le revolver fit parler souvent de lui par la suite, mais ces mœurs sauvages sont heureusement disparues aujourd'hui. New-York, Providence, Salem, eurent aussi des journaux. — Vermont, Kentucky, Tennessee vinrent augmenter le nombre des Etats et comme toujours chaque nouvel Etat éleva un temple, une école et eut un journal.— Le *Frontier Index*, durant la construction du chemin de fer du Pacifique, changeait de place quand les travaux avançaient ; il arrivait toujours avant la locomotive.

De 1810 à 1820, survinrent les conflits avec les Indiens, la bataille de la Nouvelle-Orléans,la crise financière, — la Louisiane est acquise ; Monroë déclare que c'est le plus grand acte de la Nouvelle République ; Napoléon disait : « Cet accroissement de territoire consolide pour toujours la puissance des Etats-Unis. *J'ai donné à l'Angleterre une rivale* qui, sur les mers, abaissera son orgueil ».

En 1815, l'*Enquirer*, le *Globe*, l'*Albany Argus* formèrent un triumvirat de presse ; ils renversent les ministres, font renvoyer leurs adversaires de toutes les places, font accepter leurs candidats. Cette presse toute puissante fait

voter l'acquisition pour 25.000.000 de francs de terres à l'Espagne et surtout le mot d'ordre : « L'Amérique aux Américains ».

Aux Etats-Unis les journaux ont passé à travers cinq époques ; avant la Révolution les quelques journaux publiés étaient entièrement dévolus à incendier le cœur des coloniaux contre l'Angleterre et à former un parti de patriotisme national.

Après l'adoption de la Constitution et le commencement du présent gouvernement, les journaux furent pendant un temps les porte-paroles des politiciens quand la politique fut si fielleuse. Mais les éditeurs trouvèrent bientôt que les politiciens n'entraient en lutte que par leur influence et ils changèrent.

Alors vint l'ère du journal appartenant à un directeur ambitieux d'arriver en politique. Ce genre fleurit durant 3 décades et, pendant tout ce temps, les éditeurs dirigèrent le public et l'obligèrent à suivre leur opinion. Encore le journal ne s'adressait-il qu'à une partie du peuple. Dévoués tous à un seul parti ils n'imprimaient que les nouvelles qui plaisaient à ce parti, et excluaient de leurs colonnes presque tout ce qui pouvait intéresser les jeunes et les femmes.

Alors le journal réalisa sa principale mission de recueillir et de publier les nouvelles. La politique était encore très importante, toutefois, et chaque journal proéminent était l'organe d'un parti, luttant pour son propre saint. Enfin vint le grand journal américain d'aujourd'hui, imprimant les nouvelles avec des colonnes pour chaque membre de la famille.

Le développement du journal américain est là pour montrer l'évolution de donner des nouvelles. Quand William Henry Harrison, 9e président des Etats-Unis, un mois après qu'il avait prêté serment en 1841 et était rem-

placé par John Tyler, un des grands journaux parla de la mort du Président en un quart de colonne ; il ne mentionna pas le fait que M. Tyler le remplacerait évidemment, pensant que chacun devait savoir qui était vice-président. Quelques semaines plus tard, les colonnes d'éditorial parlèrent de Tyler, mais jamais dans les nouvelles.

Quand Lincoln fut assassiné, le principal journal de New-York publia 4 colonnes ; le « Herald » mit en manchette ce seul mot : « Important ». Soixante ans plus tard, quand Garfield fut tué, la nouvelle fut donnée à New-York, en trente-six colonnes. Pas de portrait ; la seule illustration était un diagramme de la gare où l'assassin avait attaqué sa victime.

Vingt ans plus tard, Mac Kinley fut tué à Buffalo. Le lendemain matin, un journal de New-York avait douze pages concernant l'assassinat, compris vingt-deux illustrations.

En décembre 1835, il y eut un grand feu à New-York, qui détruisit pour vingt millions de dollars de propriétés. Jusqu'à ce moment, les incendies étaient rapportés seulement par la quantité de maisons brûlées et leur valeur. James Gordon Bennett écrivit l'histoire du désastre, décrivit le travail des pompiers, le trouble avec les tuyaux brisés, et les incidents parmi les spectateurs. C'était le commencement de l'histoire en détail. Il fut vendu vingt-cinq mille exemplaires du journal et par requête il fut réimprimé le jour suivant avec additions. En 1870, le même journal eut une page sur le grand feu de Chicago et cinq pages à la nouvelle de la catastrophe de San-Francisco.

Lorsque le yatcht « America » gagna la coupe, en 1851, qu'aucun Européen depuis n'a été capable de rattraper, les journaux de New-York en parlèrent en un quart de

colonne. L'année dernière, un journal, numéro du Dimanche, avait dix pages.

Puis vint plus de facilité pour obtenir les nouvelles. Avant le télégraphe, les journaux de New-York avaient de petits bateaux qui allaient au devant des grands, venant d'Europe ; des pigeons voyageurs étaient envoyés d'Halifax où les navires s'arrêtaient d'abord ; entre New-York et la capitale, il y avait des « pony expresses ».

Pendant la guerre du Mexique, un journal de Baltimore organisa un pony express de Baltimore à la Nouvelle-Orléans et eut les nouvelles de la guerre bien avant le gouvernement.

Lorsque Lincoln fut tué, plus de trois semaines s'écoulèrent avant que les commentaires de la presse européenne parussent dans les journaux américains.

Quand Garfield fut tué, deux colonnes apprirent le lendemain matin aux journaux du Vieux-Monde la déplorable tragédie.

Mais ce fut pendant la guerre Franco-Allemande (1870), qu'il fut fait par les journaux une dépense considérable. Tout d'abord le câble était à 100 dollars (500 francs) pour 20 mots et il fallait un journal riche pour payer le tarif.

Tous les journaux dans les années précédant la guerre civile avaient le même arrangement. Nouvelles du congrès d'abord, ensuite nouvelles d'Europe, si un navire était arrivé, et après toutes les nouvelles locales du jour. Il y avait toujours une poésie, un chapitre de roman et quelques annonces.

Charles A. Dana, du *New-York Sun*, plus que n'importe quel autre est responsable de la révolution dans la manière de présenter les nouvelles. Il changea la méthode qui faisait que les nouvelles de Washington étaient les plus importantes et de chaque partie d'une nouvelle, il

en montrait en gros caractères le mérite comme l'intérêt. Quand le président Andrew Johnson fut mis en accusation, il fallait, à l'abonné, lire quatre colonnes de texte peu important avant de connaître ce qui était le plus intéressant.

*
* *

Les exploits du journalisme américain ont étonné le monde. Le *New-York Herald* envoya un jour M. Stanley en Afrique pour trouver Livingston.

L'année dernière, James Keeley, de la *Chicago Tribune*, est allé en Afrique à la poursuite d'un caissier de banque, en fuite, et l'a rattrapé. Quand le nouveau testament a été revisé à Londres, M. W. Story, du vieux *Chicago Times*, eut huit mille mots qui lui furent câblés et quand la copie complète arriva à New-York, il la télégraphia à Chicago par vingt et un fils pour la publication dans le *Times*.

Pendant la guerre civile, le *New-York Herald* avait soixante-trois correspondants spéciaux sur le théâtre de la guerre, un état-major plus grand qu'aucun journal ait jamais eu avant et depuis, travaillant pour le même objet.

La guerre d'Espagne donna au Journal américain moderne une occasion de montrer ce qu'il était. Quand le *Nashville* envoya le premier boulet dans l'avant du *Buena Ventura*, le *New-York Journal* trouva suffisamment d'intérêt dans ce fait pour justifier la publication, le matin suivant, d'un numéro qui consacra plus d'espace à un seul événement que tous les autres journaux de New-York ensemble consacrèrent à la bataille de Gettysburg.

La bataille de Gettysburg eut une ligne en gros caractères d'une colonne pendant que le premier boulet de la guerre avec l'Espagne eut une manchette de la largeur

du journal, et presque toutes les vingt-quatre pages étaient illustrées de clichés représentant les navires de guerre, portrait des commandants de bord, des officiers de l'armée, des principaux officiers espagnols et des critiques civils qui devaient analyser la situation.

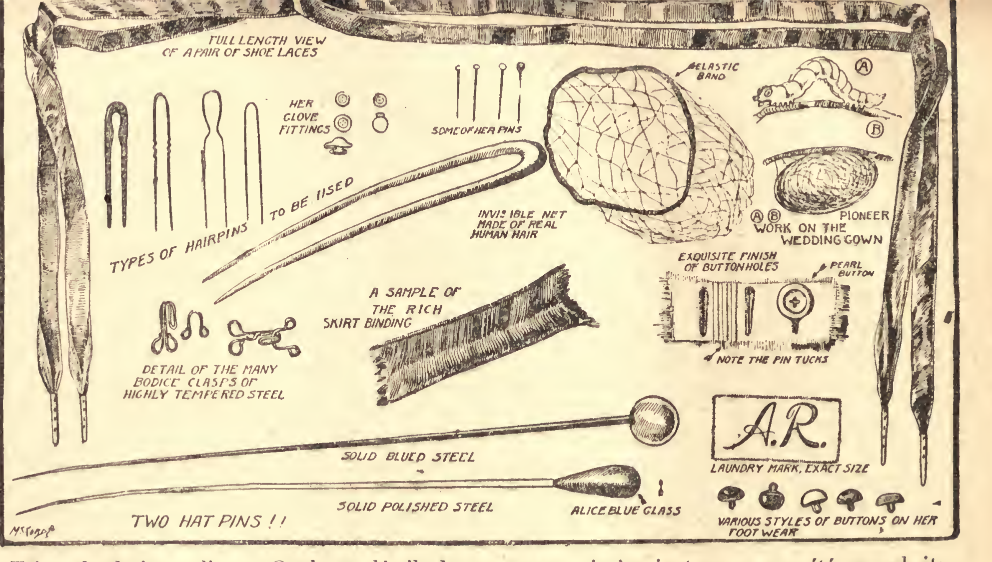
L'invention du procédé de la « photo-gravure » a beaucoup fait pour le changement du caractère et l'apparence des journaux. Les illustrations sur bois étaient lentes et coûteuses ; le genre ne réussissait pas toujours. La photo-gravure va si vite qu'elle est l'illustration idéale ; certains journaux emploient la couleur, spécialement pour l'édition du dimanche.

Publiant annuellement huit milliards de numéros, la presse américaine exerce une influence telle qu'on a jamais rien vu de pareil dans le monde. Toutes les écoles, collèges, universités existantes n'éduquent pas autant d'hommes et de femmes. On a dit parfois que les journaux ne sont pas aussi influents qu'ils l'étaient jadis, mais c'est une erreur. L'éditorial n'est plus accepté comme il l'était autrefois, mais le journal donne des nouvelles et le lecteur tire ses propres conclusions. L'impression des *nouvelles* a fait le journal d'Amérique la chose presque la plus merveilleuse du monde.

Les auteurs américains contemporains.

Disons tout d'abord, que les Américains lisent plus que n'importe quel autre peuple.

On ne s'attend certes pas à ce que les noms de tous les auteurs soient mentionnés dans ce bref chapitre, mais c'est un devoir de citer tout d'abord ceux qui sont considérés — actuellement — *presque* comme classiques : Mark



« Triomphe de journalisme : Quelques détails du trousseau qui n'avaient pas encore été reproduits.»

Lors du mariage de miss Alice Roosevelt, les journaux reproduirent à qui mieux mieux et presque journellement son portrait dans toutes les poses, à cheval, en voiture, à pied, en auto, en costume de ville, en soirée, de golf, dans l'intimité, etc., etc. Le public finissait par en être un peu fatigué ! Puis description du trousseau. L'imagination des reporters ne connut plus de bornes. Un caricaturiste — satiriquement et gaiement — dessina les petits détails qui n'avaient pas encore été décrits : lacets de souliers, épingles de tous genres, agrafes, boutons, la marque pour la blanchisserie et jusqu'à la bordure de sa robe. Cette caricature eut un succès considérable. Ce fut le mot de la fin.

Twain (1), William Dean Howells, Henry James, « Lew » Wallace, James Lane Allen, Marion Crawford, Silas Weir Mitchell, Joaquin Miller, Thomas Bailey Aldrich et John Burroughs. La question n'est pas de savoir si leur œuvre leur survivra mais de constater que le public ne se fatigue jamais de les lire. Il convient d'ajouter aux noms précédents ceux de Charles Warren Stoddard, Ambrose Bierce, Henry Van Dyke qui ne peuvent pas être placés dans une catégorie spéciale mais qui ont contribué aux récents développements de la littérature américaine.

« Littérature américaine », deux mots bien difficiles à définir ; l'Ouest dit que le type américain n'est pas de l'Est ; l'Est regarde l'Ouest comme quelque chose de nouveau, à peine éclos. Boston prétend que penser un seul instant que New-York est un centre littéraire est une grave erreur. A ce sujet, Richard Le Gallienne a écrit dans *The Munsey's Magazine* : « Peut-être la vieille phrase « toutes les Amériques » serait la meilleure à employer quand on parle de la littérature américaine, car il y a dans cette littérature américaine tant d'Amériques! Aujourd'hui, toutefois, les auteurs ont une caractéristique

(1) *Mark Twain* est le pseudonyme de *Samuel Langhorne Clemens*, célèbre écrivain né à Florida (Missouri), le 30 novembre 1835. « Tour à tour typographe, pilote, secrétaire particulier du secrétaire général du Nevada, chercheur d'or, il débuta dans les lettres en publiant, dans le *Virginia City Entreprize*, une série d'articles éblouissants de verve et dont les aventures faisaient presque tous les frais... Il a donné un nombre très considérable d'articles aux principales revues américaines, fait jouer une comédie, *The gild ed age* (1874) qui obtint un succès considérable, et écrit des romans et des nouvelles avec un talent primesautier, une allure humoristique et une psychologie très fine. On peut citer de lui *The Jumping Frog* (1867), *Roughing It* (1872), *Adventures of Tom Sawyer* (1876), *Punch brothers Punch* (1878), *A tromp abroad* (1880), *The Prince and the Pauper* (1882), *Lives on the Mississipi* (1883), *Adventures of Huckleberry Finn* (1885), *funniest fiction* (1885), *Nightmare* (1885), etc.

commune : ils sont remarquablement laborieux et ils possèdent la première des vertus, celle de la vitalité ».

Une évidence certaine de cette vitalité, c'est la décentralisation des lettres américaines. Boston n'est plus le berceau de la Littérature ; New-York et Chicago ne tiennent plus la corde ; Indianapolis et San-Francisco se sont mis sur les rangs ; Louisville est fière de son école littéraire ; Butte a produit Mary Mac Lean et qui sait si d'autres villes ne réservent pas à bref délai un génie !

A Chicago est né « M. Dooley », — Paul Potter, Alfred Henry Lewis, Vance Thompson, Henry B. Fuller, George H. Lorimer et Hobart Chatfield-Taylor sont « Chicagons », Les journaux de la « windy city » ont été une bonne école car ils ont lancé des génies comme Eugene Field, aujourd'hui décédé et dont l'œuvre restera marquante. George Hôrton et Frederic Upham Adams ont été des journalistes de Chicago, ainsi que George Barr Mc. Cutcheon et son frère *John T.* Mc Cutcheon, un caricaturiste très fin et très spirituel.

Edwin Markham, Gertrude Atherton, Gelett Burgess, Ambrose Bierce, Jack London, Herman Whitaker sont d'habiles écrivains, tous de San-Francisco. Donc pas de centres littéraires en Amérique ; New-York a le plus de publications ; Boston fait le plus d'imprimerie ; l'Ouest et le Sud produisent le plus de manuscrits. D'ailleurs, il a y trop d'universités pour que les auteurs viennent d'un seul endroit. Et puis les auteurs se sont occupés spécialement de leur Etat ; ils l'ont étudié comme caractère, nature de vision ; ils ont décrit et représenté des scènes américaines.

Mary E. Wilkins, par exemple, a dépeint magistralement la Nouvelle Angleterre et tous ses livres sont des chefs-d'œuvre. Winston Churchill fait des romans qui sont en même temps de l'histoire.

La jeune Amérique s'adonne maintenant aux romans de « business » : les trusts, la Bourse, les grandes fortunes sont pour eux matière à observation et à critique ; Frank Norris, David Graham Philipps, Samuel Merwin, H. K. Webster, Ida M. Tarbell, Upton Sinclair et Thomas W. Lawson aiguisent leur plume sur les puissantes corporations et sur les têtes qui les dirigent.

Mais la littérature la plus aimée du public américain est celle des histoires courtes que publient les nombreux magazines. « Encore cette innombrable bande d'écrivains habiles en histoires courtes est loin d'approcher d'un Guy de Maupassant ou d'un Nathaniel Hawthorne (1) ».

Un mouvement récent digne d'attention dans la littérature américaine c'est celui des histoires d'animaux ; Charles G. D. Roberts, Thompson Seton, Kipling se sont les plus distingués dans ce genre curieux.

Dans *The Sirap Book,* Lyndon Orr dit que la vie américaine n'a jamais été pourvue aussi richement de documents pour les futurs historiens comme elle l'est maintenant. Si l'on considère la période de 1820 à 1850, on trouve comparativement peu de chose dans la littérature de ce temps pour nous dire ce que faisaient les Américains, leurs espérances, leurs ambitions, leurs luttes, leurs vertus et leurs vices. La littérature était alors une chose sans consistance — pas réelle — affectée ; hommes et femmes écrivaient avec une plume de cristal et de l'encre parfumée ; aujourd'hui les écrivains américains écrivent avec leur cœur et leur plume est une arme.

Au nombre de ceux qui ont pris leurs sujets dans les faits politiques et sociaux qu'ils ont mis en romans, il faut citer David Graham Phillips ; son livre : *The Plum Tree,* montrait, sous des noms d'emprunts, le Président Mac

(1) Richard Le Galienne.

Kinley, Mark Hanna, William Jennings Bryan et le secrétaire Aldrich. Comme la plupart de ses collègues, l'auteur sort du journalisme, du *New-York Sun* d'abord à New-York, puis comme correspondant à Londres du *New-York World*.

Winston Churchill écrit soigneusement des romans historiques, d'un grand intérêt, — l'histoire coloniale, la guerre civile, — puis, il s'adresse à des milliers d'Américains qui luttent contre les grandes corporations. Il a gagné une fortune considérable. Sans aucun parti d'organisation, et bien qu'on lui eût prédit le ridicule et des échecs sans nombre, il alla d'un bout à l'autre de l'Etat de New-Hampshire, attaquant le « bossine » (— le « boss », c'est le maître —), parla publiquement avec tant de sincérité et de force qu'il renversa la « machine politique » et qu'il fut nommé gouverneur.

Upton Sinclair, dont la *Jungle* obligea le Président des Etats-Unis à envoyer un message spécial au Congrès, est presque un fanatique ; il écrit tout ce qu'il ressent. Il courut d'éditeur en éditeur, jusqu'au moment où il réussit enfin à en trouver un qui consentît à le publier. On sait le succès, la vogue qu'il obtint. L'argent qu'il gagna avec trois ouvrages lui permit de fonder une sorte de colonie socialiste et son succès littéraire lui donna une réputation dans tous les pays de langue anglaise et en France où son roman a été traduit.

Miss Miriam Michelson, journaliste aussi, pleine d'humour, est un écrivain voué aux critiques dramatiques et collaboratrice de nombreux magazines.

Miss Myra Kelly, autrefois institutrice dans une école publique de New-York, où elle enseignait les petits Juifs, Irlandais, Italiens, qu'elle a dépeints merveilleusement sous le titre de *Little Citizens*.

Georges H. Lormier fut d'abord employé chez Armour

à Chicago et il a dépeint le millionnaire dans *Old Gorgon Graham* ; on prétend même que les lettres du roman sont la copie textuelle de celles du célèbre Packer.

Samuel Haphins Adams s'occupa du pur roman. Rudolphe Block, un des éditeurs de l'*American*, a décrit la vie des Juifs de New-York.

Brand Whitlock, avocat, très intéressé aux réformes municipales, fait la guerre aux grafters.

Theodor Dreiser n'a écrit qu'un livre, mais il personnifie la littérature du réalisme.

Edwin Lefebre trouve ses histoires dans Wall Street ; Neith Boyce (alias Mrs Hutchins Hapgood) écrit les actualités de la vie journalière. Sidney O. Henry (Sidney Porter, de son vrai nom) commença comme apprenti pharmacien ; il voyagea beaucoup, ce qui lui a donné une extraordinaire connaissance de la vie de tous les pays. Owen Wister, Stewart Edward White, Jack London, Rex. E. Beack sont les écrivains du Far-West, du Northwest et de l'Alaska. Mme Florence Morse Kingsley excelle dans les descriptions des « Boarding Houses » (pensions bourgeoises).

Philipp Verrill Mighfels a du succès comme nouvelliste et écrivain dramatique ; Hubert Möller Hapkins a presque fait scandale en dépeignant de main de maître les présidents de grands collèges ; il est aussi un très fin musicien.

Méderith Nicholson se délecte aux mystères et aux sciences occultes. Miss Gwendolyn Overton étudie la France, la Suisse et les parties françaises du Canada. Miss Margaret Horton Potter a débuté par un livre où ses amis et la société de Chicago étaient fort bien dépeints. Le livre fut supprimé, maintenant elle se consacre aux romans de l'Inde ancienne.

Miss Pauline Bradford écrit des livres plus romanesques que réalistes. Miss Frances Powell Case reste dans le do-

maine du roman ; Owen Johnson se confine à la période excitante de la Révolution française. Mme A.-M. Williamson trouve dans l'automobilisme de délicieuses scènes pour ses personnages. Georges Ade a écrit des fables, des mélodrames. Comme on lui demandait où il avait trouvé son sens d'humour : « Oh ! dit-il, je crois que ça vient de mon père ; il habitait un petit village de l'indiana ; il commença une banque avec un capital de 20.000 dollars et il l'appela : la Banque nationale du Nord de l'Amérique. » Enfin, Miss Joséphine Dodge Dasham, miss Carolyne Wells, Alice Hegan Rice, Mme Edith Wharton possèdent de grandes qualités soit comme poètes, soit comme prosatrices ou humoristes pendant que Charles Battell Loomis est à la fois humoriste et burlesque, lisant ses propres œuvres et racontant d'amusantes histoires.

Y a-t-il des poètes américains ? Il y en a beaucoup, il y en a des tas ; beaucoup de jeunes femmes envoient des poésies aux « magazines » ; elles sont légion. Les réels poètes sont Edwin Markham, Bliss Carman, Charles G. D. Roberts, William Vaughn Moody et Madison Carvein. Il ne faut pas oublier le plus important, James Whitcomb Riley ; enfin deux poètes d'argot ou de patois, Wallace Irwin et S. E. Kiser.

Comme humoriste, Mark Twain est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister ; son œuvre passera à la postérité. Un autre grand humoriste est F. P. Dunne (Mr Dooley) ; puis George Ade, Charles Battell Loomis.

Comme étrangers, Maeterlinck et d'Annunzio se vendent plus en Amérique que dans leurs pays. Les ballades, les rondeaux d'origine et de forme françaises sont très à la mode.

Et si l'on considère qu'il n'y a pas de petites villes sans presse, que les journalistes tendent à la meilleure littérature, on peut prédire — sans être grand prophète —

que la littérature américaine tiendra bientôt une première place dans le monde des lettres, comme l'art américain dans le monde des arts.

Rappelons ici que les romanciers américains ne parlent jamais d'adultères comme les romanciers français. Les auteurs français ont contribué à donner aux Américains une réputation de gens légers et sans mœurs. Seulement, quand l'Américain va en France et y séjourne quelque temps, il s'aperçoit que la vie française n'est pas comme les écrivains de France la dépeignent. *Il est bon*, il est *nécessaire de le dire*. Un Américain nous a dit un jour : « A lire les romans français, on croirait que leurs auteurs n'ont eu ni mère, ni sœur et qu'ils n'ont pas de femme (1) ».

(1) Nous avons parlé plus haut de Mark Twain. Rappelons à ce sujet, que le célèbre humoriste a publié ses *Souvenirs* dans « *North American Review* ». *Eve's Diary ; Personal Recollections of Joan of Arc ; Innocents Abroad ; Christian Science.*

Mark Twain était lui même, de son propre aveu, un enfant fort difficile à élever, mais il avait un frère nommé Henry qui donnait à sa mère les satisfactions les plus vives. Un jour pourtant, Henry commit une faute. C'était bien son tour. Il brisa un sucrier de porcelaine auquel la mère des jeunes gens tenait fort.

Mme Clemens (la mère de Mark Twain) entra dans une grande colère en apercevant les débris de son sucrier et, sans même s'informer du nom du coupable, elle administra un soufflet retentissant à son fils Mark. Celui-ci protesta avec la dernière énergie : « Ce n'est pas moi. C'est Henry qui a fait le coup » Mme Clemens, à ces paroles, éprouva un léger embarras. Mais soudain se ravisant : « Garde ta gifle, fit-elle, mon enfant. Vois-y le châtiment de tant de méfaits que tu as commis en ces jours derniers — Mais j'ai été, ma mère, d'une sagesse exemplaire pendant toute la semaine », répliqua Mark Twain, en frottant sa joue endolorie : « Dans ce cas, mon garçon, elle vaudra pour la prochaine faute que tu ne saurais plus tarder à commettre ».

Convaincu par la puissance irrésistible de cet argument, Mark Twain garda sa gifle. Ne semble-t-il que « l'humour » ait été dans cette maison une tradition de famille ?

A TRAVERS LA PRESSE

Sommaire. — M. Raph. M. Mc. Kenzie. — Un beau livre de la bibliothèque du Congrès.— Les idées ingénieuses de M. James Gordon-Bennett. — L'augmentation des périodiques.— L'Editorial de *The American Spectator*. — Upton Sinclair et *The Jungle*. — Les reporters américains. — Leur bravoure. — L'exploit de M. Thomas B. Fielders du *New-York Times*. — En mer. — Au cours de la guerre hispano-américaine. — Ce que raconte M. Ray Stannard Baker. — Un article du *Mc Clure's Magazine*. — En trois minutes ! — *Le Maine*. — Le correspondant du *World*. — Un coûteux expédient. — Journalistes et colporteurs. — L'art d'avoir quand même des nouvelles. — La police espagnole ne voyant que du feu ! — A San Juan. — M. Georges Brouson Rea. — Singulière manière de correspondre. — A bord du *Brooklyn*. — Le bateau de la Presse. — La dépêche et le censeur. — M. Joseph Stickerey du *Herald*. — M. E. W. Harden du *Chicago Post*. — M. J. Mc Cutcheon du *Chicago Record*. — Les nouvelles de Manille et de Hong-Kong. — Les « manchettes gueulardes ». — Pour faire sensation. — L'imagination fertile. — Les inventions. — L'Illustration des journaux. — Les journaux en langue française.

Un Américain de talent, M. Ralph Mc Kenzie, a rassemblé quantité de notes qui ont été publiées par la Bibliothèque du Congrès en un beau livre de 2000 pages sur le journalisme.

On y trouve les renseignements suivants :

En 1830, alors que les Etats-Unis possédaient à peine

13.000.000 d'habitants, il se publiait déjà plus de feuilles périodiques qu'il ne s'en publiait en Europe avec une population de 185.000.000 d'habitants.

Cinquante ans plus tard, il y avait aux Etats-Unis environ 600 périodiques, de plus qu'en Europe. La plus grande augmentation de périodiques dans le pays se fit entre 1870 et 1880 et le nombre en fut doublé de 5.781 à 11.314.

De 1830 à 1840, il y eut une période historique, on peut le dire, par ses innovations. Durant cette période, James Gordon Bennett introduisit habilement des lettres des marchés et de la Finance dans de nouvelles colonnes du *New-York Herald*. C'est lui aussi qui sut rassembler les nouvelles locales à sensation, qui plaça le budget américain en regard des bulletins des budgets étrangers pour en faire la comparaison.

Ce fut aussi James Gordon Bennett, homme d'intelligence et d'énergie, qui eut l'idée ingénieuse de donner une histoire complète, chaque jour, des événements du monde pour toute l'Amérique du Nord.

L'augmentation des périodiques est le plus marquée dans les centres de New-York, Boston, Philadelphie, Chicago.

Voici, d'après M. Ralph Mc Kenzie un ancien tableau de la progression des feuilles imprimées par périodes décennales.

	1850	1860	1870	1880	1890	1900
Quotidiens . .	254	387	574	971	1731	2200
Hebdomadaires .	1.902	3.173	4.295	8633	1.2721	1.5681
Tri-hebd. . .	31	79	107	73	40	60
Bi-hebd. . . .	—	—	—	40	42	65
Mensuels . . .	100	280	622	1.167	2.247	2.328
Bi-Mens. . . .	95	95	96	160	162	261
Semestriels . .	19	30	49	116	271	156
Divers. . . .	4	16	17	78	392	1.200

Depuis une dizaine d'années, les journaux se sont de plus en plus spécialisés (1).

Parlant de la Presse, *The American Spectator* a publié l'Editorial suivant :

« Positivement, l'habitude la plus mauvaise des Américains, est l'habitude du journal, ou l'habitude de lire les quotidiens qui sont appelés journaux. Ils impriment ce que le public désire lire, et le public ne désire lire que des nouvelles sensationnelles, malsaines, ensanglantées ou lugubres. Prenez, par exemple, le cas de Upton Sinclair, auteur de *The Jungle* : il a employé la même méthode que l'agent de publicité d'une entreprise théâtrale et le seul objet pour lui a été son bénéfice. Il a pour ainsi dire manufacturé le sentiment public d'une manière facile et aisée ; il se moque bien si le lecteur mange de la viande avariée ou pas ; il a surtout recherché à faire vendre son livre. Alors il a mentionné toutes les sortes de potins qu'il a pu trouver ; ses éditeurs l'ont aidé et soutenu et il a arrangé une présentation dramatique des scènes de Packingtown... » Et l'Editorial finissait ainsi : « Epluchez les nouvelles et par tous les moyens pensez par vous-même. »

Les journalistes américains bravent tout quand il s'agit de donner des nouvelles, *surtout* des nouvelles attendues.

Voici une histoire arrivée récemment et décrite dans le *Success Magazine*.

M. Thomas B. Fielders, du *New-York Times*, fut chargé par ce journal d'aller au-devant du *North German Lloyd Steamer* qui avait sauvé en mer les passagers de l'*Orégon*.

(1) A l'apparition des journaux en Amérique, il y en avait 35 en italien, 67 en norvégien, 39 en polonais, 64 en suédois, 651 en allemand et 49 en français.

M. Thomas B. Fielders, se rendit bien avant l'arrivée du navire dans la baie de New-York et, aussitôt que le steamer fut en vue, il se rendit à son bord, s'entretint vite avec les survivants qui lui racontèrent comment ils avaient échappé au terrible naufrage. En quelques minutes, l'habile reporter sut assez d'histoires pour pouvoir écrire un livre.

Mais, le temps devint mauvais et le steamer arriva trop tard pour passer la visite sanitaire.

Cela ne faisait point l'affaire du journaliste, d'autant plus que carrément le commandant lui refusa de partir, bien qu'il ne fût pas un passager régulier. Sans hésiter, le journaliste enjamba la balustrade ; il tomba à la mer, au grand émoi des passagers, fut recueilli par le petit bateau qui l'avait amené, débarqua une heure après. Aussi, le lendemain matin, le *New-York Times* contint une longue et descriptive histoire de la perte de l'*Orégon* ; il fut le seul journal de New-York qui donna des détails.

*
* *

C'est au moment de la guerre Hispano-Américaine qu'on a pu voir le superbe fonctionnement de la Presse américaine, l'admirable dévouement, la tenacité et l'énergie presque incroyables des journalistes des quotidiens américains, sans compter la grandeur de vues, la largesse des directeurs de journaux.

M. Ray Stannard Baker a raconté dans le *Mc Clure's Magazine* que trois minutes (vous avez bien lu, *3 minutes* !) après le vote par le Congrès de Washington de la déclaration de guerre à l'Espagne, cette nouvelle sensationnelle était publiée dans les journaux de New-York et mis en vente dans les rues. On peut dire que c'est le premier et

le plus étonnant miracle de célérité qui ait jamais été réalisé par des télégraphistes et des typographes. Trois minutes seulement. Cela rend rêveur !

Au cours de cette guerre, la Presse américaine a d'ailleurs semé l'or sur tous les points du globe pour récolter des nouvelles.

Le lendemain du jour où le *Maine* avait sauté (le 15 février, à 9 heures 40 du soir) la nouvelle avait été connue à New-York avant 3 heures du matin.

Le même jour, le correspondant du *World* frétait un bateau à vapeur qui partait vers midi de Key-West et transportait à la Havane le journaliste et une équipe de trois plongeurs !

Mais les autorités américaines refusèrent aux plongeurs de rechercher les causes de l'explosion du *navire* et cette petite équipée coûta la bagatelle de 5.000 francs à la caisse du *World*.

Durant l'espace de temps qui devait s'écouler entre cette catastrophe du *Maine* et la déclaration de guerre, un grand nombre de correspondants de journaux des Etats-Unis se rendirent dans la capitale de l'Ile de Cuba, mais, bien entendu, la censure espagnole ne laissa pas passer leurs dépêches. Ils tournèrent alors la difficulté en louant des bateaux qui faisaient journellement le voyage de la Havane à Key-West.

« C'était un coûteux expédient, a écrit M. Ray Stannard Baker dans la *Mc Cluré's Magazine*, les propriétaires des navires réclamaient un loyer de vingt-cinq à quarante-cinq mille francs par mois et exigeaient en outre que le charbon, les salaires de l'équipage et les primes d'assurances de guerre fussent aux frais du journal. La dernière de ces charges surtout était écrasante. Elle était calculée au taux de 8 $^0/_0$ par mois de la valeur du navire, et la dépense mensuelle, dont un des plus importants journaux

de New-York était grevé de ce chef, s'élevait, pour le plus grand des cinq bateaux à vapeur qui avaient été loués pour le service de ses dépêches, à la somme de onze mille francs.

A ces dépenses venaient s'ajouter les honoraires des correspondants. Le budget de l'un des grands journaux de New-York était grevé d'une somme de 7.317 fr. 11 par semaine pour les appointements de ceux de ses collaborateurs qui étaient chargés de lui envoyer des nouvelles de la guerre. Un autre journal de New-York avait un correspondant dont les émoluments étaient de deux cent cinquante mille francs par année. Ce n'est pas tout. Il fallait payer encore, chaque fois qu'un des bateaux de la flotille de la Presse revenait à la Havane, divers frais de port dont le chiffre variait de trois cent-cinquante à six cent-vingt-cinq francs par jour, suivant le tonnage du navire, et pour les grands journaux cette dépense était à peu près quotidienne. Enfin le prix des dépêches expédiées par câble télégraphique de Key-West à Punta-Rossa, sur le littoral de la Floride, et ensuite par fil aérien à New-York, le tout au tarif de vingt-cinq cents (1 fr. 25) par mot, représentait, au plus fort de l'émotion provoquée par la catastrophe du *Maine*, une dépense d'environ douze cent-cinquante francs par jour pour les feuilles de premier rang. »

La guerre déchaînée entre les Etats-Unis et l'Espagne, les nouvelles continuèrent à arriver de la Havane avec la même régularité.

Les autorités espagnoles ayant expulsé les correspondants des journaux de New-York, ceux-ci s'entendirent avec des Cubains et des Anglais qui envoyaient leurs dépêches à Mareil, une toute petite ville située à peu de distance de la capitale de l'île.

Les fonctions de courriers étaient remplies par des col-

porteurs dont la police ne se défiait pas. Leur commerce ambulant leur permettait de parcourir la campagne sans être gênés par la police espagnole.

Un navire avait été affecté au transport des dépêches. A ce sujet, on était prudent et pour ne pas éveiller les soupçons on faisait en sorte que le navire ne se montrât pas à heure fixe dans les eaux de Mareil. C'est ainsi que l'heure du rendez-vous variait suivant le jour de la semaine.

Le lundi le bateau arrivait à 5 heures, le mardi à 7 heures, le mercredi vers 10 heures et ainsi de suite. Un affidé se tenait sur la côte et si la surveillance des Espagnols était relâchée, un signe convenu était fait et une embarcation était envoyée à terre pour y prendre les nouvelles du jour. Et la somnolente police du maréchal Blanco n'y voyait que du feu !

D'un autre côté, en dehors de ces collaborateurs occultes restant à la Havane, il y avait au camp des insurgés des correspondants officiels de journaux américains. Ceux-là se tenaient en communication permanente avec les navires qui venaient tous les deux ou trois jours sur quelque point du littoral prendre les correspondances.

Tout cela était admirablement bien organisé !

Dès le début de la guerre, quelques journaux de New-York avaient eu l'idée d'envoyer à Porto-Rico des correspondants qui devaient se faire passer pour des citoyens anglais.

C'est ainsi que M. George Brouson Rea, qui connaissait et parlait fort bien la langue espagnole, s'était mis en relation avec les autorités de San-Juan en leur disant qu'il était commerçant anglais, qu'il avait longtemps vécu à Madrid, et qu'il était toujours en relations d'affaires avec une maison de Londres.

Comme cela, il pensait tromper la vigilance de la cen-

sure et échanger des dépêches avec un banquier de la cité qui n'était autre qu'un agent du *World* et qui devait transmettre ces dépêches à New-York.

Quelques jours après l'arrivée de M. George Brouson Rea, le directeur du journal recevait de l'Ile Saint-Thomas la dépêche suivante :

« Arrivé Porto-Rico. Chaleur. Impossible câbler vérité. Depuis votre dépêche fortification surveillance police. Eludé vigilance. Minuit. Biajclę. Voiture. Cheval. Goëlette. Bateau contrebandier. Ici. Espoir satisfaisant. »

On peut dire que cette dépêche écrite dans le style nègre le plus pur est facile à comprendre. Mais le directeur de *World* eut le tort de commettre l'imprudence d'envoyer à son correspondant une dépêche où il était question des fortifications de Porto-Rico. Les autorités espagnoles s'émurent et, pour éviter une arrestation immédiate, M. Rea se sauva le plus vite qu'il put.

Nous venons de voir plus haut le style nègre de la dépêche de M. Rea. Ce style sommaire avait pour cause des considérations pratiques imposant une extrême sobriété. En effet, il ne faut pas oublier que le tarif des dépêches envoyées par câble sous-marin de Saint-Thomas à New-York par Haïti, ou par la Jamaïque, les Bermudes, Halifax, est de 3 fr. 65 le mot. On comprend facilement alors que la première des vertus dans un tel genre de littérature où chaque mot coûte aussi cher est la concision.

D'autre part, un certain nombre de journaux avaient des correspondants à bord de certains navires, à bord du *Brooklyn*, le croiseur le plus rapide de l'escadre américaine, à bord du *New-York*, le vaisseau amiral.

Quelques directeurs de journaux s'étaient entendus avec des officiers de marine faisant la campagne et qui, à leur supplément de solde de guerre, ajoutaient la lucrative rémunération de correspondant de journal.

Les bateaux de la Presse qui attendaient les nouvelles allaient accoster les grands cuirassés pour prendre les dépêches. Mais si la mer était mauvaise on risquait fort de se briser contre ces murs d'acier. Alors, on mettait les dépêches dans des bouteilles qu'on jetait par-dessus bord et on n'avait qu'à les repêcher.

Mais, comme cela n'était pas encore suffisant on s'était procuré des correspondants de nationalité anglaise. Ces derniers envoyaient aux journaux des Etats-Unis des dépêches de La Havane et de San Juan-de-Porto-Rico en les faisant passer par Londres. Ils avaient découvert un truc fort ingénieux pour se moquer de la censure espagnole. Ils disaient qu'ils avaient besoin d'argent et les Espagnols laissaient passer sans aucune difficulté les demandes de subsides.

Ecoutons encore à ce sujet le collaborateur du *Mc Clure's Magazine.*

« Envoyez vite 2.500 francs, Télégraphiez instructions. »

Le censeur espagnol qui avait sous les yeux le texte de cette dépêche, a dit M. Baker, n'éprouvait aucune défiance et ne voyait pas le moindre inconvénient à laisser passer un message qui ferait entrer un peu d'argent dans le pays. Mais en arrivant à New-York, ce télégramme, inoffensif en apparence, apportait une nouvelle d'un intérêt capital. Voici comment cette prétendue demande d'argent devait être traduite :

« Bataille. *Viscaya* coulé. Flotte américaine maintenant au large de Porto-Rico. »

Si la dépêche avait dit : « Envoyez 3.000 francs », cela aurait signifié que c'était l'*Oquendo* qui avait été au fond de la mer, et si la somme demandée s'était élevée à 3.500 francs, ce chiffre eût annoncé la perte du *Christophe Colomb*. D'autre part, si le correspondant avait écrit :

Câblez directions au lieu de « Envoyez instructions », ce néologisme mal venu qui est à la mode en Amérique, aurait voulu dire que l'escadre des Etats-Unis était vaincue.

Les journaux de New-York, grâce à cet ingénieux stratagème, pouvaient recevoir journellement des dépêches de leurs correspondants de Cuba, d'Haïti, de Porto-Rico, de Saint-Thomas qui pouvaient suivre de très près les opérations.

L'escadre du Commodore Dewey possédait trois correspondants de journaux : M. Joseph Stickerey, du *Herald* de New-York, se trouvait à bord de l'*Olympia,* le navire amiral ; M. E. W. Harden, du journal *Chicago Post*, et M. John Mc Cutcheon, du journal *Chicago Record*, étaient tous deux à bord du *Mac Culloch*.

Quant aux correspondants des journaux des Etats-Unis qui se trouvaient en Espagne, s'attendant à être expulsés de la Péninsule, ils avaient eu grand soin avant leur départ de confier leur intérim à des journalistes anglais. Ces derniers ne devaient reculer devant aucune dépense. Mais, comme le gouvernement espagnol exerçait une censure sévère sur le service télégraphique, les correspondants anglais faisaient partir par le train express un courrier spécial qui se rendait à Bayonne d'où l'on envoyait les télégrammes de l'autre côté de l'Atlantique. Cela coûtait 10.000 francs par semaine à un grand journal de New-York.

Mais ce n'est pas encore tout. Quelques journaux américains s'étaient assuré les services des correspondants que les principaux journaux anglais entretenaient à Manille et à Hong-Kong. Le câble ayant été coupé, un journal américain n'hésita pas à louer un navire qui faisait le trajet entre le littoral de la Chine et la capitale des îles Philippines. On peut comprendre ce que cela devait re-

présenter comme dépense et encore à ces frais de transport, aux honoraires des correspondants fallait-il ajouter le prix des dépêches payées à raison de 8 francs par mot à la Compagnie du câble de Hong-Kong.

La Presse américaine a dû savoir ce que lui avait coûté la guerre hispano-américaine ! Mais, elle a eu la consolation d'être admirablement bien renseignée et de se montrer peut-être, comme service d'informations, la première presse du monde !

*
* *

La rage de réformes qui s'empare de certaines associations devient ennuyeuse, même comique ; on finit par ne plus y faire attention. Il en est de même dans les journaux où les choses sensationnelles ne font plus sensation. On a tant exagéré les désastres, les morts dans un accident de chemin de fer, dans un incendie, dans une collision de tramways, que le public ne se laisse plus prendre aux « manchettes gueulardes » des journaux. Pour faire sensation, il faut un bon divorce, épicé, croustillant, où s'étale, non pas la passion banale, mais la passion vicieuse. Là le public se venge, la presse aussi se venge de toutes les interdictions plus ou moins stupides qui empêchent même d'exhiber un tableau de nu !

Quelquefois elles sont étonnantes les manchettes des journaux, les annonces véritables attrape-gogos. Un jour nous lisions sous la manchette : « Les secrets français mis à jour ; — Les Français grandement excités ; — L'Angleterre et l'Allemagne jaloux du succès des Américains. » Vous pensez peut-être qu'on va vous raconter là quelque chose de sensationnel. L'article débute bien, cela paraît devoir être intéressant, mais vingt lignes plus loin,

c'est un tailleur qui fait une *réclame* de complets à bon marché.

Il ne faut pas rechercher par exemple non plus la beauté du style, la logique dans la construction des phrases ; sous ce rapport, les journaux quotidiens laissent beaucoup à désirer. (Il faut aller chercher le beau langage dans les revues, magazines, et dans les articles de fonds « Editorials » des quotidiens). La raison en est que les reporters, pour remplir les immenses colonnes à petits caractères et à lignes innombrables, doivent fournir des lignes — ils ne signent pas leurs articles et, par conséquent, ne se croient pas obligés (et ils ne peuvent pas l'être) de se surveiller dans leurs écrits.

Les journaux américains sont illustrés fréquemment et renferment beaucoup d'annonces. Ils aiment à reproduire les photographies, les portraits de tous ceux qui occupent une fonction publique, sociale, qui accaparent l'attention du public pour un moment. Hormis Mrs Nation, toutes les femmes sont représentées en décolleté. Est-ce une institutrice qui obtient un nouveau poste ? Une jeune fille « chauffeur remarquable », une femme auteur, une célébrité artistique, une mondaine en renom, toutes montrent toujours un bout d'épaule nue !

Il y a des journaux publiés en langue française.

L'étude de la langue et de la littérature française, d'ailleurs, fait partie intégrale de l'éducation de tout écolier et de toute écolière sérieux. Dans tous les collèges, établissements d'instruction, ainsi que dans toutes les universités on les enseigne.

Le Sénateur Geo F. Hoar, Mass, a dit : « To read, to write and speak French is almost essential to a good education » — « Lire, écrire et parler le français sont presque essentiels à une bonne éducation (1). »

(1) A propos du français on avait eu une excellente idée. Dans une

Nous trouvons dans *Pittsburg Chronicle Telegraph* de curieux renseignements sur la Presse aux Etats-Unis.

« Quand vous aurez fini de lire ce journal, écrivait un rédacteur, et que vous l'aurez jeté au panier, savez-vous que votre action est répétée 10.325.143.188 fois en Amérique pendant l'année ; du moins, tel fut le cas au cours de 1905 et sans aucun doute ce chiffre a augmenté depuis lors. Tel a été le total de la circulation annuelle des journaux et publications périodiques il y a deux ans. Les journaux quotidiens sont représentés par les sept dixièmes dans ce chiffre. 88 journaux quotidiens ont été imprimés au cours de l'année pour chaque personne, homme, femme, enfant, sans distinction de croyance ou de nationalité.

« En 1905, plus de 15.000.000 de cette colossale production étaient lus par les Pensylvaniens. Le bureau de recensement à Washington a établi cette statistique. Pendant que cet article est préparé pour vous, chers lecteurs, une armée de 15.000 hommes s'occupe activement à convertir 1.765.000 pieds de bois en papier blanc, nécessaire

dépèche adressée par un correspondant de Chicago à un journal de New-York, on lisait :

« Chicago, 31 janvier. — M. E. Boutiller, professeur de philosophie au collège de Flers, M. H. Rondill, professeur de langues vivantes au lycée Janson de Sailly, viennent d'arriver dans cette ville, envoyés par le gouvernement français, et vont prendre les mesures nécessaires pour l'établissement de l'école française de Chicago.

« Cette école, comme on le sait, aura pour but de permettre aux jeunes Français sortant des écoles du gouvernement et ayant des aptitudes toutes spéciales de venir aux Etats-Unis pour y étudier les méthodes, les institutions et les inventions de ce pays.

« Trois autres envoyés du gouvernement français sont attendus très prochainement. »

On n'a pas donné suite à ce projet et c'est bien regrettable. Tout le monde s'y intéressait et les journaux d'Amérique s'en étaient tous bien occupés.

aux publications quotidiennes. Ainsi, afin que vous et des millions de vos frères puissiez avoir les nouvelles du monde entier chaque jour, 1.300.000 cordes (1) de sapin, sapin noir (bois du Canada) et peuplier représentant la production du bois d'à peu près 100.000 acres (bois du Canada en plus) sont envoyés dans les usines au cours d'une année. Si ce papier était placé sur une balance, on trouverait un chiffre de 9.000.000 de tonnes, soit le tiers de la production du papier dans les papeteries d'Amérique.

En dollars, la valeur de ce papier ferait paraître l'amende de la *Standard Oil* une bagatelle. — 9.000.000 de dollars sont payés en salaires aux ouvriers d'usines et cette évaluation n'est pas la plus forte.

« Le sou que vous avez dépensé pour votre journal, en 1905, réuni aux autres, a formé une somme de 496.061.337 de dollars.

« Aussi, l'imprimerie a-t-elle pris rang parmi les dix premières industries du pays. Les neuf autres sont : la viande (boucherie, charcuterie, abattoirs, conserves), le fer et l'acier, la meunerie, la farine, les tissus (confection comprise), le bois (constructions et papiers), le lainage, le coton, la chaussure. Mais ces autres industries diffèrent de celles de l'imprimerie car elles sont caractérisées pour la plus grande partie par un grand nombre d'établissements concentrés dans des localités spéciales. Il y a une imprimerie par 3.076 habitants du pays ; ainsi il n'est pas surprenant qu'il y ait toujours quelque chose de nouveau à lire. Le capital requis par ces imprimeries ou établissements de publicité en 1905 montrait un placement de 385.008.604 de dollars. Il y avait 26.422 établissements, un nombre plus grand que dans n'importe quelle autre industrie.

(1) La *Corde* vaut deux voies de bois. La voie de bois à Paris valait jadis 1 stère 9 dixièmes.

Le livre et le travail de presse s'occupent aussi activement de satisfaire le public comme les journaux et publications périodiques. Il est difficile d'apprécier la quantité de commandes commerciales, telles que des centaines de milliers de pamphlets produits par les imprimeries ; à chaque téléphone vous trouverez un indicateur d'abonnés. De ces livres, trois villes de plus de 1.000.000 d'habitants (New-York, Chicago et Philadelphie) avaient 1.400.000 indicateurs en 1905, contenant plus de 2.500.000 livres de papier, à peu près 18.000.000 d'impressions équivalant au travail d'une presse cylindrique fournissant 10.000 impressions par jour pendant 14 années de jours de travail.

Un mot pour terminer, pour montrer que le public croit aux annonces puisque les journaux font de la réclame pour 13.325.143.188 lecteurs. La valeur de ces annonces dans les journaux et publications périodiques en 1905 était équivalente à une dépense de 1 dollar 79 par chaque habitant. Cela veut dire un accroissement de 34.000.000 de dollars en annonces sur abonnements en 25 ans.

M. W.-A. Johnston, éditeur du grand journal *The World*, a eu la gracieuseté de nous donner les intéressants renseignements suivants sur cet important journal.

The World, de New-York, qui célébrera son 25ᵉ anniversaire sous la direction de Joseph Pulitzer le 10 mai 1908, a eu en vingt-cinq ans un revenu de plus de 80.000.000 de dollars. Il emploie à présent pour l'éditorial 282 personnes, 619 dans le département mécanique et 563 dans les autres services, soit un total de 1.464 employés. Ce chiffre ne comprend pas les correspondants dans toutes es importantes villes et bourgades des Etats-Unis et du Canada. — Les presses du *World* peuvent imprimer 250.000 journaux de 8 pages en une heure. Il a la plus

grande circulation de tous les journaux dans la ville de New-York et pendant les premiers six mois de 1907 il a circulé 138.445.215 journaux, réclamant 44.473.035 livres de papier blanc. Il est le *leading advertising medium* en Amérique ; le *Morning World* imprime chaque jour de 80 à 100 colonnes d'annonces, le *Evening World* de 50 à 80 et le *World du dimanche* environ 350 colonnes. Une simple édition du *World* du dimanche mis page par page bout à bout couvrirait 6.000 milles.

Beaucoup des nouvelles imprimées dans le *World* viennent de la police. Au quartier général de la police, des bulletins (nouvelles par téléphone) sont mis en circulation toutes les heures sur les meurtres, suicides, incendies, morts soudaines ou suspectes, arrestations, secours, etc., etc.

Dans tous les centres importants à Wall Street, dans les grands hôtels, etc., des reporters du *World* sont en permanence. Le journal paie bien les nouvelles et des centaines de personnes viennent apporter des *tips* au bureau du *World*.

En plus de ces sources on y trouve un calendrier d'événements futurs où une armée de lecteurs cherchent des idées qui peuvent être développées en articles. Des reporters du *World* sont envoyés dans n'importe quel endroit des Etats-Unis quand il y a des événements importants.

Ce journal a parfois 10 à 14 éditions par jour !

REPORTAGE ET REPORTERS

Sommaire. — Les reporters d'aujourd'hui. — Que sont-ils en Amérique ? — Des hommes d'élite.— Les « récolteurs de nouvelles ». — Un art bien difficile. — Comment voient les millions de lecteurs. — Attraction. — Manière de présenter. — L'homme de tous les moments. — Le reporter du *Herald* et le jugement en divorce. — A la cour de justice. — Riggs du *Sun*. — Cohen et White du *World*. — Les pirates. — Dévouement. — Un gros exploit. — La bombe de Russell Sage. — David Ferguson et le Prélat. — Cutler. — Les histoires. — Terry et ses ressources. — Pendant la guerre. — A Cuba. — Michelson et Decker. — Smith. — Meriwether. — Les dépêches. — Une belle histoire de la guerre. — L'art du reportage.— Un bon reporter. — A Chicago. — Ce que doivent être les reporters. — Stuart. — Un fabricant de saucisses. — La balançoire. — Au tribunal. — A Boston. — Carberry et Withington. — Une balle. — C'est pas utile. — Un bel exemple de reportage. — Chez la télégraphiste. — Feeney. — Une erreur judiciaire. — La délivrance. — Modestie et bonté du reporter. — Sibley. — Une traversée. — Une ascension en ballon. — Curieux incidents. — Bravoure. — La gourde ! — Folk. — Galvin. — Un bon truc. — Mc Auliffe Hamilton. — Ewing. — Wallace. — Une enquête. — « L'homme qui a oublié ». — « Petre » Bigelow. — Hunt. — A l'Hôtel. — Les impressions du public. — Ce que dit un grand reporter. — A propos d'un scandale. — Le désastre de Harvick. — Les reporters de Pittsburg, arrivés les premiers. — Héroïsme. — Froid intense. — Deux heures à l'Hôtel. — Le relai dans le lit. — Braves gens. — W. P. Beazell. — Sa découverte. — L'oubli des souffrances. — Au travail.

Que sont les reporters d'aujourd'hui en Amérique? Une classe d'hommes énergiques, bien entraînés, pour la plupart obscurs, dont le travail n'est pas reconnu par tout le monde comme celui d'une profession et qui doivent fournir les informations les plus variées sur ce qui se passe dans le monde.

La moindre petite chose publiée dans un journal a été écrite par un *reporter*, un « récolteur de nouvelles », ou est basée sur des faits réunis par lui. Le reporter reçoit la première impression directe et compréhensive des événements, de ce qui arrive, de ce qu'on appelle des *nouvelles*. Il est le premier à estimer exactement leur valeur. Les millions de lecteurs voient et comprennent avec les yeux des reporters. L'importante fonction du reporter c'est d'établir le record des choses comme elles sont, et si parfois ce record s'éloigne d'une absolue justesse, on doit se souvenir que l'exagération est une des faiblesses la plus commune. Un journaliste est un vendeur de nouvelles ; son succès dépend du plus ou moins de vérité qu'il offre à ses lecteurs et surtout de la manière attractive de la présenter. Deux lecteurs n'agréeront pas un même point de vérité ; mais n'en est-il pas ainsi en politique, en droit, en médecine, en littérature, en diplomatie, etc. Souvenons-nous humblement que le débat sur le mot « vérité » commence dans l'*Eden*, à savoir si l'épisode de la pomme est vrai ou non.

Encore le reporter doit-il recueillir la vérité, la rendre intéressante et cela en un clin d'œil ; une nouvelle en chasse une autre. On écrit un livre, on prend son temps ; on « fait » des nouvelles mais il faut les faire à heure fixe ; l'impitoyable horloge est là et l'horloge, dans un journal, c'est le prote qui doit fixer ses pages à un moment fixé et qui ne varie jamais. S'il y a des brebis galeuses dans le journalisme, n'oublions pas que les profes-

sions libérales les plus respectées en ont aussi : avocats, médecins, ministres, etc. En règle générale, le journaliste est un travailleur infatigable ; il est non pas l'homme du moment, mais l'homme de tous les moments ; pas de routine à suivre ; du nouveau, il lui en faut ; c'est le public qui le lui fournit ; il le présente à sa manière — affaire d'appréciation, après tout. Et cette profession de journaliste tient tellement son homme que certains se dévouent, risquent leur vie... pour une « nouvelle » nouvelle. Le journaliste dépend du hasard ; un rien, un atome lui suggère une idée.

Un reporter a toujours des difficultés à vaincre, grandes ou petites. Hartley Davis raconte qu'une fois il fut chargé de faire un « obituaire » sur un homme qui venait de mourir ; il arrive vers minuit et réveille le frère du mort qui passe sa tête à travers la fenêtre et lui dit des choses pas très plaisantes. Il allait s'en aller quand arrive De Francias Folsom, alors au *Times* ; il le prévient qu'il n'y a rien à faire ; mais il veut faire un effort ; il sonne ; l'homme repasse sa tête, furieux, et Folsom lui crie : « Attendez une minute ; dites-moi seulement si les bruits qui circulent sont vrais ; on prétend que votre frère s'est suicidé. » — « Ciel, non, attendez, je descends. »

Il y a toujours moyen d'obtenir ce qu'on veut !

Un reporter du *Herald* fut un jour chargé de savoir si le juge avait rendu son jugement dans un procès en divorce célèbre ; la femme d'un millionnaire avait demandé le divorce mais le mari avait soutenu que sa femme s'était mal conduite avec un clergyman ; si le divorce était accordé, c'est que l'épouse avait obtenu gain de cause ; mais le juge, en raison du scandale déjà causé, voulut tenir la procédure secrète et il était impossible d'obtenir la moindre nouvelle, si le jugement était signé ou non.

Le reporter va à la Cour de Justice, ne se fait pas connaître, dit au clerc que la rumeur publique accusait un reporter dont il donna un nom supposé d'être le correspondant désigné par le mari. Le clerc ne lui permet pas de lire les papiers mais il les examine lui-même et assure le reporter que le nom en question n'était pas mentionné dans le jugement du divorce accordé.

Une heure plus tard, le journaliste pouvait publier — et il était le seul — que le jugement du divorce qui passionnait le public était rendu au bénéfice de la femme.

Parmi les cinquante reporters les plus connus des journaux de New-York, presque tous sont des hommes ayant reçu une belle éducation et qui possèdent de vastes connaissances.

Edward G. Riggs, du *Sun*, connaît le jeu de la politique mieux qu'aucun autre en Amérique. Il a plus de relations parmi les politiques qu'aucun de ses contemporains ; fait curieux, il est estimé dans tous les camps. Il y a longtemps il entra à la *White House* (1) aussi simplement que chez son *éditeur* (2) ; il est considéré par tous les chefs, même les adversaires de ses idées.

Depuis 1876, il ne s'est occupé que de politique et de finance, les deux choses, assure-t-il, qui intéressent le plus les Américains.

Il a acquis une belle fortune dans le journalisme et il est connu comme étant le plus payé de tous les reporters de l'Amérique.

Philip Esdaile Cohen, du *World*, est un brillant journaliste, plein d'esprit, caustique ; il est docteur mais préfère la profession de reporter dans laquelle il excelle.

Isaac D. White, du *World*, a fait des choses plus impor-

(1) La Maison-Blanche.

(2) Directeur de journal.



« Pulitzer Building. » Le « home » du « New-York World ».

tantes qu'aucun autre à New-York. Il mit en déroute les pirates de la baie Chesapeake qui, pendant des années avaient forcé leurs victimes à endurer un esclavage pire que la mort. Il fréta un bateau, arrêta huit sur dix des capitaines revolver au poing, les conduisit en prison après que les autorités avaient proclamé qu'elles étaient sans pouvoir.

Il alla à Progreso, le port du Yucatan, et ramena vingt-deux des victimes à demi-mortes et qui croyaient qu'elles ne seraient jamais rendues à la liberté ! Les autorités du Progreso l'arrêtèrent pour avoir enlevé des personnes à New-York !

C'est White aussi, qui alla dans le Northwest Territory pour reprendre l'enfant supposé d'un officier de l'armée des Etats-Unis qu'on croyait être prisonnier d'un Indien Black foot, le chef Dog Child. Il resta trois jours dans les Rockies avec un guide, se perdit dans un ouragan de neige. Il avait comploté de reprendre la petite fille avec l'aide des fraudeurs de wiskey ; là, il découvrit que la petite fille était la propre fille du chef Dog Child. Toutes les privations avaient été endurées pour rien.

White a aussi à son crédit un gros exploit. Il identifia celui qui avait jeté la bombe pour tuer Russell Sage (1). L'inspecteur Byrnes disposait de deux cents détectives habiles ainsi que de toute la police de New-York ; il annonça gravement que le lanceur de bombes était le plus dangereux anarchiste de la bande organisée pour tuer les millionnaires.

L'étonnement fut grand ; des milliers de personnes allèrent voir l'anarchiste qui avait trouvé la mort en voulant la donner. Par un bouton de pantalon et un petit morceau d'étoffe, White prouva que le lanceur de bombes

(1) Voir notre livre : *Millionnaires et Milliardaires américains.*

était un agent de change connu, nommé Norcross, qui vivait avec ses parents à Somerville (Massuchusetts) et qui avait l'esprit dérangé par suite de revers de fortune. Mais, le plus gros chagrin qu'il causa à la police fut la découverte de l'identité d'une femme nègre que son mari avait tuée, coupée en morceaux et mise dans un sac ; il obtint même la confession du meurtrier.

David Ferguson réussit à interviewer un célèbre prélat de New-York qu'aucun autre reporter de New-York n'avait réussi à aborder. Ce prélat, très distingué et grand homme, ne voulait rien entendre des journalistes. Ferguson alla au presbytère et, d'une grosse voix qui pouvait laisser supposer un mégaphone, il demanda : « Est-ce que Sa Grâce est là ? » La servante répondit qu'il ne recevait pas ; il répéta plus fort : « Est-ce que Sa Grâce est là ? » La servante, intimidée, répéta sa consigne. « Je désire la faveur de parler à Sa Grâce. » Une plaisante voix du premier étage répondit : « Est-ce que quelqu'un désire me voir ? » Et Ferguson obtint son interview.

Monte Cutler a écrit de merveilleuses histoires sur les chutes du Niagara. La plus remarquable fut celle sur Larry Donovan qui fut tellement convaincu qu'il avait accompli les faits décrits sur lui qu'il résolut de sauter réellement par dessus un pont, ce qui lui coûta la vie. Cutler a imaginé et écrit une série d'histoires signées Cattle Kate. Il y a une quantité de personnes qui jurent la connaître, l'avoir rencontrée : de temps en temps, on apprend sa mort.

Henri Clay Terry, de l'*American*, est plein de ressources pour recueillir les nouvelles ; il ressemble à un clergyman, un jour, il s'arrangea à approcher d'un suspect arrêté contre lequel on n'avait aucune preuve. Le prisonnier prit Terry pour un prêtre et lui avoua tout. Le reporter considéra la confidence comme sacrée et ne publia jamais l'interview.



Où les nouvelles arrivent, Salle de Rédaction du « The New-Yo rk

S'il fallait raconter les audaces, les exploits des reporters américains à Cuba et pendant la guerre avec l'Espagne, on écrirait des volumes. Charles Michelson, de l'*American*, Karl Decker du même journal, qui sauva miss Cisneros, sont aussi connus.

Langdon Smith, aujourd'hui au *World*, avait été télégraphiste avant d'être journaliste ; à la Convention Nationale de Chicago, il télégraphia du hall directement à la salle de composition du *Journal* de New-York (lui-même s'était mis à l'appareil) et 15 minutes après la séance de la convention, le journal était en vente dans les rues de New-York.

Walter Scott Meriwether avait la direction du bureau du *New-York Herald* à la Havane quand le *Maine* sauta. Il ne chercha pas à d'envoyer un télégramme à son journal ; sachant d'avance que le censeur espagnol ne le laisserait pas passer. Il câbla à Key-West pour avoir la ligne libre, affréta un navire et écrivit l'histoire à bord ; de la *Floride* il l'envoya à son journal qui fut le premier à donner l'histoire détaillée du désastre. Quelques jours après il apprit que la commission d'enquête a la preuve que le *Maine* a été détruit par une mine et que le rapport a été retardé d'après des instructions secrètes de Washington pour permettre que l'armée et la marine soient prêtes. Ces nouvelles étaient plus importantes. Le bateau qui les portait était en réparation ; impossible de s'en procurer un autre. Scott Meriwether résolut de tromper audacieusement le censeur ; il lui donna la dépêche suivante : « un Cablogramme de Key-West vous sera adressé demain ; notez que l'histoire *Maine* est *mine*.

En anglais *Mine* signifie mine et aussi le mien, la mienne. « Maine Story is mine » pour tout le monde « l'histoire du *Maine* est la mienne ou écrite par moi ». C'est ainsi que le censeur comprit et il laissa passer la

dépêche ! Une heure après, un autre censeur remplaçait le précédent, c'est-à-dire prenait son service ; il ne connaissait pas la dépêche envoyée et Meriwether lui remit un nouveau Cablogramme incolore en apparence. Au milieu, il citait par hasard que les officiers de marine à la Havane discutaient le poème de Kipling et la technique exacte de la dernière strophe. Le censeur laissa passer. Et cette strophe tout récemment publiée disait : « Le jugement qui, dans les ténèbres, place la mine qui enlève la masse, soulève les eaux, égare la vitesse, choix du criminel ».

Quand les officiers espagnols et les soldats capturés à la prise de Santiago furent envoyés aux Etats-Unis, Scott Meriwether s'arrangea pour profiter de la confusion du départ et s'embarquer avec eux. Il avait d'ailleurs servi dans la marine. Meriwether obtint de l'amiral Cervera et d'autres officiers la version de la bataille et la raison de la belle sortie sans espoir. Ce récit publié par Scott Meriwether fut certes une des plus belles histoires de la guerre.

*
* *

Si l'art du reportage a un plus haut développement à New-York que partout ailleurs, il n'en faut pas moins reconnaître que les neuf dixièmes des journalistes de la métropole viennent des petites villes où ils ont acquis la difficile expérience de trouver des nouvelles pour un grand journal. Dans un petit journal, avec un personnel restreint, il ne peut y avoir de *spécialité*. Un homme capable, doit pouvoir y jouer de toutes les cordes, ce qui réclame une habitude de savoir traiter des histoires intéressantes sur des milliers de sujets variés : *un bon reporter* doit posséder une grande quantité de connaissances superficielles ; c'est sa plus grande force en même temps que son point le plus

faible. Il y a toutefois d'autres distinctions entre les grands journaux de New-York et ceux des autres villes.

Ainsi, à New-York, les reporters qui se distinguent comme écrivains reçoivent de beaux salaires et la plus grande considération ; au dehors de New-York la première place est au contraire donnée aux plus énergiques qui se procurent des nouvelles.

A Chicago, par exemple, les journaux recherchent tout particulièrement de bons « récolteurs de nouvelles », bien que les écrivains de « description », qu'on appelle en terme de journal *Sign painters* « peintres d'enseignes », sont reconnus aussi importants.

Les *journaux de Chicago veulent des hommes qui consentent à travailler 16 heures par jour et quelquefois les 24 heures complètes*. Et ils exigent des jeunes (1). Ce n'est pas une ville difficile pour le travail, car le public reconnaît l'importance et la nécessité de recueillir des nouvelles.

Les Chicagoans sont plus abordables pour les reporters que les New-Yorkais. L'esprit d'émulation dans la profession est toutefois terriblement grand et quelquefois les journalistes courent de grands risques.

W. H. Stuart, chef reporter politique du *Chicago Journal* à 30 ans, conclut certain jour un plan qu'il exécuta d'une façon remarquable et qui, dans une autre ville, l'aurait probablement conduit en prison ainsi que ses associés pour offense à la justice.

Comme beaucoup de ses collègues Stuart a débuté comme distributeur, vendeur de journaux. Dans le Michigan, il avait eu quelque expérience du journal. En 1895, il vint à Chicago et fit sa réputation à propos du procès d'un meurtrier : Luetger était un fabricant de saucisses accusé d'avoir assassiné sa femme et d'avoir dé-

(1) Article de Hartley Davis dans *Everybody's Magazine*.

truit son corps en le plaçant dans une cuve de potasse. *The Chicago Tribune* découvrit le premier fait. Après cette publication, la rivalité des journalistes de Chicago eut quelque chose de féroce. Assistant au procès, Stuart résolut de trouver quelque chose de sensationnel. Avec Fred A. Smith, aujourd'hui avec le *N. Y. American*, et Eugène B. Palmer, maintenant avec le *Salt Lake Herald*, il imagina un plan. Comme de vilaines histoires circulaient, étaient même imprimées au sujet de gens qui cherchaient à approcher le jury, il décida qu'il fallait savoir ce que les jurés faisaient, disaient dans leur salle de délibération où, suivant la coutume américaine, ils étaient enfermés. Il vit qu'un mur de cette salle donnait sur une cour déserte, absolument pas surveillée ; au bout d'une corde, il attacha une planche comme une balançoire, monta sur le bâtiment haut de 6 étages ; Smith, qui était le plus léger, fut mis sur la balançoire et les deux autres le descendirent à 100 pieds au-dessus du sol ; là Smith enleva le ventilateur, passa sa tête au travers et entendit la discussion des jurés ; il resta ainsi 5 heures. Le jour suivant, le journal de Chicago publiait en détail le compte rendu des délibérations du Jury ; les autres journaux étaient nuls à côté de ces nouvelles qui portaient une marque de vérité et furent franchement jaloux. Les trois triomphants n'étaient pas satisfaits ; ils voulaient assister à toutes les délibérations du jury ; comme la surveillance était grande et que la corde ferait découvrir le truc, ils se cachèrent dans le tribunal, passèrent la nuit dans une salle complètement froide, le thermomètre étant au-dessous de zéro ; ils ne dormirent pas, mais à chaque reprise des délibérations du jury, ils recommençaient le truc de la corde. Ils restèrent ainsi 16 heures. L'éditeur seul du journal savait où étaient ses reporters. Stuart, à ce moment-là, ne gagnait que 18 dollars la semaine, petit salaire si on sait ce que coûte la vie en Amérique.

A Boston, les reporters se sont distingués par des reportages sensationnels dans les causes criminelles ; un de ceux qui ont attiré l'attention dans cette ligue d'activité est John W. Carberry, qui commença comme « messager boy » dans le *Globe* de Boston. Il est maintenant un « récolteur » de belles nouvelles et un écrivain plein de pittoresque. Il a d'ailleurs une occasion d'user de ses talents, car la nouvelle Angleterre voit un nombre stupéfiant de crimes se passer sur son territoire.

Carberry et H. H. Withington, alors au *Boston Herald*, aujourd'hui au *Globe*, prirent part, il y a cinq ans, à une chasse à l'homme dans les montagnes du Vermont. Ils accompagnaient un shériff et deux de ses députés qui poursuivaient les Shaws père et fils accusés d'assassinat. La chasse dura longtemps, souvent sans nourriture et sans sommeil, mais elle se termina par la capture des criminels près de Middelburg.

Des deux côtés on ouvrit le feu, pendant que les reporters, dans les quatre pieds d'eau glacée d'un marécage, prenaient des notes. Leur travail était de rapporter les nouvelles au bureau du journal et un reporter avec une balle dans la tête n'est d'aucune utilité au journal ; si l'un ou l'autre avait été blessé, cela aurait pu être considéré comme un grave manquement au devoir professionnel. Cela peut paraître absurde mais c'est vrai. Le problème de rapporter les nouvelles au bureau du journal inquiète le reporter plus que toute autre chose quand il est au dehors de la ville. L'esprit d'initiative, d'invention montré en certaines circonstances est vraiment merveilleux et coûte souvent très cher. Encore, n'est-il pas d'usage pour un reporter d'envoyer ses nouvelles en Europe et de leur faire à nouveau retraverser l'Atlantique afin de donner des nouvelles à 80 milles de distance où ils sont de leur journal. Carberry fit cela à propos du naufrage du *Portland* près

du cap Cod,en décembre 1898. C'était à la fois très difficile de voyager par un froid sibérien et de chercher à identifier le corps de ceux que la mer rejetait et de recueillir des faits durant ces terribles heures. Sachant qu'il y avait un train pour Boston à 3 heures de l'après-midi et que tous les fils télégraphiques de Boston étaient brisés par l'ouragan, Carberry pensa au câble d'Orléans (situé sur le cap Cod) au Havre ; il envoya ses nouvelles au Havre et de là on les renvoya à Boston, soit 6.000 milles (la ligne de chemin de fer d'Orléans à Boston est de 80 milles seulement).

Mais le plus bel exemple de reportage de Carberry fut exécuté pendant l'été de 1901, quand, avec d'autres reporters de Boston, il alla jusqu'à Mantane, à 250 milles de Québec et à 40 milles d'un chemin de fer, à la recherche de J. Wilfred Blondin qui avait tué sa femme à Lowell (Mass). Deux personnes seulement dans le village pouvaient parler anglais et la télégraphiste ne pouvait pas envoyer plus de 400 mots par reporter et par jour. Et le reporter avait à bercer le bébé pendant que la mère s'escrimait sur l'appareil. « Pensez à mon agitation à faire rire un bébé Français avec de l'humour de Boston » expliquait Carberry. La règle fixée de ne jamais violer une confidence est illustrée par le fait que Carberry et Withington ont gardé secrète une confession complète de Jane Tappan, la garde-malade qui admettait avoir empoisonné douze personnes, et de mars à juin alors qu'ils pouvaient l'imprimer, ils ne dirent rien. L'histoire fit grande sensation quand elle devint publique. Pensez, connaître une pareille nouvelle et la garder pendant dix semaines, tout en craignant à chaque minute que d'autres l'apprissent !

Si quelqu'un est accusé d'un crime et n'est pas coupable, qu'il souhaite de rencontrer un bon reporter comme Thomas J. Feeney, du *Boston Herald*, il sera déclaré innocent. Rien de plus beau dans le travail de reportage que

l'œuvre accomplie par Feeney en faisant rendre la liberté à David L. Stain et Oliver Cromwell d'une condamnation à perpétuité et de l'odieux d'un meurtre, non seulement à cause des difficultés qu'il rencontra mais à cause de sa modestie et de son désintéressement. La véritable histoire a été publiée dans *Everybody's Magazine* sous la signature de Hartley Davis. « Les deux hommes presqu'âgés de 70 ans, avaient accompli 13 ans de leur condamnation dans la prison de l'Etat du Maine, à Thomaston, ayant été condamnés en 1888 pour un crime commis dix ans auparavant, supposés meurtriers de Barron, caissier de la « National Bank » de Dexter (Maine). Durant l'été de 1900, Feeney fut convaincu que Stain et Cromwell n'avaient pas tué Barron et chercha des preuves. On sait combien cela est difficile ; presque un quart de siècle s'était écoulé depuis le crime. Avec cette indomptable persévérance qui ne connaît pas d'obstacles, Feeney travailla durant trois mois. Il trouva des personnes à Medfield où Stain avait vécu. qui rappelèrent des événements avec lesquels on put établir des dates ; il arriva à édifier un alibi prouvant que Stain et Cromwell étaient à Medfield alors que Barron était tué à Dexter. Il arracha de Charles Stain (un fils de David L. Stain dont le témoignage avait fait condamner les deux hommes) une confession de parjure. Puis il prouva que Barron n'avait pas été assassiné mais qu'il s'était suicidé. Quand le reporter eut achevé tout ce qui pouvait démontrer les preuves de non-culpabilité, il donna le tout au fils de l'avocat qui avait défendu les deux supposés criminels ; le gouverneur Powers, du Maine, sur le champ pardonna les deux hommes. Feeney refusa d'apparaître. Il vit les deux prisonniers aux cheveux blancs sortir de prison et retourna à son travail, satisfait de l'apparence heureuse que les deux hommes avaient montrée en respirant l'air de la liberté. Seulement, quelques intimes de Feeney connurent

ces faits et racontèrent que tout le crédit de cette belle action lui appartenait.

La manière dont Frank P. Sibley, du *Boston Herald*, se fit connaître, est d'un autre genre. Il sortait du collège lorsqu'il lut dans le *Boston Transcript* une lettre dans laquelle, l'auteur décrivait ce qu'il avait remarqué dans une traversée de l'Océan sur un bateau qui transportait des bœufs. « Ces bateaux ressemblent à l'Enfer plus qu'à autre chose », disait-il. Sibley, qui avait fait précisément le même voyage, la même traversée, écrivit au *Transcript* une lettre qui prouva qu'il avait vu des centaines de choses que l'autre n'avait pas soupçonnées. C'était une lettre si amusante, si descriptive, si pittoresque, que tout de suite Sibley (1) fut reconnu comme un « true newspaperman ». Il y a quatre ans, Sibley alla au Colorado pour raison de santé et y trouva une situation au *Denver Post*. Un jour il fut désigné pour faire une ascension en ballon ; il accepta sans faire d'observations. Il faut le laisser raconter l'histoire : « Il y avait à peu près 10.000 personnes dans le parc autour de la corde qui les séparait du ballon et je m'approchais du ballon qui gonflait comme si je faisais des ascensions tous les jours. J'ai la mauvaise fortune d'être terriblement grand, — sans avoir beaucoup d'épaisseur — et dans la foule on me voit tout de suite. Afin de donner à mes patrons toute la publicité possible, j'avais mis une longue-vue sur une épaule et un thermomètre sur l'autre. Quand on fut pour partir, un orage éclata et le ballon n'avait pas une force suffisante pour emporter deux hommes. J'expliquai à l'aéronaute que je devais partir seul et que lui resterait, ne pouvant rien faire pour le journal. Il protesta vivement, disant qu'il ne consentirait pas à remettre « le grand sac à un homme qui n'avait

(1) Véritable journaliste.

jamais vu l'intérieur d'un ballon ». Je crus la partie perdue, mais je montai dans la nacelle et je m'assis. « Il y a une soupape au haut du ballon et ceci est la corde, — m'expliqua l'aéronaute. — N'y touchez pas jusqu'à ce qu'il se cogne ; alors amenez-la doucement ; vous sentirez le haut du ballon se creuser, puis tirez-le brusquement pour décoller le savon qui scelle la charnière de la soupape ouverte. Good-bye ! (1) » C'était tout ce que je savais au sujet de la direction d'un ballon. La chose marcha presque 35 milles sans heurt. Je ne suivis pas les instructions parce que mon menton frappa le bord de la nacelle ; quand je repris mes sens j'étais à 250 pieds en l'air. Je tirai fortement et la corde se détendit ; après je me rendis compte que j'avais arraché la soupape du tissu mais je n'eus pas pas beaucoup le temps de penser parce que j'avais fait la rencontre d'une palissade de fils barbés ; deux fois je me cognai ; je brisai un poteau de sapin au rebondissement suivant ; et puis, je me heurtai à tant de choses que je n'ai pu les compter ; à la fin je fus jeté dehors du panier ! Ma gourde s'était sauvée de ma poche et avait continué la route avec le ballon. Jamais je n'ai tant regretté une gourde de ma vie ! Je perdis mon lorgnon aussi et bien que pendant une demi-heure je tâtonnai dans le taillis de cactus dans lequel j'étais débarqué, je ne pus le trouver même avec l'aide de la longue-vue. Le soleil disparaissait et je n'apercevais aucune maison. La seule chose réconfortante était la disparition du ballon. Je n'avais pas la moindre idée où j'étais ; je n'étais pas resté longtemps dans le Colorado. — Alors je grimpai sur une petite colline à un demi-mille était une maison. Je me dirigeai vers elle, et le fermier qui était allemand fut content de me voir. — « Bei Gott ! dit-il, je croyais qu'il y avait un homme

(1) Au revoir.

dans le ballon et doutais s'il était en vie. » Ce fermier possédait la palissade aux fils barbés et le reste du paysage que j'avais détruit. »

La découverte de la corruption municipale colossale de Saint-Louis et la révolution civique qui rendit Joseph W. Folk un des hommes les plus remarquables dans la vie publique fut primitivement le travail d'un reporter, et il est ainsi de presque tous les mouvements de réforme. James M. Galvin, qui mourut en août 1904, possédait le sens le plus remarquable de la valeur des nouvelles et grâce à lui des sources d'information partaient des bouges comme des cabinets des banquiers, des prisons comme des cathédrales. Le grand éditeur manager du *Globe-Democrat*, J. B. Mc Cullough, reconnaissait en Galvin le meilleur reporter qu'il eut jamais rencontré. Galvin avait appris qu'une grosse somme d'argent était déposée en banque pour corrompre des conseillers municipaux. Sa connaissance des affaires municipales, sa merveilleuse pénétration, ses pouvoirs de déduction alliés à une remarquable source d'information lui permit d'établir des faits, mais il n'avait pas une seule preuve : il prévint le procureur général du district et imprima une histoire avec une obscure allusion au désappointement de ceux qui étaient achetés et qui ne recevaient rien. Des numéros marqués furent envoyés aux chefs politiques et ils furent si effrayés que, pensant se sauver, ils racontèrent toute l'histoire de la pourriture municipale. Au commencement de la croisade, M. Folk travailla sous la direction de Galvin et l'avocat-général donna franchement au reporter le crédit qui lui était dû.

Pendant vingt ans, Galvin occupa une place unique dans la presse de Saint-Louis. Il n'avait pas été à l'école ; durant dix ans, il avait vendu des journaux. Son sens merveilleux de la connaissance des nouvelles lui procura une place

dans un journal avant qu'il sut écrire et pendant de nombreuses années, il dictait sa « copy ». C'est avec infiniment de travail qu'il s'éduqua. Il a une grande quantité d'affaires sationnelles à son actif, mais la plus remarquable fut la découverte de l'identité de « Gim » Cummings dont les exploits comme dévaliseur de trains furent connus des deux continents.

Un autre reporter de Saint-Louis, Joseph J. Mc Auliffe, découvrit les scandales de la Législature du Missouri. Devant le jury, le lieutenant-gouverneur Lee assura qu'il n'avait connaissance d'aucune fraude ou tentative de corruption. Mc. Auliffe s'avança à la barre et dit en détail que Lee avait reçu une grosse somme d'argent de Daniel J. Kelley et comment cette somme avait été distribuée parmi les législateurs. Lee fut obligé de confesser la vérité et la versalité de cette législation fut anéantie.

Quand le président Mac Kinley fit un voyage à travers l'Amérique, un banquet lui fut offert ainsi qu'à sa suite par le *Press Club de El Paso* (Texas) et « Ned » Hamilton de l'*Examiner* de San Francisco fut chargé de prononcer un speech au nom des reporters. L'éloquence, le brillant esprit, la satire du discours impromptu surprirent tous les politiciens. Ils ne connaissaient pas Hamilton. Il ne faisait pas partie de la suite présidentielle parce qu'il ne représentait aucune association de Presse. Il était obligé de voyager de ville en ville le mieux qu'il pouvait, par trains de marchandises, par wagon, par tous les moyens qui lui permettaient de suivre le Président, ce qui veut dire qu'il mangeait quelquefois et sûrement qu'il ne dormait pas. Après ce banquet, il fut invité à voyager dans le train présidentiel.

A San Francisco, on prétend sérieusement qu'Edward Hamlin Hamilton est le meilleur écrivain journaliste et

le meilleur causeur (après-dîner) — d'Amérique. Il a fait sa réputation en écrivant des introductions aux grosses nouvelles. Il a occupé la plus enviable de toutes les positions de la presse, celle d'un écrivain qui a une complète indépendance dans ses mouvements et le choix de ses sujets.

Samuel Ewing, de l'*Examiner* de San Francisco, fut une autorité dans le reportage et pesa de son poids dans le débat entre l'Etat de Californie et le *Southern Pacific Railroad*.

Un des meilleurs « récolteurs de nouvelles » à San Francisco a quitté le métier. C'est Grant Wallace, autrefois reporter au *Bulletin*, qui, depuis la guerre avec l'Orient, s'occupe de littérature.

Wallace avait commencé comme caricaturiste ; il travailla comme tel pendant plusieurs années ; mais, il avait le feu sacré de la chasse aux nouvelles, c'était un « récolteur » ou qui, du moins, désirait le devenir.

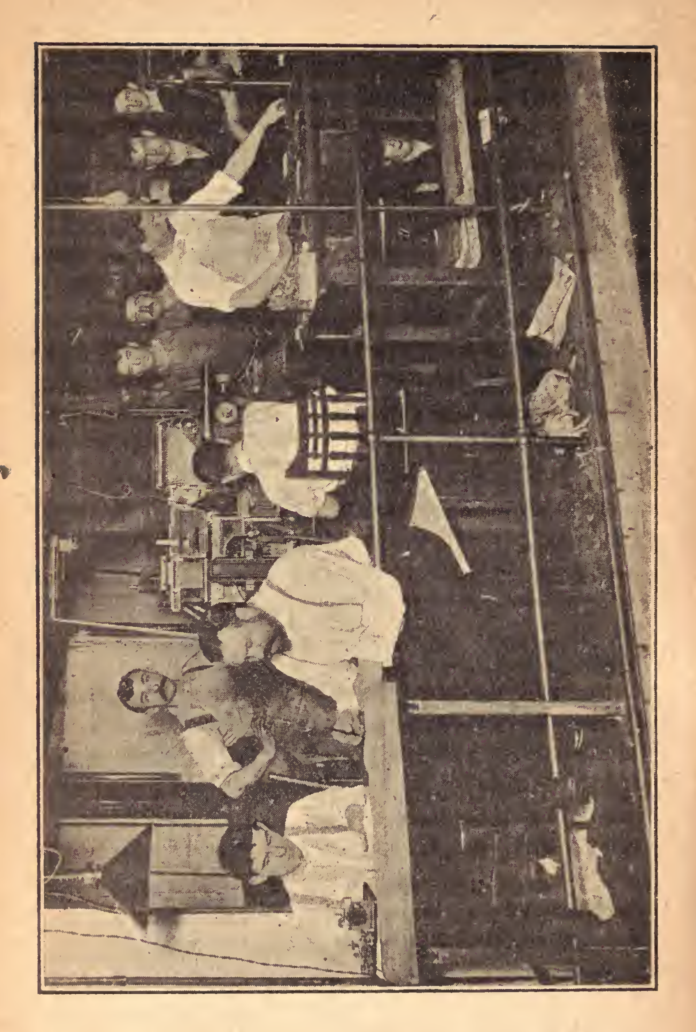
Un jour, il apparut devant le « City Editor » de la *Chronicle* et lui demanda simplement une situation, ajoutant : « Il est inutile d'envoyer un artiste avec moi ; je peux faire le travail moi-même. »

Un mois plus tard, il y eut un grand tamponnement entre San Francisco et San José. C'était la faute du mécanicien du train de voyageurs. La police, les employés supérieurs de la Compagnie, les reporters cherchèrent toute la nuit le mécanicien. Wallace le trouva, le confessa. Son histoire de « l'homme qui a oublié » et dont l'oubli tua vingt hommes et femmes, était un morceau de littérature. Il devint l'étoile des reporters du *Bulletin*. Un jour, il partit pour ce journal sur le théâtre de la guerre en Orient où il battit en brèche le *Censeur japonais*. Il y vit de près la bataille de Lian-Yang. S'il avait écrit pour un journal de Londres, de New-York ou de

Chicago, cette action l'aurait rendu célèbre dans le monde entier.

L'interview avec le mécanicien rappelle le souvenir du plus grand de tous les reporters qui jamais travailla à San Francisco, « Petie » Bigelow, qui était avec Hearst dès le début de l'*Examiner*. On disait qu'il « pouvait passer par le trou d'une aiguille ». Dans ce temps-là, Evans et Sonntag, bandits et voleurs de trains, opéraient dans la Californie. Une demi-douzaine de députés shériffs de l'Etat les recherchaient ; quelques comtés avaient leur milice sous les armes. Un jour, « Petie » disparaît. Une semaine plus tard il publie un interview avec Evans et Sonntag. Durant plusieurs mois, on prétendit qu'il avait inventé de toutes pièces son interview ; mais, quand les deux bandits furent arrêtés, ils justifièrent de la véracité de l'interview. On ne sut jamais comment « Petie » avait fait : on a cru cependant qu'il s'était montré habile et séduisant avec la fille de l'un des bandits.

Hubert E. Hunt, de la *Chronicle*, un homme dont le travail est toujours intéressant, est un des plus sérieux reporters de l'Amérique. Certain jour, un reporter de l'*Examiner* fut désigné pour écrire un article pour le journal du dimanche sur la plus fameuse des collections de joyaux du monde. Il avait justement terminé avec la collection Hope, dont le bureau du journal avait les photos, quand il fut invité à dîner au Palace Hôtel. Un couple s'assit à une des tables voisines : quand la dame laissa tomber son manteau sur le dos de la chaise, la collection Hope apparut. Le couple était Lady Francis Hope, autrefois May Yohe, et le captain Putnam Bradlee Strong. Le reporter de l'*Examiner* put en faire ainsi une complète description de visu. Mais Hunt qui était dans l'hôtel cherchant des idées, devina que quelque chose était dans l'air ; il trouva et le lendemain matin il don-



Un coin de l'atelier de composition du « New-York World ».

nait la description dans la *Chronicle*. — L'*Examiner* n'avait plus rien de nouveau pour ses lecteurs du dimanche.

*
* *

Nous causions un jour avec un des grands reporters de New-York attaché à une grande feuille quotidienne et nous lui faisions part des impressions du public.

« Il existe, nous dit-il, une impression très largement répandue, que le reporter est un habile, un dissipé, un irresponsable, une créature un peu décriée. La plupart des reporters sont habiles, certes : le reproche d'irresponsabilité est vrai ; le reporter ne signe pas ; tout ce qu'on lui demande c'est de faire bien vendre largement le journal. En général, les reporters ne sont ni dissipés, ni de mauvaise vie. La dissipation et le dur travail *sont incompatibles* et ils sont des travailleurs acharnés. Néanmoins, il est vrai que si un reporter mérite des compliments pour sa manière d'écrire et d'obtenir des nouvelles, ses patrons n'ont pas le plus léger souci de sa vie privée. Il peut ouvertement jouer, boire, violer les principes de la morale sans que cela affecte les sentiments de ses chefs du bureau du journal.

« Un autre reproche généralement fait aux reporters, c'est qu'ils seraient sans cœur, qu'ils révèlent au public des secrets bien gardés par des individualités. Il arrive, certainement, constamment qu'un reporter doit faire des choses peu agréables parce que les autres font de même pour avoir des nouvelles.

« Et, cependant, il n'y a pas un travail que le reporter déteste le plus que d'écrire un scandale social, une affaire privée, et... c'est précisément ce que les lecteurs aiment le plus, dévorent le plus ardemment. Et encore, combien de fois le reporter triche-t-il, pour ainsi dire, son journal

pour protéger une innocente personne. En règle générale, « ceux qui recueillent les nouvelles sont généreux, ont bon cœur. Si on les suspecte parfois, c'est que, par expérience, ils doivent constamment se tenir sur leurs gardes contre la déception (1)... »

Au sujet de ces observations sensées que nous donnait si bien le grand reporter, nous pouvons rappeler, ici, un curieux incident qui confirmera justement le bien fondé de cette conversation.

Dans une ville de Pensylvanie on allait juger un procès en divorce scandaleux ; le mari accusait sa femme d'avoir eu des tendresses par trop intimes pour son cocher et pour *un nègre* ! Le ménage appartenant à ce qu'on appelle la « Society », le propriétaire du plus grand journal de la ville étant ami du dit ménage, appela ses reporters, leur défendit de mentionner rien de scandaleux, d'indécent.

Résultat : Le jour même, le journal perdit 4.000 lecteurs ; le lendemain, il en perdit 6.000. Le troisième jour, le propriétaire du journal appela à nouveau ses reporters (le procès devait durer sept semaines) et il leur dit : « *Business* avant tout, boys ; *Go-ahead* ; satisfaites bien le public ! » — Et le journal reprit son tirage régulier — Alors faut-il accuser les reporters ?

*
* *

En terminant cette petite étude sur le reportage, n'ou-

(1) Un cas bien amusant de reportage essentiellement américain fut celui d'une intrépide journaliste, Mme Ann Royall, éditrice *alors* d'une feuille sensationnelle, le *Paul Pry*. Cette femme ingénieuse employa un moyen inédit pour interviewer de force le président Tyler. Ayant épié le moment où le Président prenait un bain dans la rivière du Potomac, la reporteresse s'assit au bord de l'eau, sur les vêtements même de M. Tyler, et n'en voulut pas bouger avant d'avoir tiré du président toutes les informations dont elle avait besoin.

blions pas de dire que les reporters ont toujours montré du courage et de toute sorte ; qu'il s'agisse du reporter de guerre, ou du reporter ordinaire.

La prise de Karthoum par des troupes anglaises, ne coûtat-elle pas la vie au correspondant du *New-York Hereald*, Hubert Howard, fils du comte de Carlisle, tué par un obus au moment où il prenait des notes à la bataille d'Ondurmam ; Stanley ne dut-il pas sa renommée au courage qu'il montra à son premier voyage en Afrique, alors que M. Gordon-Bennett le prit un jour au débotté pour l'envoyer immédiatement au cœur des forêts équatoriales à la recherche de Livingstone. Rappelons que le *New-York Herald* eut aussi à son service M. Stanhope, qui alla vivre au milieu des cholériques de Hambourg et s'exposa de mille manières aux coups du fléau, « afin d'expérimenter la valeur d'une inoculation préservatrice. »

Le désastre des mines de Harwick (janvier 1903) a été peut-être le plus terrible de tous ceux de l'histoire de la région charbonnifère de l'Est des Etats-Unis. 185 hommes y trouvèrent la mort, un seul fut sauvé. Même avant l'arrivée du Coroner, les reporters de Pittsburg se trouvèrent sur la scène de l'épouvantable catastrophe. Pendant cinq jours et cinq nuits consécutifs, ils travaillèrent malgré le froid, un froid si intense que la cage qui descendait à 60 pieds sous terre — là où se trouvaient les cadavres des meilleures victimes — ne pouvait rester *deux minutes* sans être en mouvement car alors l'eau qui actionnait l'ascenseur aurait gelé. Les reporters écrivaient leurs articles en tremblant, en grelottant dans leurs longs pardessus, éclairés seulement par des lanternes, les doigts gelés par le vent glacial et collant à leur crayon. Leurs notes écrites, ils devaient les porter à pied à quatre milles de là, à travers des chemins rendus impraticables par l'inclémente température, ne pouvant par conséquent se rendre en voiture au bureau

télégraphique le plus proche. Ensuite, il leur fallait revenir ; quatre fois, six fois même par jour ils faisaient le voyage. A 8 heures du matin, il leur fallait aussi aller à deux milles plus loin encore pour trouver le seul hôtel de la maison ; un reporter n'avait pas fini le lit qu'un autre s'y jetait tout habillé, bottes aux pieds, y dormait deux heures, puis laissant la place à un autre retournait à la mine. Pour apaiser leur faim, ils n'avaient que du pain et du fromage et pour boisson un peu d'eau ; pas même une tasse de café chaud ; mais, aussi, chaque matin, les journaux de Pittsburg publiaient des *nouvelles vieilles d'une heure, des nouvelles qui étaient vraiment des nouvelles.*

Parmi les reporters, notre confrère W.-P. Beazell, du « Pittsburg Times », découvrit la cause de l'explosion. Au moyen de ses propres investigations, et plusieurs mois après, l'enquête officielle confirma chaque détail de ce qu'il avait écrit.

Moins d'une semaine après l'enlèvement des cadavres, la mine était recouverte, les veuves et les orphelins généreusement secourus par des souscriptions publiques et les reporters à la chasse d'autres nouvelles. Tout était oublié et les braves reporters eux-mêmes ne se souvenaient plus des pénibles souffrances endurées !



INDEX DES NOMS CITÉS

TABLE DES MATIÈRES

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.



YC136611
383731
E168
G24
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
E, STECHERT & Co,
Alfred Hafner



